

PALLI



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III. SALA

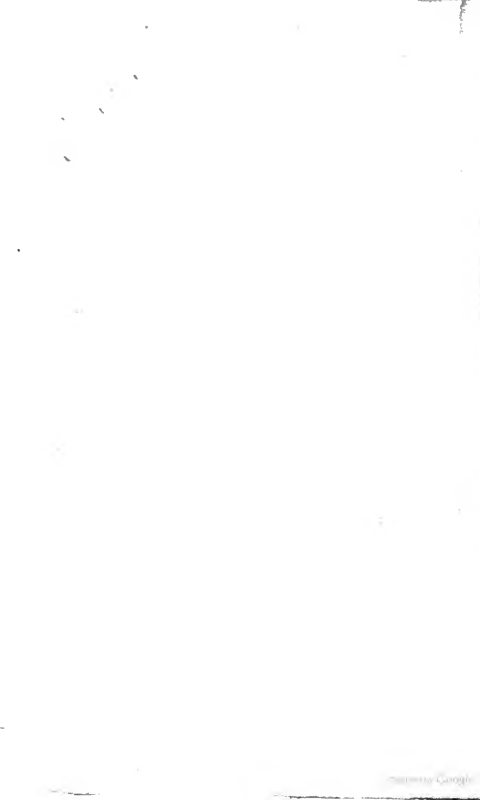
4
V
6

CA.
PALLI.



Grande Sala Li-V-6







MADAME
DE MONFLANQUIN

II

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Famille Braillard.....	2 vol.
Paul et son Chien.....	4 —
Le Millionnaire.....	2 —
La Demoiselle du cinquième.....	2 —
Monsieur Choublanc.....	1 —
Madame de Monflanquin.....	2 —
La Bouquetière du Château-d'Eau..	2 —
Les Étuvistes.....	4 —
Un Monsieur très-tourmenté.....	1 —
Les Compagnons de la Truffe.....	2 —

CH. PAUL DE KOCK

MADAME
DE MONFLANQUIN

« La fortune tourne tout à l'avantage
« de ceux qu'elle favorise. »

(Maximes de la Rochefoucauld.)

II



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, RUE SERPENTE, 37



MADAME DE MONFLANQUIN.

I

Les Petites-Affiches.

(Suite.)

Lord Chesterfield a quitté Cécilia en se disant :

« — Elle m'a appelé son ami... c'est déjà beaucoup,
» je suis sûr qu'elle ne donnera pas ce titre sans savoir
» si on le mérite. Achetons des tablettes ! »

Et il entre dans une boutique élégante, fait l'emplette d'un bel agenda, puis se remet en marche en pensant toujours à celle dont il est passionnément amoureux. Au bout de quelque temps, il entre dans un café, et se met à regarder les journaux ; mais, préoccupé de Cécilia, il

faisait fort peu attention à ce qu'il lisait, lorsque, en parcourant les *Petites-Affiches*, ses yeux se portent sur l'article suivant :

« Curiace, gros, court, fort, demande une place de
» secrétaire ; sa besogne faite, il offre de porter son chef
» aussi loin que celui-ci le désirera. »

On doit reconnaître l'annonce, légèrement raccourcie, que Gustave avait, un soir, rédigée pour le petit homme que Charlotte appelait *Tom Pouce*. L'infortuné Curiace, après s'être vainement annoncé d'une autre façon dans les *Petites-Affiches*, s'était enfin décidé à essayer de cette dernière rédaction.

Lord Chesterfield a lu d'abord négligemment, mais la singularité de cette annonce le frappe. Il la lit une seconde fois, puis une troisième, afin d'être bien sûr qu'il ne se trompe pas. Puis il fait ces réflexions :

« — Oh ! oh ! un secrétaire qui offre de porter son
» chef !.. je n'avais pas encore entendu dire qu'à Paris
» il y eût des gens pour écrire qui faisaient aussi des
» tours de force... Je serais curieux de connaître ce
» monsieur si gros, si court et si fort... Prenons son
» adresse. »

Comme tous les Anglais, celui-ci était amateur de la gymnastique, et l'annonce du petit homme était bien faite pour piquer la curiosité d'un enfant de la Grande-Bretagne. Lord Chesterfield ouvre son agenda, y inscrit le

nom de Curiace, avec l'adresse qui est au-dessous de l'annonce, puis il retourne à son hôtel, en se promettant d'envoyer chercher le personnage qui s'est fait mettre dans les *Affiches*.

A peine arrivé à l'hôtel de Douvres, où il habite, milord fait venir un commissionnaire, et l'envoie rue aux Ours, à l'adresse indiquée, chercher le monsieur qui demande une place de secrétaire. Trois quarts d'heure ne s'étaient pas écoulés que Curiace se présentait devant lord Chesterfield.

Curiace s'était informé près du commissionnaire de la personne qui le faisait demander, et, en apprenant que c'était un riche étranger, il avait soigné sa toilette ; endossant son habit noir, dont les basques lui caressaient les mollets, mettant une cravate blanche, et la seule paire de gants qu'il eût encore de présentable, le petit homme s'était mis en route en se disant :

« — Ce monsieur est, dit-on, un Anglais, et les Anglais aiment la toilette... je suis bien fâché de n'avoir pas de pommade dans mes cheveux... heureusement qu'ils frisent naturellement, mes souliers vernis ne sont plus très-brillants, malgré cela, on voit qu'ils ont été vernis. »

En apercevant cette tête énorme, placée sur cette espèce de gros nain qui entre dans son appartement, lord Chesterfield fait un mouvement de surprise.

« — Milord m'a fait demander, je m'empresse de me
» rendre à ses désirs, » dit Curiace en saluant de ma-
» nière à ce que sa tête disparaissait dans ses jambes.

« — C'est vous qui êtes monsieur Coriace ?

» — Curiace, oui, milord.

» — Et qui vous êtes fait mettre dans les *Petites-Af-*
» *fiches* ?

» — Oui, milord.

» — Vous désirez une place de secrétaire ?

» — De secrétaire, de commis, d'employé ! de tout ce
» qu'on voudra, pourvu que ce soit une place pour faire
» des écritures... j'ai une très-belle main, j'écris très-
» joliment... si milord veut s'en assurer... »

Milord regardait les grosses mains, les gros pieds et la grosse tête du petit homme, tout cela formait un ensemble si original que l'Anglais, malgré sa gravité habituelle, aurait ri volontiers, s'il n'eût craint d'être malhonnête. Il répond enfin :

« — Vous écrivez très-bien ?

» — Oui, milord.

» — Je verrai tout à l'heure... mais vous faites aussi
» de la gymnastique... vous êtes une *petite* saltim-
» banque...

» — Moi ! un saltimbanque ! » s'écrie Curiace en relevant la tête d'un air irrité, et roulant ses gros yeux

comme s'il cherchait une mouche au plafond, « il me
» semble que je n'ai nullement l'air d'un saltimbanque...
» Je ne sais pas pourquoi milord me dit de ces choses-
» là, je demande une place pour faire des écritures...

» — Permettez, Monsieur, permettez ; est-ce qu'il n'y
» a pas sur les *Petites-Affiches* que vous porterez
» votre chef dans vos bras, et aussi loin qu'il le dési-
» rera ?

» — Si fait, milord, ça y est.

» — Eh bien, monsieur, quand on porte le monde dans
» ses bras, c'est un tour de force, et je croyais qu'en
» français on appelait saltimbanque les gens qui font des
» tours de force. »

Curiace devient rouge jusqu'au bout du nez, mais il répond avec une certaine dignité :

« — Milord... en effet... je suis fort... très-fort... et
» quelquefois, en société, je me suis amusé à enlever
» des personnes dans mes bras... uniquement pour
» rire... je n'en faisais pas mon état... aujourd'hui j'ai
» joint cela à mon insertion dans les *Affiches*... j'ai suivi
» les conseils d'un jeune homme, qui m'a dit que cela
» me ferait trouver bien plus vite une place... et j'ai
» grand besoin d'une place!... mais si on croit que je
» suis un saltimbanque pour cela... on se trompe beau-
» coup!..

» — C'est-à-dire que vous ne feriez pas ce que vous avez annoncé...

» Je ne ferais pas ce que j'ai annoncé... oh ! pardon-
nez-moi, et très-facilement !

» — Vous me porterez dans vos bras...

» — Parfaitement, milord...

» — Sans déranger ma toilette ?

» — Je vous prendrai par les jambes, je ne toucherai que le bas de votre pantalon...

» — Et vous me tiendrez longtemps ?

» — Aussi longtemps que milord voudra, et s'il veut essayer...

» — Oh oui ! je voulais voir tout suite ! »

Lord Chesterfield se tient debout, Curiace s'approche de lui, se baisse fort peu, parce que sa taille ne l'y oblige pas, et saisissant l'Anglais par les deux jambes, l'enlève et le place à son côté où il le tient d'un seul bras, comme s'il portait un fusil ; puis se mettant à marcher à travers l'appartement qui est composé de plusieurs pièces, il le parcourt au pas gymnastique, tandis que milord s'écrie à chaque instant :

« — Très-bien ! fort bien.. c'est très-fort !.. »

Encouragé par les éloges qu'il reçoit, Curiace veut ajouter quelque chose à ce qu'il a promis, il ne se met pas à danser, parce qu'il ne sait pas si celui qu'il porte aime la danse, mais tout à coup, s'arrêtant devant une

glace, il s'écrie : changement de bras ! et jetant son fardeau de gauche à droite, il reçoit milord sur son autre bras.

Ce mouvement s'est opéré sans que le petit homme ait brouché, mais celui qu'il a jeté si hardiment de gauche à droite, et qui ne s'attendait aucunement à cette évolution, a éprouvé une secousse si forte qu'il s'est mordu la langue de façon à l'entamer, cependant cela ne l'empêche pas de s'écrier :

« — Bravo ! oh ! bravo ! c'est très-fort... assez... dé-
» posez-moi... je suis satisfait.

» — Eh bien, milord, me suis-je trop avancé ? » dit Curiace après avoir remis lord Chesterfield sur ses pieds.

« — Non.. oh ! vous avez parfaitement rempli votre
» annonce... je suis très-content de vous. »

En disant cela, milord essayait légèrement avec son mouchoir le bout de sa langue qui saignait un peu.

« — Oui, vous êtes un homme vigoureux... je suis
» sûr que dans l'occasion, vous boxeriez avec suc-
» cès...

» — Boxer... donner des coups de poing... c'est-à-
» dire, milord, que j'abattrais un bœuf d'un seul
» coup !

» — C'est très-gentil... eh bien, c'est arrangé, je vous prends pour mon secrétaire.

» — Ah ! milord, j'ose croire que vous ne vous repentirez pas... je ferai de mon mieux pour me rendre digne de cette faveur. Et d'abord veuillez prendre connaissance de ce papier...

» — Qu'est-ce que cela ?

» — Une attestation du négociant chez lequel j'ai été commis pendant plusieurs années... et qui ne m'a renvoyé que par une cause... bien futile... et tout à fait étrangère à ma besogne...

» Oh ! c'est inutile... rempochez votre papier... je n'ai pas besoin de recommandation... je crois que je m'y connais assez pour juger les hommes... quand on est si fort et qu'on a besoin d'une place, c'est qu'on est honnête, car si vous ne l'étiez pas, il vous serait facile le soir... la nuit, d'assommer un passant pour le voler.

» — C'est juste, milord, mais c'est une idée qui ne m'est jamais venue.

» — Vous viendrez tous les matins chez moi, à dix heures.

» — Je serai exact comme le soleil, milord.

» — Je vous dicterai des lettres... ou je vous donnerai à copier... dans mes voyages j'ai écrit quelques ré-

» flexions... quelques pensées... vous mettrez tout cela
» au net.

» — J'y mettrai tout ce qui vous fera plaisir... je m'y
» mettrai moi-même pour vous être agréable!

» — Comment vous disez?

» — Je dis, milord, que je ferai de mon mieux pour
» vous satisfaire...

» — Si par hasard... quelquefois... je ne voulais pas
» faire une course... une emplette... remettre quelque
» chose chez quelqu'un... vous chargeriez-vous de me
» remplacer?...

» — Quand vous le voudrez, milord, j'irai où vous
» m'enverrez, je suis excellent marcheur, je ne me fa-
» tigue jamais... vous me donnerez vos commissions...
» je vous achèterai des habillements... un parapluie...
» de la charcuterie... tout ce qui vous fera plaisir...

» — Comment vous disez?

» — Je dis que je vous rapporterai ce que vous dési-
» rerez...

» — Oh! porter, c'est bien, mais rapporter, c'est
» inutile... je n'aime pas les rapports...

» — Pardon, milord, c'est un mot qui a plusieurs
» sens... notre langue a tant de finesses... je me ferai un
» devoir de vous apprendre celles que vous ne connais-
» siez pas...

» — Vous resterez chez moi tous les jours jusqu'à cinq heures.

» — Plus tard si vous le voulez, milord, je suis maître de mon temps...

» — Oh ! c'est assez et pour cela je vous offre deux cents francs par mois, cela vous semble-t-il suffisant ? »

Curiace est tellement enchanté qu'il a envie de sauter au cou de l'Anglais, et de l'embrasser, mais il se contient et se contente de s'écrier :

» — Si c'est suffisant ! oui, certainement, milord, vous m'auriez donné moins, que j'aurais accepté tout de même... mais vous m'offrez deux cents francs, je les accepte également... de vous je me ferai un devoir de tout accepter.

» — C'est bien, alors monsieur... Coriace... c'est Coriace votre nom ?

» — Pas tout à fait, milord, c'est Curiace... ayez la bonté de mettre un *Cu* au lieu d'un *Co*, et cela ira tout seul...

» — En ce cas, monsieur Co... monsieur Cocu, vous disez ?...

» — Pas de Co, milord, pas de Co, je vous en prie... Curiace.

» — Oh ! bon, votre nom est difficile, mais je le retiendrai... venez demain matin et vous entrerez en fonctions.

» — Demain matin, à dix heures moins cinq minutes, j'aurai l'honneur de me déposer à votre domicile!...

» — J'avais dit : dix heures, je ne voulais pas cinq minutes de moins...

» — Quand je disais de moins, cela voulait dire de plus, milord, n'importe, je ne sonnerai qu'à dix heures précises. Ah! pardon, milord, mais avant de m'éloigner, je songe que je ne vous ai pas montré de mon écriture... C'est une cursive moulée, et comme j'espère que vous en serez content, si vous vouliez seulement me dicter quelques lignes...

» — Eh bien, voyons... placez-vous à ce secrétaire... vous trouverez ce qu'il faut pour écrire...

» — M'y voici, milord, j'attends : »

Lord Chesterfield se promène quelques instants dans la chambre; il se gratte le front, tout en murmurant :

» — Quelquefois je m'amuse à faire des vers français...

» — Faut-il écrire cela, milord?

» — Non, non, attendez... c'est une chose que je vous dis... quelquefois je fais en français des vers...

» — Vous en avez le droit, milord!

» — Mais je ne suis pas sûr qu'ils soient bien corrects...

» — Oh! ça ne fait rien du tout, maintenant dans les vaudevilles les vers ne sont jamais corrects... on par-
toise, c'est reçu! c'est-à-dire qu'on fait les vers à son
idée.

» — Mais, moi, j'aimerais mieux les faire corrects...
» avec la mesure.

» — Vous avez raison, milord, quand on y met une
» bonne mesure, c'est bien meilleur...

» — Attendez, monsieur, je crois que je les tiens...
» écrivez : *Mon cœur toujours épris de cette femme...*
» *si belle...* avez-vous mis si belle...

» — Oui, milord.

» — Le vers est bon, n'est-ce pas ?

» — Le vers est ravissant !

» — Il n'est pas trop long ?

» — Oh ! non, milord, j'en ai vu de bien plus longs
» que ça !...

» — Attendez ! je tiens le second... écrivez : *Vou-*
» *drait, la nuit, le jour, ne vivre que pour elle !* »

Et milord se frotte les mains, enchanté de ce qu'il vient d'improviser, en pensant à madame de Monflanquin ; regrettant seulement de ne point oser envoyer ces vers à celle qui les a inspirés.

Curiace, qui s'est attaché à soigner son écriture, présente à l'Anglais un papier sur lequel on lit en caractères qui semblent moulés :

- Mon cœur toujours épris de cette femme *ci* belle
- Voudrait la nuit, le jour, ne vivre que pour *aile*. »

Lord Chesterfield est d'abord frappé de la beauté de l'écriture et s'écrie :

» — C'est admirable... c'est écrit comme de la peinture... il est impossible de mieux écrire.

» — Je suis enchanté que milord soit satisfait ! » répond Curiace en se redressant. « Je puis lui promettre » que je ne me négligerai jamais, tout ce qu'il aura de » moi sera aussi soigné. »

Cependant milord qui relit encore ses vers devient sérieux, et dit enfin à son nouveau secrétaire :

» — C'est singulier... vous écrivez elle... une per-
» sonne au féminin, par a, i, l, e... je croyais bien ce-
» pendant que cela s'écrivait : e, l, l, e... je suis même
» certain... tenez, voilà un dictionnaire anglais-français...
» voyez : *she... elle?* »

Curiace devient écarlate et balbutie :

» — Vous croyez, milord, vous pensez qu'il aurait
» fallu commencer par un e ?

» — N'en avez-vous pas la preuve sous les yeux par
» ce dictionnaire... votre aile, à vous, c'est pour voler...
» tenez... regardons au dictionnaire français-anglais...
» voyez, monsieur... aile... aile de volaille...

» — Eh bien, c'est cela même, milord, » s'écrie le petit homme qui ne veut pas convenir qu'il ne sait pas l'orthographe. « J'ai écrit comme cela, parce que, quand

» vous m'avez dicté, j'ai cru que c'était de cette aile-là
» qu'il s'agissait.

» — Comment, vous avez pensé que je voudrais la
» nuit, le jour, ne vivre que pour une aile de volaille?

» — Dam, milord, tout dépend du goût, moi j'adore
» les ailes de volaille et j'en mangerais volontiers tous
» les jours. Du moment que ce n'est pas cela... oh! je
» vais corriger!

Lord Chesterfield sourit en disant .

» — Désormais, quand je vous dicterai quelque chose,
» j'aurai soin de vous en expliquer le sens afin que vous
» ne fassiez pas d'erreur.

» — C'est cela, milord, en m'expliquant le sens, je ne
» ferai plus de boulettes...

» — Comment vous dites?

» — Je dis que je ne me tromperai plus, milord.

» — Eh! mais voilà encore un mot... si belle... vous
» avez écrit si par un c...

» — Oui, milord, oh! quand à cela je suis sûr de
» mon affaire... ci... ci contre : vous touchez cent francs :
» — ci : cent francs... vous touchez trente sous : ci,
» trente sous... toujours avec un c!

» — Mais une femme belle, ce n'est pas cent francs,
» ni trente sous...

» — Ça ne fait rien... oh! s'il s'agissait d'une scie

» pour scier du bois, ce serait différent ! j'écrirais
» s. c. h. i. e... ça vient de l'italien. »

Lord Chesterfield ne semble pas très-persuadé par les raisons que lui donne son nouveau secrétaire, mais il se borne à le congédier en lui disant :

» — Bonjour, monsieur... Cucoriace... à demain.

» — A demain, milord. »

Le petit homme s'éloigne enchanté, en se disant :

« Cet Anglais prononce bien mal mon nom, mais il finira
» par l'apprendre. J'ai des appointements superbes, une
» place très-agréable, où je ne serai tenu que de dix
» heures à cinq. Décidément M. Gustave m'a donné un
» bon conseil, car c'est à son annonce que je dois cela ;
» j'irai dès ce soir chez sa tante pour le remercier, et
» s'il n'y est pas, j'apprendrai toujours à mademoiselle
» Charlotte que je suis secrétaire particulier d'un riche
» Anglais. »



Un gâteau de riz.

Il était près de cinq heures du soir, et mademoiselle Charlotte Moulinard était fort occupée à préparer son dîner ; depuis que son neveu Gustave mangeait chez elle, le dîner était devenu une affaire importante pour la vieille fille ; elle tenait à ce que son nouveau commensal ne fut pas mécontent de son hôtesse, et, tout en mettant dans sa dépense le plus d'économie possible, elle trouvait moyen de faire une cuisine très-appétissante, et quelquefois même un petit entremet sucré pour remplacer avan-

tageusement le dessert qui ne se composait guère que d'un morceau de fromage accompagné d'un pot de raisiné.

Il faut dire que la plupart du temps, la bonne Charlotte avait une aide de cuisine qui lui était fort utile, parce que très-souvent avec sa vue basse, Charlotte aurait mis dans un ragoût du sucre pour de la farine, de l'huile pour du bouillon, ou du fromage pour du beurre. Mais depuis que Gustave prenait son repas chez sa tante, la gentille Théodorine ne manquait guère de venir sur les quatre heures chez sa voisine Charlotte ; comme on entrait en hiver et que les jours devenaient courts, la jeune artiste avait pris ce prétexte pour arriver plus tôt, assurant qu'il ne lui était plus possible de peindre. Elle apportait de l'ouvrage à l'aiguille, mais aussitôt que Charlotte s'occupait du dîner, elle demandait à l'aider ; et lorsque la vieille fille voulait s'y opposer, elle savait si bien lui dire que cela lui rendait un grand service d'apprendre la cuisine, que Charlotte finissait toujours par lui laisser faire ce qu'elle voulait.

Ce jour-là, Charlotte a voulu confectionner ce qu'elle appelle une chatterie ; aidée de Théodorine, elle a fait un gâteau au riz, et bien heureusement la jeune voisine était là, alors que la vieille fille préparait cette friandise, car en croyant y mettre des jaunes d'œufs, elle s'apprêtait à y verser de la moutarde, mais Théodorine avait arrêté à temps la main de Charlotte, et le gâteau, cuit avec

soin, avait pris une couleur charmante et répandait un parfum du plus agréable présage.

La demie a sonné après cinq heures, et Gustave n'est pas encore arrivé.

» — Monsieur votre neveu vient bien tard aujourd'hui, » dit Théodorine tout en regardant si rien ne manque au couvert.

« — C'est vrai, mon enfant, après cela, nous ne dinons guère avant cinq heures et demie... cependant, je serais bien aise que Gustave arrivât, car le dîner est prêt, et il y a un proverbe qui dit : un dîner réchauffé ne valut jamais rien... ce serait dommage, surtout aujourd'hui, que grâce à vous tout a bien réussi.

» — Oh ! mademoiselle, je n'ai fait que suivre vos indications... de moi-même je ne saurais rien faire... il est donc bien occupé maintenant, M. Gustave ?

» — Mais il paraît que oui... c'est depuis que cette belle dame est venue ici, il y a eu huit jours hier. Elle a offert à mon neveu de vouloir bien se charger de ses affaires ; naturellement, il a accepté... il cherchait justement de l'occupation. Le surlendemain, il est allé chez cette madame de Monflanquin...

» — C'est une jeune dame ?

» — Mais oui.

» — Est-elle bien jolie ?

» — Ma foi, ma chère amie, je ne saurais trop vous dire; vous savez que j'ai la vue très-basse, et je ne pouvais pas aller regarder cette dame sous le nez... c'eût été inconvenant. Mais Gustave m'a répété plusieurs fois qu'elle était fort bien,

» — Ah! M. Gustave la trouve fort bien... »

Théodorine tâche de dissimuler un soupir, mais elle reprend bientôt :

« — Il paraît que c'est une personne immensément riche; on dit que chez elle c'est comme chez une princesse!

» — Oui, Gustave m'a dit que c'était superbe...

» — Et qu'a-t-il fait chez cette dame... que lui a-t-elle dit... de quoi ont-ils parlé... est-ce qu'il sera longtemps occupé par elle?

» — Oh! ma chère enfant, vous m'en demandez bien plus que je n'en sais!.. La première fois que mon neveu de est revenu chez cette dame, il avait un air si drôle... si préoccupé... si interloqué, que j'ai cru d'abord qu'il ne s'était pas entendu avec elle, mais quand j'ai voulu le questionner, il m'a interrompu en me disant : Ma tante, ne me demandez rien... Je ne puis rien vous expliquer en ce moment, ce qu'elle a exigé, vous ne le croiriez pas... vous seriez inquiète... vous

» penseriez que je vous mens. Tout ce que je puis vous
» dire, c'est que madame de Monflanquin m'honore d'une
» grande confiance et que je veux m'en rendre digne.

» — C'est bien singulier tout cela ! » murmure Théodorine.

» — Moi, ma chère amie, je ne suis pas de ces gens
» qui veulent absolument tout savoir. Gustave est content, cela me suffit, je ne lui en ai pas demandé davantage.

» — Content... c'est drôle cependant, est-ce que vous
» n'avez pas remarqué comme moi, mademoiselle, que
» monsieur votre neveu n'est plus aussi gai qu'autrefois, lui qui chantait toujours, qui riait si facilement...
» maintenant il rit très-rarement et il ne chante plus du tout !

» — Oui, c'est vrai, j'y ai fait attention aussi...
» dame, ma petite, c'est que Gustave veut devenir raisonnable !..

» — Mais il me semble qu'on peut être raisonnable et gai.

» — Cela doit tenir aussi à ce qu'il est sans doute
» très-occupé pour cette dame, et quand on a des affaires dans la tête... enfin... pourquoi me dites-vous
» cela, Théodorine, vous allez m'inquiéter... je vais
» penser que Gustave a quelque chagrin secret...

» — Oh ! mademoiselle, je n'ai pas voulu vous tour-
» menter .. j'ai dit cela... parce que j'ai cru que vous
» l'aviez observé comme moi.

» — Est-ce que mon neveu est changé, est-ce qu'il a
» l'air malade...

» — Mais non, mademoiselle, monsieur Gustave a
très-bonne mine...

» — Bientôt six heures et il n'arrive pas... voilà
» que je suis inquiète.

» — Il aura peut-être rencontré quelque ami qui
» l'aura emmené dîner.

» — Il me disait encore hier qu'il ne voulait plus se
» se laisser entraîner... mon pauvre gâteau de riz ! qui
» est si doré... si soufflé ! le voilà qui retombe déjà !...

» — Mademoiselle... voilà monsieur Gustave, et il
» chante aujourd'hui !..

» — Eh bien, qu'est-ce que vous disiez donc, vous ! »

Gustave ouvre la porte, sa figure est en effet plus
riante que les jours précédents, il court embrasser sa
tante, en s'écriant :

« — Me voilà, je suis en retard, ce n'est pas ma
» faute, bonjour, voisine... ma tante j'ai bien faim !..

» — Ah ! vous avez faim, monsieur, c'est bien heu-
» reux... et moi aussi j'ai faim... mais cela ne vous in-
» quiète guère... pourquoi venez-vous si tard ?..

» — Ah ! quand vous saurez tout ce que j'ai fait aujourd'hui...

» — Comment le saurais-je, tu ne me dis jamais rien.

» — Je ne vous disais rien... parce que je n'avais pas encore boursicoté... Mais aujourd'hui je vous dirai des choses que vous ne croiriez pas si je n'avais les preuves à l'appui.

» — Ah ! mon Dieu... qu'est-ce qu'il y a donc ? Boursicoté ! qu'est-ce que c'est que ça...

» — A table ! à table d'abord... Dînez-vous avec nous, voisine ?

» — Merci, monsieur Gustave, j'ai dîné, moi.

» — Tu sais bien qu'elle ne veut jamais rien accepter ! Cependant, il faudra bien qu'elle mange avec nous du gâteau au riz qu'elle m'a aidé à faire... car nous avons un gâteau au riz.

» — Ah ! ma tante ! vous faites des folies... ne sommes nous pas convenus qu'un plat et le potage c'était suffisant, et voilà que vous faites des gâteaux...

» — Si je veux me régaler, moi !

» — Enfin puisqu'il est fait on lui dira deux mots !

» — C'est bien ! heureux !

» — D'ailleurs, je suis content de moi. Aujourd'hui... je respire plus à mon aise !

» — En effet, vous avez l'air bien plus gai qu'hier, »
dit Théodorine.

« — Voyons, Gustave, conte-nous donc ce qui te
» rend plus gai.

» — Écoutez, ma tante.

» — Si je suis de trop, monsieur Gustave, je vais
» m'en aller.

» — Mais non... restez, ma petite voisine... les jo-
» lies femmes ne sont jamais de trop... n'est-ce pas, ma
» tante?

» — Sans doute, quoique ce ne soit pas pour moi que
» tu dises cela... Mais parle-donc.

» — Si vous m'avez trouvé soucieux ces jours-ci,
» savez-vous ce qui en était cause... c'est que j'avais
» sur moi... dans ce portefeuille... quatre cent mille
» francs en billets de banque.

» — Quatre cent mille francs... est-ce possible!

» — C'est comme je vous le dis.

» — Et d'où te venait cette fortune, car c'est une for-
» tune cela.

» — Cette somme m'avait été remise par madame de
» Monflanquin .. elle avait exigé que je la prisse... pour
» la placer... pour la faire valoir... je ne le voulais pas,
» moi, car avoir une si grosse somme à sa disposition...
» cela peut donner des tentations...

2 — Ah ! Gustave, puisqu'elle n'était pas à toi !

» — Mais ma tante, songez donc que cette dame m'a-
» vait dit d'en disposer comme je voudrais... absolument
» comme je voudrais ! Tenez, ma tante, je ne veux pas
» me faire meilleur que je ne le suis... Pendant les pre-
» miers jours, ce portefeuille me gênait horriblement, la
» pensée qu'avec quelques-uns de ces billets de banque...
» je pourrais rattraper tout l'argent que j'ai perdu au
» jeu depuis quelque temps... Oh ! cette idée m'a plusieurs
» fois donné la fièvre... jugez donc de la figure que j'au-
» rais faite en mettant cette somme énorme devant moi...
» quels yeux tous mes bons amis auraient ouverts, et
» avant-hier j'allais rentrer chez moi, le soir, je ren-
» contre Malochetti... comme je lui ai rendu ses cinq
» cents francs, il me parle encore, il allait à une soirée
» où l'on joue un jeu d'enfer... Il voulait m'emmener...
» j'ai résisté ! mais cela m'a coûté...

» — Pourquoi donc ne plaçais-tu pas tout de suite
» cette somme ? c'eût été bien plus prudent !

» — Ma chère tante, on n'emploie pas si légèrement
» une aussi forte somme, pour ma première opération
» de bourse, je voulais tâcher de ne point compromettre
» les fonds qu'on m'avait confiés. Pendant plusieurs
» jours je suis allé à la Bourse, j'ai étudié la place, les
» diverses valeurs. Enfin aujourd'hui j'ai acheté des
» actions solides... Tenez, ma tante, voici le bordereau

» de mon agent de change... sauf une centaine de francs,
» toute la somme y a passé et je crois avoir fait une
» bonne opération... Ce porte-feuille est vide enfin et je
» respire plus à mon aise. Eh bien ! êtes-vous contente
» de votre neveu ? »

Pour toute réponse Charlotte se lève et va embrasser Gustave, en lui disant d'une voix émue.

— C'est bien... c'est très-bien... je conterai cela
à ton oncle.

Non, ma tante, non, c'est inutile ; après tout, je
n'ai fait que mon devoir... et maintenant goûtons le
gâteau de riz... voisine, venez vous mettre là, près de
nous.

Théodorine avait fait une singulière figure pendant le récit de Gustave, elle soupirait, rougissait, puis avait comme des mouvements d'impatience. Elle s'approche de la table en disant :

— Il paraît que c'est une personne bien originale
que cette madame de Monflanquin ? quel âge a-t-elle ?

Ma foi, ma chère voisine, je ne lui ai pas demandé
son âge !...

Ah ! sans doute... mais on voit bien à peu
près...

— Elle n'est plus aussi jeune que vous...

Ah ! elle est vieille !

Et Théodorine fait un bond sur sa chaise qui fait pousser un cri à Charlotte, qui a cru qu'elle s'était jetée par terre.

« — Non ! non, elle n'est pas vieille, » reprend Gustave « je lui crois vingt-sept ans au plus, et une veuve » est jeune à cet âge-là ! »

La jeune fille fait encore un brusque mouvement avec sa chaise en s'éloignant de Gustave cette fois. Charlotte lève les yeux sur Théodorine et tâche de lire dans ses traits en lui disant :

« — Qu'est-ce que nous avons donc ce soir, mon enfant, des inquiétudes dans les jambes ?

» — Non, madame, c'est que je me suis brûlée...

» — Tiens ! je ne le trouve pas chaud, moi, le gâteau !

» — Et moi, » dit Gustave « je le trouve excellent !

» — Oh ! oui, il est bon ! » dit la jeune fille, « mais moi, maintenant, je suis devenue difficile depuis que vous m'avez fait manger de si bonnes choses... chez le traiteur... vous en souvenez-vous, monsieur Gustave ?

» — Si je m'en souviens ! assurément.

» — Vous avez voulu que je vous appelle mon mari, ce jour-là...

» — C'était pour la décence, le decorum.

» — D'abord j'avais de la peine à m'y habituer mais
» ensuite je vous appelais mon mari, comme si...
» comme si...

» — Eh ! mon Dieu ! comme si je l'avais été en
» effet!...

» — Ah ! je me suis bien amusée ce jour-là... et je
» recommencerais volontiers ! »

Théodorine a dit ces derniers mots à demi-voix, mais de façon à ce que Gustave puisse les entendre. Celui-ci jette un regard sur la jeune fille et s'empresse de lui présenter le gâteau en lui disant :

» — Mangez donc... vous ne mangez pas... »

Mais Théodorine repousse le plat en s'écriant :

» — Merci, monsieur, je n'ai plus faim. »

II

Tours de force.

« — Ah ! que ça sent donc bon ici ! » s'écrie Curiace qui vient d'entrer chez Charlotte et s'arrête en respirant avec suavité.

» — Tiens ! c'est Tom Pouce.

» — C'est l'ami Curiace !

» — Moi-même... bonsoir la société... Dieu que ça sent bon... monsieur Gustave, je suis enchanté de vous trouver ici, car j'ai à vous remercier... j'ai une place, une excellente place... grâce à votre annonce...

» — Vraiment ! eh bien, que vous avais-je dit ?

» — Ah ! vous avez un emploi, mon pauvre *Tom*
» *Pouce* ! cela me fait grand plaisir.

» — Oui, mademoiselle ; mon Dieu, c'est d'aujourd'hui seulement... mais qu'est-ce que vous mangez
» donc qui sent si bon... il y a un parfum de pâtisserie...
» de fleur d'orange...

» — C'est un gâteau au riz que j'ai fait pour régaler
» mon neveu... mais puisque vous êtes heureux aujourd'hui, il faut vous régaler aussi... venez vous asseoir
» là... vous allez goûter de mon gâteau.

» Ah ! ma foi, je ne refuse pas... cela sent si
» bon !

» — Ce diable de Curiace, il arrive toujours pour
» les festins... vous rappelez-vous du dîner aux prun-
» neaux ?

» — Si je me le rappelle ! j'ai d'assez fortes raisons
» pour me le rappeler !... mais j'aime à croire que le gâ-
» teau au riz n'entraîne pas à sa suite les mêmes incon-
» vénients !

» — Oh ! non, c'est tout le contraire !

» — Et puis d'ailleurs, je ne crains plus qu'on me
» traite comme un écolier... que l'on me compte mes sor-
» ties... j'entre chez un Anglais, un milord... et ces gens-
» là ont trop bon goût pour s'occuper de ces détails !...

» — Ah ! vous entrez chez un Anglais... je l'aurais
» parié, ils aiment les excentricités, votre annonce aura
» fait merveille...

» — Ah ! le bon gâteau, le délicieux *pouding* !

» — Ce n'est pas un pudding, puisque c'est un gâteau
» de riz !

» — Ça ne fait rien, ce n'est pas moins superfin.

» — C'est parce qu'il va entrer chez un Anglais qu'il
» appella cela un *pudding*, et que ferez-vous chez cet
» Anglais, est-ce qu'il est commerçant ?

» — Oh ! non pas ! il ne fait rien du tout... il est très-
» riche... je vous dis que c'est un milord...

» — C'est un lord qu'il faut dire, Curiace...

» — Un lord... vous croyez, cependant j'entends tou-
» jours dire : *milord*, comme les cabriolets.

» — Oui, quand on leur parle... et que ferez-vous
» chez ce lord ?

» — D'abord je l'ai porté, il a voulu voir si mon an-
» nonce n'était pas menteuse, il a été satisfait sur ce
» point, et en admirant ma force, il m'a pris pour son
» secrétaire, j'écrirai ses lettres, je mettrai au net ses
» mémoires... il a vu mon écriture, il en est en-
» chanté... »

Gustave ne peut s'empêcher de sourire, mais il emplit
l'assiette de Curiace en lui disant :

« — Mangez donc , puisque vous le trouvez si
» bon...

» — Oh ! volontiers !... je venais de dîner, mais pour
» manger de ceci je ne reculerai jamais...

» — Et comment s'appelle cet Anglais qui vous prend
» pour secrétaire ?

» — Milord Chesterfield...

» — Dites donc *lord*.

» — Mais non... tout le monde dit milord !... au reste
» je vais tâcher d'apprendre un peu l'anglais, cela pour-
» ra m'être utile dans mon nouvel emploi.

» — Mon cher Curiace, si vous voulez m'en croire, ce
» n'est pas l'anglais, mais c'est le français que vous
» apprendrez, car, entre nous, vous savez que vous
» n'êtes pas très-fort... et un secrétaire qui ferait des
» fautes, cela pourrait vous nuire.

» — Je sais toujours assez le français pour être chez
» un Anglais !

» — Vous êtes dans l'erreur, il y a... surtout parmi
» les lords, des Anglais qui parlent mieux le français
» que beaucoup de Parisiens.

» — Alors, je m'y remettrai ; je l'ai très-bien su au-
» trefois... je vais acheter un dictionnaire.

» — Et vous croyez que cela vous suffira... avec un
» dictionnaire, vous écrirez tous les verbes à l'infini-

» tif... mais après cela, si cet Anglais ne vous a pris pour
» secrétaire que dans l'intention de se faire porter, je
» crois au fait que vous êtes assez savant...

» — Mais oui, mais oui... Ce gâteau mériterait le
» palais de l'Industrie. »

La conversation de ces messieurs est interrompue par l'arrivée de la dame aux belles couleurs qui, suivant son habitude, vient causer le soir chez Charlotte. Mais Curiace est tellement enfoncé dans son assiette qu'il n'a pas vu entrer madame Tendron qui s'écrie bientôt d'un ton aigre :

» — Il paraît que M. Curiace a perdu l'habitude d'être
» poli, depuis qu'il est sans place...

» — Oh! pardon... mille fois pardon, madame Tendron, je ne vous avais pas vue entrer... sans quoi,
» vous ne pouvez supposer, madame, que j'aurais manqué à mon devoir...

» — Au fait, vous semblez si occupé à manger...
» vous y mettez une voracité... vos regards ne dépassent point votre assiette.

» — Ma foi, c'est que je mange quelque chose de si bon... c'est l'ouvrage de mademoiselle Charlotte...

» — Voulez-vous goûter de mon gâteau, madame Tendron?

» — Je vous remercie, mademoiselle, mais je ne puis rien accepter, je sors de table!

» — Et moi aussi je sortais de table... j'avais même
» très-bien diné... vous voyez que cela ne m'empêche
» pas de fonctionner.

» — Vous allez vous étouffer, monsieur.

» — Jamais, belle dame... d'ailleurs, ce jour est un
» jour de liesse... tant pis! je redemande du gâteau.

» — Bravo, Curiace! » dit Gustave en couvrant l'assiette du petit homme, « vous êtes ce qu'on appelle un
» rude convive! vous allez aussi bien que le jour aux
» pruneaux...

» — Par grâce, ne parlons point pruneaux. Si la société désire ensuite des exercices gymnastiques, je
» porterai tout ce qu'on voudra.

» — Ce ne sera pas moi, toujours, » dit madame Tendron en se pinçant la bouche, « Mais que vous est-il
» donc arrivé aujourd'hui, monsieur Curiace, pour que
» vous mangiez autant et que vous ayez l'air si gai?

» — J'ai un emploi, madame, un emploi magnifique...
» deux cents francs par mois, secrétaire intime et particulier d'un milord anglais.

» — D'un lord!...

» — Est-il taquin ce M. Gustave... et j'entre en fonctions dès demain...

» — Deux cents francs par mois, c'est fort gentil » dit Charlotte.

« — Je vous fais mon compliment, monsieur... mais
» si votre Anglais ne reste pas longtemps à Paris, s'il
» retourne dans son pays ?

« — Je l'y suivrai, belle dame, je le suivrai partout
» où il voudra me mener... cela me fera voyager, je n'en
» serai pas fâché... moi qui n'ai jamais été plus loin
» que Versailles ; je deviendrai *tourtiste* !

» — Qu'est-ce que vous dites-là, malheureux » s'écrie Gustave en quittant la table.

« — Je dis que je deviendrai *tourtiste*, c'est comme
» cela qu'on appelle les gens qui voyagent beaucoup.

» — Ah ! mon pauvre Curiace, je crains bien que votre manière de parler ne soit pas longtemps du goût
» de votre Anglais ; pour Dieu, apprenez votre langue
» et ne dites pas *tourtiste* pour touriste.

» — Bah ! vraiment, c'est touriste... eh bien j'aimais
» mieux le mot comme je le disais... c'est égal j'ai plu à
» milord Chesterfield, j'en suis sûr... je l'ai porté
» comme un fusil, j'ai présenté arme avec lui... il était
» enchanté !

» — Tâchez qu'il ne vous fasse pas faire autre
» chose...

» — Vous êtes moqueur, mais je ne me fâcherai
» pas... je vous dois ma superbe position, je ne l'oublierai jamais ! et pour vous témoigner ma reconnaissance je veux vous enlever à bras tendu !...

» — Non, merci, je n'y tiens pas...

» — Si fait... vous allez voir... je vais vous faire
» comme à milord.

» — Je vous dis que je ne veux pas. »

Curiace n'écoute pas Gustave, il a quitté la table et se précipite vers le jeune homme qui est debout contre la cheminée, et qui se sauve alors dans une autre partie de la chambre : pendant quelques instants le petit hercule poursuit Gustave qui s'amuse à le faire courir ; enfin, Curiace a saisi le jeune homme par la cuisse, celui-ci fait un brusque mouvement en arrière pour s'échapper encore, mais Curiace n'a pas lâché le pantalon, on entend un craquement et Gustave s'écrie :

« — Ah ! sapristi, Curiace, vous venez de faire une
» belle chose !...

» — Quoi donc ?

» — Parbleu ! vous avez déchiré mon pantalon...

» — Il serait possible !...

» — Je le crois bien, et pas pour peu... et par devant... et à un endroit... je ne peux vraiment pas prier
» ces dames de me le recoudre. »

En disant ces mots, Gustave a tourné le dos aux dames et il fait voir à Curiace un lambeau de son pantalon déchiré justement entre les jambes. Le petit homme demeure stupéfait.

« — Il a le diable au corps ce soir, » dit madame Tendron.

« — Mon cher Tom Pouce, vous n'êtes pas heureux ici dans vos tours de force! Voyons, Gustave, est-ce que ça ne peut pas se recoudre?

« — Se recoudre sur moi? non ma tante, c'est impossible.

« — Impossible à madame, cela se comprend! » s'écrie Curiace; « mais moi, je vais vous recoudre cela... »

« Qu'on me donne du fil et une aiguille. J'ai souvent recousu mes boutons!

« — Non pas! non pas!... je ne me fie pas à vous... vous pourriez me piquer, merci!

« — Je ferai attention ..

« — Encore une fois, je ne veux pas, ma tante; donnez-moi des épingles, je vais arranger cela le mieux possible... Heureusement j'ai un paletot, et je vais le boutonner. »

Ou donne des épingles à Gustave, qui répare tant bien que mal l'accroc fait à son pantalon, et à soin ensuite de boutonner son paletot depuis le haut jusqu'en bas. Pendant qu'il se livre à ce travail, Curiace continue d'arpenter la chambre en s'écriant :

« — Comment, personne ne veut que je l'enlève?...

« Quel dommage! Je me sens si bien disposé ce soir!

» j'aurais fait des tours de force extraordinaires. Ah !
» tant pis, il faut que j'étonne ces dames... »

Et le petit homme se couche sur-le-champ à terre, à plat-ventre, puis se relève en se soutenant sur une seule main.

« — C'est très-joli, Tom Pouce ! » dit Charlotte,
« mais relevez-vous, nous sommes assez étonnés comme
» cela, et je crains que vous n'endommagiez aussi votre
» pantalon, ce qui nous étonnerait bien désagréable-
» ment.

« — Attendez, mesdames, encore un tour... Je gage
» que je marche sur la tête, autrement dit les pieds en
» l'air.

« — N'essayez pas, Curiace, n'essayez pas... nous
» ne voulons plus être étonnés. »

Curiace n'écoute pas Charlotte, il se dresse sur ses poignets et fait quelques pas les pieds en l'air, mais bientôt son corps retombe assez lourdement et il se fait une bosse au front.

Se relevant vivement, le petit homme va s'asseoir en disant :

« — Ma main a glissé, sans quoi j'aurais fait le tour
» de la chambre.

« — Il faut espérer que vous allez vous tenir tran-
» quille, maintenant... Quel terrible hercule que ce Cu-
» riace. Dis donc, Gustave, cela doit bien te contrarier,

» cet accroc fait à ton pantalon, car tu voulais sans doute
» aller ce soir chez madame de Monflanquin lui dire ce
» que tu as fait de ses fonds.

» Non, ma tante, comme je n'aurai que demain les
» titres des actions que j'ai achetées pour cette dame,
» je ne veux y aller qu'en les lui portant.

» — Alors vous allez passer la soirée avec nous ? »
dit Théodorine en rapprochant sa chaise de celle de Gustave, tandis que madame Tendron, qui est assise vis-à-vis du jeune homme, jette très-souvent sur lui des regards furtifs, probablement pour s'assurer si ses épingles sont bien attachées.

« — Non, mademoiselle, je ne pourrai pas rester
» toute la soirée »ici, répond Gustave, car j'ai encore à
» m'acquitter d'une commission dont madame de Mon-
» flanquin m'a chargé.

— Mon Dieu ! mais elle vous charge donc de toutes
« ses affaires, cette dame ? » s'écrie la jeune fille ; » il
» me semble qu'elle abuse de votre complaisance !

» — Mais, jeune artiste, vous ne savez pas seulement de quoi il s'agit. Et d'ailleurs, puisque je suis
» l'homme d'affaires de cette dame, je dois m'occuper
» de tout.

» — Certainement, certainement ! » dit Charlotte en essayant inutilement depuis quelques minutes d'enfiler sa soie dans une tête d'épingle qu'elle croit être une ai-

guille. » Et Gustave serait un ingrat s'il n'était pas
» complaisant pour une personne qui lui a montré une
» si grande estime... qui, sans aucune garantie, lui a
» confié une fortune!... Oui, madame Tendron, une
» fortune, quatre cent mille francs en billets de banque!
» Voilà ce que cette dame a remis en-tre les mains de
» mon neveu!...

» — Quatre cent mille francs!... mais c'est énorme,
» mademoiselle!

» — Tout autant, madame, j'espère que c'est là une
marque de confiance!

» — Oh! assurément... Monsieur Gustave, prenez-
» garde, je crois qu'une de vos épingles se détache...

» — Infiniment obligé, madame.

» — Mais où donc est Curiace? je ne le vois plus, je
» ne l'entends plus... » dit la vieille fille en portant ses
» regards de tous côtés.

» — Je suis là, mademoiselle, » répond une voix
plaintive qui part d'un coin obscur dans lequel le petit
homme était allé s'asseoir.

» — Et qu'est-ce que vous faites donc là-bas, tout
» seul, Tom Pouce, au lieu de venir près de nous? Est-
» que vous êtes fâché parce que nous n'avons plus
» voulu que vous fassiez des tours de force?

» — Oh! non, mademoiselle, ce n'est pas cela...

» mais je restais là parce que... je ne sais pas ce que j'ai
» depuis un moment, mais je ne me sens pas à mon aise.

» — Allons, bon, le voilà malade, à présent !

» — Monsieur a trop mangé de gâteau de riz, et il
» étouffe maintenant !... Oh ! c'est bien fait, il n'a que ce
» qu'il mérite. » dit madame Tendron.

« — Mais non, madame, je n'étouffe pas, » répond le
petit homme en quittant son coin pour se promener dans
la chambre. « On peut bien éprouver un malaise sans
» pour cela étouffer.

» — Ce pauvre Curiace ! » dit Gustave ; « est-ce que
» le gâteau de riz vous produirait le même effet que les
» pruneaux ?

» — Oh ! non, monsieur Gustave, pas du tout... ce
» n'est pas de ce côté là que je me sens tout... je ne sais
» comment !

» — Voilà ce que c'est que de vouloir marcher sur la
» tête ! » s'écrie Charlotte. « Franchement, je ne crois
» pas que cette exercice-là soit très bon pour la diges-
» tion. Attendez, je vais vous faire du thé, cela vous
» remettra.

» — Non, mademoiselle ; oh ! je vous remercie, mais
» je ne veux rien prendre, cela me serait totalement im-
» possible.

» — Mais du thé, c'est pour chasser ce que vous avez
» pris.

» — Oh ! cela ne demande qu'à s'en aller... Je vais
» aller prendre l'air, voilà ce qui me fera du bien... J'ai
» besoin d'air...

» — Eh bien, vous allez descendre ave moi, Curiace,
» car il faut que je dise adieu à ces dames.

» — Très-volontiers, monsieur Gustave, je descends
» avec vous... Ces dames m'excuseront aussi. »

Gustave a salué les dames, sans remarquer l'air chagrin de Théodorine. Curiace fait ses adieux comme s'il avait envie de pleurer, et bientôt ces messieurs sont dans la rue. Alors le jeune homme dit à son compagnon :

« — Allons, Curiace, prenez mon bras, appuyez-
» vous sur moi... Vous semblez souffrant...

» — Ah ! monsieur Gustave, je suis bien malade...

» — Nous allons entrer dans un café... vous prendrez quelque chose.

» — Non ! non ! Oh ! je ne veux pas... j'ai trop mal
» au cœur... Ah ! fichtre ! allez toujours... je vais m'arrêter contre cette porte.. dans un endroit sombre...
» je vous rejoindrai. »

Gustave laisse le petit hercule et continue lentement son chemin ; au bout de quelque temps il s'arrête : il lui a semblé entendre des cris, des juréments. Craignant que Curiace ne se dispute avec quelqu'un, il va retourner sur ses pas, lorsque le petit homme passe près de lui et lui dit sans s'arrêter :

« — Ça va mieux... je suis soulagé... Mais il y a un
» portier qui me poursuit... Tâchez de lui faire perdre
» ma piste ! »

Et Curiace disparaît en courant, à peine Gustave l'a-t-il perdu de vue, qu'un individu en veste, en casquette, en tablier et armé d'un énorme balai de bouleau, arrive en criant :

« — Où est-il ? par où a-t-il passé, ce polisson ?...
» Venir faire des renards dans une maison tenue comme
» la mienne. . juste sur le seuil... il le balaiera, le gre-
» din, ou je ne m'appelle pas Joseph ! »

Gustave indique au portier une rue opposée à celle que le fuyard vient de prendre, et il s'éloigne en riant des aventures qui arrivent à Curiace lorsqu'il fait un petit extra chez sa tante,



IV

Nouvelles de la Bourse.

Jusqu'alors, Gustave, uniquement occupé du placement de la somme considérable que madame de Monflanquin lui avait confiée, n'avait pas rempli la seconde commission dont cette dame l'avait chargé, non qu'il eût oublié cette invitation qu'on lui avait tant recommandé de remettre à Monferville, mais il éprouvait malgré lui de la répugnance à introduire ce monsieur chez Cécilia, et il retardait tant qu'il le pouvait l'instant qui devait amener des relations entre eux.

Cependant le jour de la fête n'était plus éloigné, et Gustave sentait bien qu'il était temps de s'acquitter de sa commission près de Monferville. Il lui était d'autant plus pénible de se retrouver avec ce dernier, qu'il ne lui avait pas encore rendu les mille francs qu'il lui devait ; mais, surmontant toutes ses répugnances, en quittant Curiace, le jeune homme se hâte de se rendre chez lui pour y changer de pantalon, puis il court au café Anglais. Celui qu'il cherchait y était encore.

Un sourire moqueur effleure les lèvres du beau Monferville, lorsqu'il voit son ancien émule entrer dans le café et s'approcher de lui. D'un seul regard il a passé en revue toute la toilette de Gustave ; il a remarqué que celui-ci porte un pantalon qu'il lui a vu il y a longtemps et qui n'est plus à la mode, que son chapeau n'est pas neuf, que ses gants ne sont pas frais. Pour un homme comme Monferville, toutes ces remarques sont importantes ; il y a des gens qui mettent tout le mérite de quelqu'un dans la manière dont il est habillé et qui ne le connaissent plus si sa tenue est négligée ; nous en savons même qui se détournent pour ne pas saluer des personnes avec lesquelles ils ont dîné la veille, si celles-ci portent sous le bras le plus léger paquet !... Ces gens-là se croiraient déshonorés si on les rencontrait dans la rue portant sous le bras un melon ou un pâté...

Numerus stultorum est infinitus!...

Gustave a fort bien remarqué l'air impertinent avec lequel l'accueille son ancien ami, et il s'est promis d'être patient et de ne point se fâcher, parce qu'il serait de fort mauvais ton d'en venir à une affaire avec son créancier; cette manière de payer ses dettes étant peu loyale. Mais en abordant le bel homme, il a bien soin cependant de ne point lui tendre la main :

« — Bonsoir, Monferville; comment allez-vous ?

» — Ah ! c'est vous, mon cher ! » répond ce monsieur en regardant Gustave par dessus son épaule.

« D'où sortez-vous donc ? .. on ne vous aperçoit nulle part.....

» — C'est que je n'y vais plus, probablement.

» — Est-ce que vous vous tenez sequestré chez vous, maintenant... eh ! eh ! vous avez peut-être des raisons pour craindre le grand jour..,

« — Non pas ! vos conjectures vont trop loin..,

« — Malochetti m'a dit vous avoir rencontré l'autre soir et proposé de venir chez madame Puitvieux où il y avait une soirée magnifique... vous avez refusé.....

» — Oui, je ne veux plus fréquenter ces maisons-là.....

» — Ah ! ah ! ah !... je ne veux plus est joli... je retiendrai le mot !... c'est je ne *peux* plus que vous voulez dire...

» — Vous êtes libre de penser ce que vous voudrez...

» comme moi de faire ce que bon me semblera, ce n'est
» pas pour avoir votre opinion là-dessus que je vous
» cherchais ce soir...

» — Vous me cherchiez... ah ! je devine... vous
» voulez vous acquitter... me rendre les mille francs
» que vous me devez... depuis un peu longtemps, pour
» une dette de jeu... dettes qu se payent d'ordinaire
» dans les vingt-quatre heures... mais enfin, il vaut
» mieux tard que jamais !... donnez... »

Gustave mord ses lèvres avec dépit et répond d'une voix émue.

« — Non, ce n'est pas pour cela non plus que je vous
» lais vous voir... et quant à cette dette... je vous prierai
» de vouloir bien attendre encore un peu...

» — Ah ! voilà qui est charmant !... si vous ne pouvez pas me payer je voudrais bien savoir alors pourquoi
» vous me cherchiez !... décidément mon cher, je vois
» que nous sommes dans la pannel... voilà ce que c'est
» que de vouloir mener un train au-dessus de nos
» moyens... que de chercher à rivaliser avec des personnes
» qui sont au-dessus de nous !... de faire le général
» avec les femmes à la mode...
» quand on devrait s'entendre aux grisettes de bas étage...
» eh ! eh ! eh !... »

Gustave serrait ses poings, fronçait les sourcils et marquait une mesure de polka avec ses pieds.

» — Enfin, pourquoi diable me cherchiez-vous ! »
» reprend Monferville en se retournant pour allumer un
» cigare.

« — Parce qu'une dame m'a chargé d'une commis-
» sion, près de vous...

» — Une dame?... quelle espèce de dame d'abord...
» je ne me prodigue pas, moi !

» — Oh ! ce n'est point de l'espèce que vous fré-
» quentez habituellement... ce n'est ni une lorette ni
» une femme entretenue...

» — Ni une dame de la haute société, voilà ce que
» vous allez ajouter, sans doute.

» — Je n'aurais rien ajouté... je me contenterai de
» vous dire le nom de cette personne, cela vous rap-
» pellera peut-être une ancienne connaissance...

» — Vous la nommez ?

» — Madame de Monflanquin. »

Monferville se laisse aller sur une chaise, en poussant
de grands éclats de rire et en répétant.

» — Monflanquin !.. Monflanquin !.. oh ! voilà un
» nom ravissant !.. et, comme cela donne envie de
» connaître celle qui le porte ?.. Monflanquin ! ce doit
» être une chaudronnière ou quelque marchande de
» poisson retirée du commerce... Voyons, n'est-ce pas
» la vérité ?

» — Vous êtes dans l'erreur, mais ce nom ne vous rappelle donc pas quelqu'un que vous avez connu.

» — Moi ! connaître une madame... Monflanquin ! fi donc ! pour qui me prenez-vous !... mais enfin que me veut-elle, votre dame... m'offrir du tabac de contrebande, ou du prétendu rhum de la Jamaïque qui se trouvera n'être que du tafia falsifié... voilà probablement ce qu'elle me veut.

» — Tenez, voici ce qu'elle m'a prié de vous remettre. »

Monferville prend la lettre que Gustave lui présente, il déchire l'enveloppe et lit :

« Madame de Monflanquin prie M. Monferville de lui faire le plaisir de venir à la soirée et au bal qu'elle donnera le trois novembre prochain dans son hôtel de la rue Tronchet.

» — Comment ! c'est une invitation à un bal !... dans son hôtel... rue Tronchet... cette dame a un hôtel, rue Tronchet ?..

» — Un hôtel magnifique... des voitures, une livrée superbe.

» — Ah bah !... elle est donc riche ?

» — Millionnaire !

» — Millionnaire !... »

Monferville a fait un bond sur sa chaise, il se lève, ôte son cigare de sa bouche et se rapproche de Gustave :

« — Voyons, mon petit, comment est-elle cette dame...
» jeune ou vieille... laide ou jolie... faites-moi un peu
» son portrait.

» — C'est inutile, vous la connaissez...

» — Je vous jure que non... voilà la première fois
» que j'entends prononcer son nom!

» — Mais vous l'avez vue pourtant : rappelez-vous
» un soir que nous étions tous deux à l'Opéra, une dame
» dont l'entrée a fait sensation dans la salle, parce qu'elle
» était couverte de diamants !...

» — Oh ! je me rappelle fort bien... j'avais même
» parié avec vous que c'était une étrangère et nous n'a-
» vons pas pu savoir qui de nous avait gagné...

» — Eh bien, cette personne... était madame de Mon-
» flanquin qui vous envoie aujourd'hui cette invitation.

» — Il serait possible ! avoir de si magnifiques dia-
» mants, et s'appeler Monflanquin !... quelle anomalie !...
» enfin, il y a dans le monde des choses si bizarres...
» mais autant que je me le rappelle elle est jeune, cette
» dame... et elle est fort bien... une figure distinguée..
» quelle est sa position dans le monde... est-elle femme,
» fille ou veuve ?

» — Elle est veuve.

» — Veuve !... et millionnaire, dites-vous .. et fort
» jolie femme par-dessus le marché. Je me rappelle qu'elle
» a des yeux noirs magnifiques.. diable ! voilà qui rend le

» nom de Monflanquin infiniment plus doux à pronon-
» cer... et cette dame m'envoie une invitation pour son
» bal... voilà qui est infiniment aimable de sa part ! mais
» comment se fait-il ?... elle me connaît donc ?

» — Je ne saurais vous dire... mais elle m'a expres-
» sément prié de vous remettre, à vous-même, son invi-
» tation...

» — Oh ! c'est qu'elle m'aura déjà rencontré quelque
» part... et mon physique l'aura frappée... pardieu ! ce
» ne sera pas la première à laquelle j'aurai tourné la
» tête... sans me flatter, voyez-vous... j'ai de ces tour-
» nures comme on en rencontre peu !... »

Monferville vient de se tourner vers une glace dans laquelle il s'admire, tout en retouchant le nœud de sa cravate.

Malochetti, qui vient d'entrer dans le café, s'approche de ces messieurs en faisant de profonds saluts à Gustave, auquel il prend la main qu'il presse dans les siennes avec effusion de politesses, tandis qu'il se contente de faire un petit salut de tête à Monferville. Celui-ci ne remarque pas d'abord la conduite de l'Italien, il n'est occupé que de sa personne et de la nouvelle conquête qu'il croit avoir faite.

» — Malochetti, vous ne savez pas ce qui m'arrive,
» cher, une dame millionnaire, une jeune et jolie veuve
» qui est amoureuse de moi... qui m'envoie une invita-
» tion pour que j'aille chez elle... et c'est Gustave qui

» s'est chargé de cette commission... c'est bien complaisant de sa part !

» — Mais je ne vous ai jamais dit que cette dame était amoureuse de vous ! » s'écrie Gustave.

» — Oh ! il va sans dire que cette belle dame ne pouvait pas vous confier cela... mais elle vous a prié, recommandé, de me remettre en mains propres son invitation... vous-même me l'avez dit tout à l'heure... cela prouve assez qu'elle tient beaucoup à me recevoir chez elle... n'est-il pas vrai, Malochetti?... mais que diable avez-vous donc ce soir, on dirait que vous ne m'écoutez pas !

» — Mais, pardon... si fait, j'ai bien entendu... mais avant de vous faire des compliments sur une conquête... ce qui, pour vous, n'est pas chose rare, je voulais adresser mes félicitations à M. Gustave...

» — Vos félicitations à Gustave!... et de quoi diable pouvez-vous le féliciter ! de ce qu'il n'a plus le sou !

» — Plus le sou!... monsieur!... O *mio caro* ! je voudrais bien être ruiné comme monsieur... je me trouverais bien heureux... je vous jure que je n'en demanderais pas plus...

» — Ha ça ; que nous contez-vous là, Malochetti ? y comprenez-vous quelque chose, Gustave ? »

Gustave se taisait et se contentait de sourire avec ma-

lice, il se rappelait avoir aperçu le matin l'Italien à la Bourse et devinait le motif de l'affection qu'il lui témoignait en ce moment.

» — Voyons, Malochetti, expliquez-vous mieux... que voulez-vous dire de Gustave?

» — Eh! *per Dio!* je veux dire que si vous avez fait la conquête d'une dame millionnaire, il l'est devenu, lui, millionnaire, ce qui est encore meilleur!

» — Gustave... millionnaire!... oh! la bonne plaisanterie, et il ne peut pas me rendre les mille francs qu'il me doit!...

» — Si monsieur ne vous rend pas cette misère, c'est qu'il veut probablement mettre votre amitié à l'épreuve. Quant à moi je voudrais qu'il m'en dût vingt fois, cinquante fois autant et je ne serais pas inquiet de mon argent; quand un homme achète dans une seule journée à la Bourse pour quatre cent mille francs d'actions industrielles... et qu'il les paye comptant... vous entendez... comptant!... c'est qu'il n'est pas à cela près d'un pauvre petit billet de mille, et voilà ce que notre cher ami Gustave a fait ce matin.

» — Quatre cent mille francs!.. Gustave a acheté ce matin à la Bourse... et payé cette somme? » s'écrie Monferville qui passe subitement du rouge au blanc et finit par rester verdâtre. « Est-ce la vérité, Gustave?

» — C'est l'exacte vérité... j'ai compté ce matin trois
» cent quatre-vingt-dix-neuf mille deux cent cinquante
» francs à mon agent de change.

» — Oh! je le savais, » s'écrie Malochetti, « je con-
» nais votre agent de change, c'est lui-même qui me l'a
» dit à la Bourse. »

Monferville demeure interdit, consterné, il veut parler, mais pendant quelques instants il ne peut plus retrouver de salive dans sa bouche; enfin il balbutie en regardant Gustave :

» — Vous avez donc fait un héritage?... il vous est
» donc arrivé de ces bonheurs sur lesquels on ne compte
» pas...

» — Il m'est arrivé, en effet, quelque chose de fort
» extraordinaire... quelque chose sur quoi je ne comp-
» tais pas... »

Monferville s'essuie le front, il essaie de sourire, puis, comme l'influence de la fortune ne manque jamais son effet sur cet esprit étroit, il se hâte de prendre la main de Gustave et la presse avec force en lui disant :

» — Mon cher ami, j'espère que vous ne doutez pas
» de la part que je prends au bonheur qui vous arrive...
» cela me fait un plaisir!... vous excuserez si tout à
» l'heure je vous ai demandé... je ne sais pas à quoi je
» pensais...

» — Comment ! mais vous pensiez à une dette que je devrais déjà avoir payée !... c'est tout naturel... soyez tranquille je m'acquitterai sous peu...

» — Ah ! mon cher Gustave, si vous me parlez encore de cela je croirai que vous m'en voulez !... ah ça, je pense que vous irez aussi à ce bal chez madame de Monflanquin... et puisque vous connaissez cette dame, je compte sur vous pour me présenter...

» — Oui, sans doute... vous pouvez y compter. Adieu, messieurs, je regrette de ne pouvoir rester plus longtemps avec vous. »

Gustave salue les deux amis, qui le comblent de poignées de main, de politesses et de protestations d'amitié et de dévouement.

» — Ah ! ce Monferville ! » pense Gustave en s'éloignant, « aussi plat que fat ! se courbant devant la richessee, aussi bas alors qu'il se montre insolent devant ceux qu'il croit avoir besoin de lui. Ma foi, j'ai bien fait de profiter de leur erreur. Que ces messieurs me croient riche... cela m'amusera et je n'y vois pas grand mal, puisque je n'ai nullement l'intention de leur emprunter de l'argent. Mais pourquoi Cécilia désire-t-elle si vivement recevoir Monferville... il ne la connaît pas... et son nom, à lui, a fait pâlir, tressaillir cette femme ! enfin, je la verrai demain... peut-être m'en dira-t-elle davantage... elle me témoigne tant de con-

» fiance, cette femme-là ne se conduit pas comme tout
» le monde... elle doit avoir quelque secret, je voudrais
» bien les connaître... je voudrais... ah ! je sais bien ce
» que je voudrais !... Quel dommage qu'elle soit million-
» naire ! »

Et Gustave rentre chez lui en rêvant toujours à madame de Monflanquin.

Nouvelle manière d'aller en cabriolet.

Cécilia était dans un petit salon qui lui servait de bibliothèque et où elle se tenait ordinairement lorsqu'elle voulait être seule. Un grand bureau était devant elle, après l'avoir ouvert, elle avait pris dedans une petite boîte renfermant des bijoux et elle les examinait avec attention, puis elle secouait la tête en murmurant :

« — Cela ne me suffit pas !.. il faut que je retrouve
» ce juif, ce Meyermann, il doit être à Paris... à force de

» recherches, il faudra bien que je l'y découvre, mais
« Jacquet est-il l'homme qu'il me faut pour cela... ce
» jeune garçon est fidèle... dévoué... mais il faut plus
» que cela à Paris pour trouver quelqu'un dont on
» ignore la demeure. »

Cécilia a sonné, une femme de chambre se présente.

« — Jacquet est-il à l'hôtel ?

» — Oui, madame, il vient de rentrer.

» — Faites-le venir. »

La femme de chambre va s'éloigner, sa maîtresse le rappelle.

« — Personne ne s'est présenté pour me voir, depuis hier ?

« — Non, madame, personne, excepté lord Chesterfield, qui est venu pendant que madame était absente, et doit venir tantôt.

» — Ah ! oui, je le sais, vous me l'avez dit déjà...
» Et M. Gustave d'Éparville, vous êtes certaine qu'il
» n'est pas venu ?

» — Non, madame, personne d'autre ne s'est présenté... seulement, on a envoyé beaucoup de cartes.

» — Je les ai vucs... c'est bien, envoyez-moi Jacquet.

» — M. Gustave met de longs intervalles dans ses visites ! » se dit la jeune femme en laissant tomber sa tête sur sa poitrine. « C'est singulier... j'aurais cru

» qu'il serait plus empressé à me revoir... je m'étais
» trompée... sans doute il a d'autres affaires... et il ne
» peut pas s'occuper exclusivement des miennes... à
» son âge d'ailleurs le cœur doit aussi être occupé, il
» n'y a rien d'étonnant à ce qu'il m'oublie, et je ne puis
» lui en vouloir. »

L'arrivée du petit groom tire Cécilia de ses rêveries.

« — Madame m'a fait demander ?

» — Oui, approchez, Jacquet : depuis que nous
» sommes arrivés à Paris je vous ai chargé d'y chercher
» un juif nommé Meyermann, ancien bijoutier, ou plutôt
» brocanteur en bijoux. Cet homme, après avoir voyagé,
» doit être revenu à Paris où il a de la famille, et où,
» probablement il exerce toujours son métier de cour-
» tier en bijoux... Avez-vous bien retenu tout cela,
» Jacquet ? »

Le petit groom est un garçon de seize ans qui n'en paraît guère que douze, né dans la Savoie, il a quitté de bonne heure son pays, et parle un baragouin qui tient de toutes les langues ; pour le comprendre il faut avoir une grande habitude de son patois, mais sa maîtresse en avait la clef. Jacquet relève la tête, met le nez au vent comme s'il voulait chercher une piste, et répond :

« — Oui, madame, *si la signora !* je sais bien...
» oh ! j'ai de la mémoire... j'ai retenu, fichetra ! Meyer-

» **mami**, un juif qui vend des boucles pour les oreilles...

» — Je ne vous ai pas dit qu'il vendait encore des bijoux maintenant, je l'ignore... enfin avez-vous découvert les traces de cet homme ?

» — No, no, pas encore... d'abord voilà plusieurs jours que je me perds dans Paris... je ne retrouve plus le chemin... ils sont moqueurs dans cette ville, ils s'amusent à me faire promener... Hier, j'étais encore perdu, je ne pouvais plus revenir.

» — Vous savez bien où vous logez cependant... il fallait prendre un cabriolet et vous faire ramener.

» — Oh ! c'est vrai, madame, c'est aussi ce que j'ai été obligé de faire, mais au lieu de m'avancer, cela m'a retardé, et puis je me suis disputé avec le cocher

» — Et pourquoi cela, Jacquet ?

» — Dame, senora, il voulait me faire entrer dans sa voiture ; moi, je n'ai pas voulu, j'ai dit : ce sont les maîtres qui se mettent dans les voitures, et les domestiques montent derrière... il me criait : Mais puisque vous êtes seul !... Je répondais : C'est égal, je connais mon devoir... j'irai derrière. Alors qu'il m'a dit : Payez-moi d'avance, car vous pourriez descendre sans rien dire. Je le paie d'avance, je lui dis l'adresse où je vais, et je grimpe derrière. C'est bon. il part. Au bout de quelques minutes il s'arrête, et voilà un monsieur et une dame qui montent dedans,

» moi, je me dis : qu'est-ce que ça me fait qu'il ait
» du monde dedans, j'ai toujours ma place derrière.
» C'est bon, il repart. Nous roulons pas mal de temps,
» puis il s'arrête, et le monsieur et la dame qui étaient
» dedans descendent et entrent dans une maison. Eh
» ben ! et moi ? que je crie au cocher.

» — Nous n'y sommes pas encore ! qu'il me répond.
» Très-bien ! il retrotte, puis il s'arrête : un monsieur
» tout seul monte dans la voiture, et nous repartons ;
» nous roulons encore plus longtemps cette fois, nous
» allons même dans la campagne, je vois des champs,
» des arbres, ça m'étonnait, je croyais qu'il n'y avait
» pas de campagne dans Paris. Enfin le cocher s'arrête,
» le monsieur, qui était dedans, descend. Eh ben ! et
» moi, que je crie plus fort au cocher, il se met à rire
» et me répond : Vous voyez bien que nous n'y sommes
» pas encore. C'est vrai, nous n'y étions pas ; nous re-
» venons dans les rues. Voilà bientôt mon diable de
» cocher qui s'arrête pour faire monter une petite dame
» toute seule. Ça m'est égal, parce que j'avais toujours
» ma place derrière, seulement je me disais, cela doit
» me retarder. Enfin madame, cela a duré comme ça
» plus de trois heures ; il montait, puis il descendait du
» monde de la voiture, mais moi je n'arrivais jamais, si
» bien qu'une dernière fois, comme il faisait encore
» monter deux grosses dames dans son intérieur, moi

» je suis descendu, j'étais en colère et je lui dis : Pour-
» quoi donc que je n'arrive jamais dans la rue Tronchet,
» vous ne connaissez donc pas votre Paris mieux que
» moi ? alors il m'a répondu : Mais vous êtes arrivé,
» nous sommes sur les boulevards, suivez tout droit,
» vous verrez bientôt l'église de la Madeleine et vous y
» serez. C'est différent que je dis, et je me suis mis en
» route, j'ai marché encore très-longtemps avant d'ar-
» river à la Madeleine, cependant j'y suis parvenu.
» Mais c'est égal, madame, je ne prendrai plus de voi-
» ture, car ça me retarde au lieu de m'avancer.

» — Quand vous en prendrez, Jacquet, ayez soin de
» monter dedans, et vous arriverez plus vite.

» — Comment, madame, c'est permis aux domes-
» tiques...

» — Ainsi, vous n'avez encore aucun renseignement
» sur ce Meyermann ?

» — Non, madame, puisque je me suis toujours
» perdu... et avant de chercher quelqu'un, je pensais
» d'abord à me retrouver, moi... mais voilà que je
» commence à connaître un peu Paris... et il faut espérer
» que je serai plus heureux.

» — C'est bien, Jacquet, laissez-moi. »

Le petit groom est parti, et Cécilia secoue la tête en
se disant :

« — Ce n'est pas ce pauvre garçon qui saura me
» trouver la personne que je cherche. »

En ce moment, la femme de chambre annonce M. Gustave d'Éparville.

La figure de Cécilia s'éclaircit, ses yeux se raniment, et un doux sourire revient sur ses lèvres lorsque Gustave se présente devant elle.

« — Vous êtes bien rare, monsieur, » dit-elle, en faisant signe au jeune homme de s'asseoir près d'elle.

« — Madame, je ne voulais me représenter devant
» vous qu'après avoir trouvé l'emploi de cette somme
» que vous m'aviez remise, et je tenais à vous apporter
» en même temps les titres des valeurs que j'ai achetées...

« — Comment, monsieur, c'est pour cela que je ne
» vous ai pas revu plus tôt ?

« — Mais... oui, madame.

« — Il me semble que je ne vous avais pas dit que
» l'emploi de cette somme fut bien pressé...

« — Non, sans doute, mais une si forte somme
» entre mes mains... c'était une terrible responsabilité..
» je vous avoue, madame, que je craignais d'être volé...

« — Eh bien ! quand vous l'aurez été, ce n'eût été
» qu'un petit malheur... dont vous n'étiez pas responsable !

« — Un petit malheur !.. quatre cent mille francs !

» Ah! madame, vous parlez bien en millionnaire, et ce
» qui est plus extraordinaire, en millionnaire qui ne
» tient pas à l'argent! De nos jours les gens les plus
» riches sont les moins généreux! et pour une perte
» légère il se plaignent souvent plus qu'un modeste né-
» gociant!

» — En effet, monsieur Gustave, je ne tiens pas à
» l'argent... et quoique je reconnaisse sa puissance... je
» ne lui accorde que cela!... et vous savez que l'on peut
» être puissant sans être aimé... Au reste, je n'ai pas
» toujours été riche, moi, et j'étais loin alors d'ambi-
» tionner la fortune. Ce n'était pas là que je plaçais le
» bonheur... au contraire, je le rêvais dans une modeste
» retraite, dans une riante campagne, éloignée du bruit,
» du monde, et dans la seule société de quelqu'un qui
» aurait pensé comme moi. Ce n'est pas ainsi que vous
» rêveriez le bonheur, vous? n'est-il pas vrai?

» — Madame, je crois que dans le cours de notre exis-
» tence nous rêvons le bonheur de différentes façons, et
» que cela dépend toujours de la position où nous nous
» trouvons. A vingt ans, on ne doit pas le rêver comme
» à quarante. Au sein de l'opulence, on ne saurait for-
» mer les mêmes vœux que le pauvre diable manquant
» de tout. Quant à moi, madame, il n'y a pas longtemps
» encore, je plaçais le bonheur dans ces fêtes, dans ces
» bals, dans ces banquets, où le plaisir voltige autour de

» nous sous la forme de femmes séduisantes, de champagne pétillant, de table de jeu, de danses échelonnées... Oui, madame, je l'avoue, je croyais que le bonheur n'existait que là!... Mais maintenant, je ne pense plus ainsi!...

« — Ah! vous avez changé de goûts! Et serait-il indiscret de vous demander où vous croyez maintenant que le bonheur peut se trouver?

» — Je ne le comprends plus maintenant que dans un amour véritable, dans un sentiment vrai et payé de retour... enfin que dans la possession de la femme que l'on aime... que l'on adore... non pas de cet amour frivole que le caprice fait naître, que l'inconstance fait bientôt évanouir... Oh! mais ce n'est pas là de l'amour... et l'on ne devrait pas profaner ce nom en le donnant à cette soif de plaisirs qui nous fait soupirer près de toutes les femmes jolies... sans que nous sachions bien nous-mêmes à laquelle nous donnons la préférence... Il y a une si grande différence de ces amours-là avec un sentiment profond et vrai... mais on ne peut savoir cela que lorsqu'on a rencontré la personne qui doit pour jamais régner sur notre cœur. »

Cécilia écoutait attentivement Gustave, une légère rougeur qui colorait ses joues annonçait l'intérêt qu'elle prenait à ses discours, et, quoiqu'elle cherche à cacher

son émotion, on la devine dans sa voix, lorsqu'elle lui dit :

« — A vous entendre, monsieur Gustave, ou croirait
» que vous êtes maintenant vraiment épris de quel-
» qu'un...

» — Qu'y aurait-il donc là de surprenant, madame ?

» — Rien sans doute ! Seulement, vous avez l'air de
» faire entendre que c'est la première fois que vous
» aimez

» — Et cela vous semble impossible ?

» — Si ce n'est pas impossible, cela peut au moins
» paraître étonnant...

» — Madame, un grand moraliste a dit : *Il n'y a*
» *qu'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes*
» *copies*... Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'on se
» laisse tromper par des copies jusqu'à ce qu'on ait
» rencontré l'original ? On ne peut pas tout de suite être
» connaisseur... »

Cécilia sourit ; Gustave l'a regardée d'une façon bien tendre, mais presque aussitôt il a baissé les yeux, comme s'il craignait de laisser trop voir ce qu'il éprouve. Cependant, en le regardant à son tour, il n'y avait dans les yeux de la jeune veuve rien qui annonçât qu'elle fût offensée de ses discours.

Pendant quelques instants on garde le silence. Gustave, jusqu'alors si hardi, si entreprenant près des

femmes, se sentait maintenant timide et embarrassé ; mais le motif qui l'empêchait de parler reposait sur un sentiment si délicat, si honorable, qu'il ne cherchait même pas à vaincre sa timidité, et se serait cru blâmable de déclarer son amour à une femme dont l'immense fortune était à ses yeux une barrière infranchissable entre elle et lui ; et puis, il y avait si peu de temps qu'il la connaissait, cette femme, et elle lui avait donné des preuves d'une confiance si flatteuse, qu'il aurait cru s'en montrer indigne en se servant déjà de cette confiance pour chercher à lui inspirer un plus tendre sentiment.

Quant à Cécilia, elle était pensive, mais ses pensées devaient être douces, à en juger par l'expression de ses traits ; elle semblait attendre que Gustave lui en dit davantage, et même elle semblait le désirer. Mais celui-ci se taisant toujours, elle dit enfin :

« — Vous paraissez triste, monsieur Gustave ; est-ce
» que vous êtes malheureux dans vos amours?... est-ce
» que la personne que vous aimez ne répond pas à vos
» sentiments?...

» — La personne que j'aime, madame, ne connaît
» pas... ne connaîtra jamais les sentiments qu'elle
» m'inspire... car je n'aurai jamais la hardiesse de lui
» en faire l'aveu. »

» — Et pourquoi donc cela ?

» — Parce que... la distance qui me sépare d'elle...

» des obstacles insurmontables... enfin... c'est un
» amour que je dois me contenter de garder, de nourrir
» au fond de mon âme... et quoiqu'il puisse me rendre
» malheureux, je ne chercherai jamais à en guérir. »

Une vive émotion fait battre le cœur de Cécilia, un sentiment de bonheur brille dans ses traits, mais elle se contient et se borne à répondre :

« — Les amoureux voient quelquefois des obstacles
» insurmontables là où il n'y a que des barrières faciles
» à franchir... L'imagination enfante des chimères....
» Tenez, monsieur Gustave, si j'étais à votre place,
» moi, il me semble que j'espérerais toujours... c'est si
» doux d'espérer!... et c'est si naturel à votre âge! »

Gustave lève vivement les yeux sur Cécilia, les paroles qu'elle vient de prononcer le troublent à tel point, qu'il balbutie :

« — Comment, madame, vous croyez... vous me
» conseillez d'espérer... Ah! si vous saviez quel bien
» me font vos paroles... »

La jeune femme, qui craint de laisser trop vite lire au fond de sa pensée, se hâte de reprendre d'un air enjoué :

« — Comme vous voilà ému, monsieur Gustave,
» remettez-vous, et causons un peu d'affaires. Avez-
» vous eu la bonté de faire la commission dont je vous
» avais chargé près de M. Monferville ? »

Le nom de Monferville produit sur-le-champ une révolution complète dans les idées de Gustave ; toutes ses illusions, toutes ses pensées de bonheur s'évanouissent ; il se revoit tout simplement le chargé d'affaires de madame de Monflanquin, et lui répond respectueusement :

« — Oui, madame, j'ai vu M. Monferville, et je lui
» ai remis votre invitation...

» — Et qu'a-t-il dit en la recevant ? Il a dû être fort
» surpris...

» — Monferville n'est jamais surpris lorsqu'il reçoit
» une invitation d'une dame... car, si vous le connaissez,
» vous devez savoir qu'il est persuadé qu'une dame ne
» peut pas le voir sans tomber amoureuse de lui... Avec
» cette conviction, on n'est jamais surpris de recevoir
» une aimable invitation, même d'une personne que l'on
» ne connaît pas... Il pense que c'est une nouvelle con-
» quête qu'il a faite !

» — J'aime à croire, monsieur Gustave, que vous ne
» pensez pas, vous, que ce soit ce motif qui m'ait fait
» inviter ce monsieur ?

» — Moi, madame, je ne me permets aucune conjec-
» ture... d'ailleurs, n'êtes-vous pas votre maîtresse, et
» libre de vos actions comme de vos sentiments... »

Cécilia semble peu satisfaite de cette réponse, et son front devient grave et soucieux.

Gustave sort de sa poche une liasse de papiers qu'il lui présente.

« — Qu'est-ce que tout cela, monsieur ?

» — Madame, ce sont les titres des actions industrielles que j'ai achetées pour vous.

» — Et pourquoi me remettez-vous cela ?

» — Parce que cela vous appartient... ce sont des titres au porteur...

» — Que voulez-vous que j'en fasse ?

» — Lorsque je verrai que vous aurez bénéficié à vous en défaire, je vous le dirai, madame, et vous me les remettrez pour que je les vende...

» — Il me semble alors qu'il serait bien plus simple que vous eussiez toujours les titres de vers vous ? au lieu de me les rendre, gardez-les...

» — Non, madame, je ne puis pas garder ainsi des valeurs aussi considérables, elles sont mieux entre vos mains...

» — En vérité, monsieur Gustave, vous avez bien peur d'être volé... ou plutôt vous voulez n'être pour moi qu'un chargé d'affaire... tandis que je croyais, que j'espérais trouver en vous un ami... »

Gustave, vivement touché, s'empare de la main de Cécilia, qu'il presse dans les siennes en s'écriant :

« — Ah ! madame, j'espère que vous ne doutez pas des sentiments que je vous ai voués... de mon dé-

» vouement sans borne... de mon amitié... de...
» de..... »

Il s'arrête, car il craint d'en trop dire; mais Cécilia répond doucement à la pression de sa main, comme si elle devinait ce qu'il n'ose pas encore déclarer.

« — Eh bien! alors, entre amis, est-ce qu'il existe
» de la méfiance? Pourquoi ne gardez-vous pas ces
» valeurs?

» — Mais songez donc, madame, que j'ai encore
» beaucoup d'argent à toucher pour vous sur les procu-
» rations que vous m'avez remises... Je vous le répète,
» quand j'aurai besoin de ces titres, je vous les rede-
» manderai.

» — Allons, qu'il en soit fait comme vous le voulez...
» mais j'ai encore quelque chose à vous dire... et pour
» cela je ne sais comment m'y prendre...

» — Vous, madame, vous êtes cmbarrassée avec moi!

» — Oui, monsieur, car je vous crois très-suscep-
« tible...

» — Je vous assure qu'il n'en est rien! vous me ju-
» gez mal.

» — Eh bien! alors, vous ne trouverez pas mauvais
» que je vous prie de fixer vous-même les émoluments
» que... voyons, vous me comprenez bien, et vous ne
» m'aidez pas un peu...

» — Madame, je crois vous comprendre; vous vou-

» lez rétribuer les faibles services que je vous rends...

» — Faibles services !.. Mais songez donc, monsieur,
» que c'est vous maintenant qui avez la direction de
» toutes mes affaires... et vous n'êtes pas au bout, vous
» ne vous doutez pas de tout ce que je réclamerai de
» votre obligeance ..

» — Je vous ai dit, madame, de disposer de moi...
tout mon temps vous appartient...

» — Oh ! je vous laisserai bien cependant quelques
» moments de liberté !.. Mais enfin, votre temps... c'est
» ce que vous avez de plus précieux, et si vous me le
» donnez, il est bien juste au moins que je vous en tienne
» compte... voyons, vous ne répondez pas...

» — Madame, c'est que, en vérité, je ne saurais vous
dire moi-même...

» — Vous ne voulez fixer aucune somme... j'en étais
» sûr ! Eh bien, monsieur, vous voudrez bien alors ac-
» cepter ce petit portefeuille et me-permettre de vous
» offrir tous les trois mois la somme qu'il renferme...

» — Mais, madame, je ne sais si je dois...

» Monsieur, il me semble que jusqu'à présent j'ai fait
» tout ce que vous avez voulu, j'espère que vous vou-
» drez bien à votre tour me montrer un peu d'obéis-
» sance... sans cela, je croirai que vous voulez que je
» cesse de réclamer vos services...

» — Oh ! j'en serais désolé, madame... et je vous
» obéis. »

Gustave prend le petit portefeuille.

» — Voilà qui est bien, » dit Cécilia en adressant au
» jeune homme un charmant sourire. « Vous êtes sou-
» mis, et j'aime beaucoup que l'on fasse mes volontés. A
» propos, monsieur Gustave, je ne vous ai pas donné de
» lettre d'invitation pour ma soirée, à vous ! mais j'es-
» père que vous ne pensez pas en avoir besoin et que
» vous vous savez invité d'avance?..

» — Madame... vous avez trop de bonté!..

» — C'est dans cinq jours... Vous viendrez, n'est-ce
» pas ?

» — J'aurai cet honneur, madame.

» — Mais au reste, je vous reverrai avant, j'es-
» père...

» — Si vous me le permettez... si je ne suis pas im-
» portun...

» — Je croyais que vous ne craindriez plus de l'être ! »

Gustave a quitté Cécilia en se promettant de la revoir bientôt et le cœur plein des plus douces espérances. La manière dont elle lui parle, dont elle le regarde, semble en effet encourager les sentiments qu'elle lui inspire, et malgré la distance que la fortune met entre cette dame et lui, Gustave sait bien que lorsqu'une fois l'amour est

entré dans le cœur d'une femme, il fait bien plus de cas des soupirs que des écus.

Arrivé chez lui, le jeune homme ouvre le joli portefeuille que la riche veuve lui a donné, et il trouve dedans six mille francs en billets de banque.

« — Six mille francs ! se dit Gustave, « et elle veut » m'en donner autant tous les trois mois !.. elle compte » donc me donner vingt-quatre mille francs par an... » parce que je gèrerai ses affaires... mais cela n'a pas » le sens commun... cela ne s'est jamais vu... je ne puis » accepter cela... et pourtant elle m'en a prié avec tant » de grâce, avec une voix si douce, si persuasive... En » vérité ; je ne sais que penser de cette femme-là ! mais » je sais que j'en suis fou... et devant elle je n'ose rien » dire... parce que je crains qu'elle ne croie que c'est à » son immense fortune que je fais la cour... une femme » millionnaire !.. et jolie !.. tous les hommes lui feront » la cour... et elle me confondra avec la foule de ses » adorateurs. »

Quelque temps après le départ de Gustave, lord Chesterfield se présente chez madame de Monflanquin, tenant à la main le nouvel agenda qu'il a acheté et qu'il lui remet, en lui disant :

« — En voilà encore un qui est à peu près rempli... » tous personnages très-bien, que j'ai rencontrés chez » mes banquiers... mes correspondants... il y avait

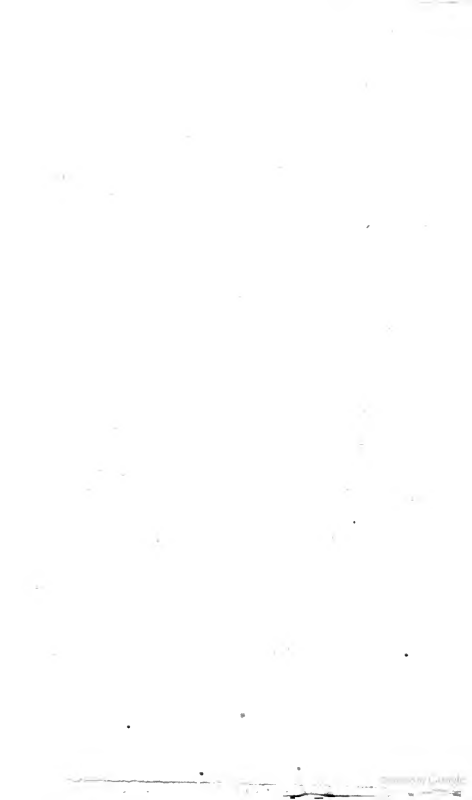
» aussi des artistes... des virtuoses... des personnages
» qui chantent de petites drôleries en société... Pensez-
» vous à présent que ce soit assez de monde?

» — Oh! oui, milord, bien assez, et je vous remer-
» cie de la peine que vous avez prise.

» — Ce n'est pas de la peine, c'est un plaisir, du
» moment que c'est pour ma divine amie Cécilia...
» hein! vous entendez? j'ai dit Cécilia, parce que vous
» me l'avez permis...

» — Et vous avez bien fait, mon cher lord, car vous
» êtes pour moi un ami... et non pas une simple con-
» naissance. »

Après que lord Chesterfield a quitté Cécilia, celle-ci se hâte d'ouvrir l'agenda et de le parcourir, afin d'envoyer sur-le-champ des invitations aux personnes inscrites dessus. En tête des noms que l'Anglais avait mis sur ses tablettes était celui de Curiace, suivi de son adresse, qu'il avait pris en note après avoir lu les *Petites-Affiches*, et qu'il n'avait pas songé à effacer depuis.



VI

Une entrevue.

Monferville, après avoir reçu, par l'entremise de Gustave, l'invitation de madame de Monflanquin, rêve toute une journée à cette dame, jeune, belle, veuve et millionnaire, qui tient tant à le recevoir chez elle ; comme l'amour-propre de ce monsieur égale sa vanité, comme il se croit autant de mérite que d'avantages physiques, le résultat de ses réflexions est qu'il a fait la conquête de cette dame, et le lendemain, il se tient ce langage :

« — Puisque cette riche veuve éprouve un si grand

» désir de me voir, pourquoi donc attendrais-je le jour
» de son bal pour lui procurer ce bonheur ? La politesse
» veut que je mette ma carte ou que je me fasse inscrire
» chez elle avant sa soirée... pourquoi n'irais-je pas lui
» faire une visite... si elle éprouve pour moi un tendre
» penchant, comme tout doit me le faire présumer, elle
» me recevra, et nous ferons plus vite connaissance...
» Allons, voilà qui est dit, dès demain je me présente-
» rai chez cette dame... une millionnaire!.. cela vaut
» vraiment bien la peine qu'on se dérange. . et qu'on
» lui fasse une cour tout à fait particulière... par ce
» moyen je n'aurai plus besoin que Gustave me présente
» le soir du bal... cela vexera mon jeune homme ! ceci
» est encore une considération. »

Le lendemain, après avoir donné le plus grand soin à sa toilette, Monferville monte dans son cabriolet et se rend à l'hôtel de madame de Monflanquin.

En voyant un si nombreux domestique, une si riche livrée, des escaliers couverts de tapis moelleux, des vases chargés de fleurs sous les vestibules, Monferville se sent transporté, enchanté, il est de plus en plus flatté de sa conquête.

Après avoir donné son nom à un domestique, il attend dans un salon que l'on vienne lui dire si madame de Monflanquin peut le recevoir, et passe ce temps à examiner, à lorgner, à regarder avec soin tout ce qui l'en-

ture. Des tableaux de maître, des lustres magnifiques, un ameublement de la plus grande richesse ajoutent à chaque instant à l'enivrement de notre beau lion ; tout cela est bien au-dessus de ce qu'il pouvait se figurer ; et lorsque le domestique vient lui annoncer que sa maîtresse est prête à le recevoir, Monferville, gonflé de joie et de vanité, voltige plutôt qu'il ne marche sur les tapis, jusqu'à ce qu'il soit devant la riche veuve.

Lorsqu'on est venu annoncer à Cécilia que M. de Monferville demandait à lui présenter ses hommages, une vive émotion s'est manifestée en elle , mais bientôt elle la surmonte et on ne voit plus sur ses traits que l'expression d'une satisfaction secrète, qui n'annonce pas l'approche d'un plaisir mais bien plutôt celle d'une vengeance.

C'est avec un sourire dans lequel un observateur aurait trouvé quelque chose de sardonique que la millionnaire accueille le superbe Monferville.

Celui-ci s'incline devant la belle veuve en lui adressant de ces phrases d'usage dont un homme du monde a toujours ample provision.

« — Monsieur, » dit Cécilia en invitant Monferville à s'asseoir, « vous avez été surpris peut-être que sans m'être jamais trouvée en relation avec vous , je me sois permis de vous envoyer une invitation ? »

» Surpris... mais surtout très-flatté, très-honoré, madame ! .

» — Honoré ! flatté ! mais, monsieur, vous ne me
» connaissez pas... et que savez-vous si en ce moment
» ce n'est pas moi qui dois me trouver honorée de votre
» visite... le nom de Monflanquin n'a rien de brillant !..
» je doute que vous l'ayez déjà entendu prononcer dans
» la haute société que vous avez l'habitude de fréquen-
» ter.

» — Eh ! madame, qu'importe le nom ! lorsque la
» personne qui le porte réunit tout ce qu'il faut pour
» charmer et captiver les hommages... Nous ne sommes
» plus, madame, au temps de Louis XIV, où il fallait
» absolument un nom et des titres pour se présenter
» dans le monde ! grâce au ciel, tout cela est changé ;
» maintenant, on fait soi-même son nom, sa renommée,
» il ne faut pour cela que du mérite, de l'esprit, de la
» beauté...

» — Et de la fortune, n'est-ce pas, monsieur ?...

» — La fortune ne nuit jamais, puisqu'elle permet
» de faire valoir bien des avantages qui, sans cela, res-
» teraient souvent ignorés. Mais il y a des personnes
» qui n'en ont pas besoin pour plaire... pour être dis-
» tinguées..

» — Vous en avez connu comme cela, monsieur ?

» — Oui, sans doute, madame.

» Je suis bien persuadée, alors, que vous vous êtes
» empressé de leur tendre la main pour les aider à arri-
» ver... »

Monferville se contente de s'incliner et change de conversation. Il parle mode, spectacles, concerts, courses de chevaux, il est là sur son terrain, et à défaut d'esprit, peut y montrer du babil, des connaissances et surtout un aplomb infini. Cécilia le laisse parler; elle affecte même de prendre grand plaisir à l'écouter, ce que voyant, ce monsieur devient encore plus prolix, plus bavard, persuadé qu'on le trouve aimable et spirituel; il se lance dans les anecdotes, dans les aventures du jour; il ne sort pas facilement des récits qu'il entame, mais madame de Monflanquin lui sourit et il va son train, comme quelqu'un qui ne doute pas de son succès.

Après que Monferville a bien montré son savoir en choses frivoles, et toute l'amabilité qu'il croit posséder, Cécilia lui dit avec un accent persuasif :

» — En vérité, monsieur, vous savez tout, vous con-
» naissez tout!... rien de ce qui se fait dans le grand
» monde ne vous est étranger; c'est vous, j'en suis cer-
» taine, qui donnez les modes, qui faites la vogue, la ré-
» putation d'un marchand, d'un magasin... Vous devez

» aussi écrire dans les journaux, n'est-ce pas, monsieur ?..

» — Quelquefois, madame, quand j'ai le temps !...

» — On passerait sa journée à vous entendre !..

» — Ah ! madame !..

» — Au reste, monsieur, votre réputation d'homme à la mode était venue jusqu'à moi... à Venise, à Naples, à Londres, dans plusieurs réunions j'ai entendu parler de vous par des personnes qui venaient de Paris...

» — En vérité, madame ?..

» — Cela ne doit pas vous étonner, et je dois vous l'avouer, c'est là, monsieur, ce qui m'a donné le plus vif désir de vous connaître et m'a enhardie jusqu'à vous envoyer une invitation... mes réunions... les petites fêtes que je compte donner dans cet hôtel auraient été incomplètes si M. de Monferville n'y avait point assisté.

Notre beau lion nage dans l'ivresse. Sa vanité, son amour propre n'ont jamais été si douillettement chatouillés ; il ne sait comment exprimer ce qu'il éprouve, et il est sur le point de faire déjà une déclaration d'amour, mais il réfléchit que ce serait aller trop vite, et que, puisqu'on le trouve si charmant, il doit au contraire s'appli-

quer à augmenter encore la bonne opinion qu'on a de lui, tâcher enfin d'inspirer une violente passion à la riche veuve, ce qui lui semble très-facile, et ne se déclarer que lorsqu'il sera déjà certain d'avoir teurné la tête à cette dame.

Après avoir encore causé quelque temps, Monferville prend congé de Cécilia, qui le prie de nouveau de ne point manquer à sa soirée.

En sortant de chez madame de Monflanquin, Monferville se promenait sur le boulevard des Italiens, savourant un délicieux cigare, et affectant la tenue d'un homme très-satisfait de lui-même ; car cette tenue-là a quelque chose de particulier, de remarquable, et qui saute aux yeux du connaisseur ; elle se reconnaît à la démarche à la fois légère et flaneuse, à la manière de tenir son lorgnon, de porter sa tête, enfin à ce sourire de contentement qui illumine tous les traits de la personne.

C'est dans cette situation qu'il voit Gustave venir à lui. Monferville est charmé de cette rencontre ; jamais il n'a été si satisfait de voir celui qui lui a soufflé tant de conquêtes. Il lui tend la main avec vivacité.

« — Bonjour, cher Gustave... enchanté de vous rencontrer...

» — Moi aussi, je vous cherchais au reste, et je pense bien vous trouver par ici.

» — Vous venez de la Bourse?

» — Non, oh! je n'y vais pas tous les jours!..

» — Je conçois que l'on ne peut pas tous les jours
» faire des opérations de quatre cent mille francs...
» Diable!.. ces affaires-là demandent à être mûries!..

» — Je vous cherchais, mon cher créancier, pour
» m'acquitter envers vous... en vous priant de m'excuser
» si j'ai tant tardé. . voici les mille francs que je vous
» devais...

» — Comment... est-ce donc pour cela que vous me
» cherchiez!.. vous devez être persuadé que je n'étais
» pas inquiet !

» — Je vous remercie. Mais laissons cela. Vous êtes
» toujours dans l'intention d'aller au bal de madame de
» Monflanquin?..

» — Plus que jamais, mon bon, plus que jamais !

» — Alors, comme c'est après-demain si vous voulez
» que je vous présente, dites-moi où je dois vous
» prendre... »

Monferville fait tomber avec grâce les cendres de son
cigare, et répond avec un air de fatuité bien impertinent :

» — C'est inutile, cher ami, ne vous donnez pas la
» peine de venir me prendre... j'irai parfaitement tout
» seul!.. je n'ai plus besoin d'être présenté... je sors de
» chez la belle veuve!.. »

Gustave pâlit, mais il s'efforce de sourire :

» — Ah vous sortez de chez... madame de Monplanquin.

» — Oui, mon bon.

» — C'est-à-dire que vous avez été mettre votre
» carte...

» — Allons donc!.. j'ai été faire visite... j'ai dit mon
» nom... j'étais bien certain d'être reçu, et en effet, j'ai
» été reçu de la manière la plus aimable, la plus gra-
» cieuse... c'est-à-dire que, si j'étais fat, je pourrais
» croire qu'on m'attendait, qu'on m'espérait au moins...
» j'ai passé plus d'une heure avec cette dame... dans
» une conversation intime ; j'ai vu qu'elle prenait le plus
» grand plaisir à m'écouter. C'est une femme qui a infi-
» niment d'esprit ! nous avons dit de fort jolies choses...
» elle m'a fait encore promettre plusieurs fois de ne point
» manquer à sa soirée... elle a même eu la bonté de me
» dire que sans moi sa réunion serait incomplète. Je
» ne peux pas vous répéter tout ce que cette dame m'a
» dit de flateur ! ma modestie ne me le permet pas ;
» mais enfin, mon cher, vous devez comprendre que je
» n'ai plus besoin d'être présenté!.. »

Gustave a écouté le beau Monferville sans l'interrompre, il tâche de dissimuler la souffrance qu'il éprouve, et lorsque celui-ci a cessé de parler, il se contente de lui dire d'une voix brève :

« — Très-bien, en effet, puisque vous êtes déjà si in-
» time avec cette dame, je conçois que vous n'ayez nul-
» lement besoin de moi pour retourner chez elle...
» Adieu, Monferville.

» — Comment, vous me quittez si vite, Gustave...

» — Oui, j'ai un rendez-vous... des affaires, au re-
» voir.

» — Il est horriblement vexé? » se dit Monferville en voyant Gustave s'éloigner. « Il avait peut-être aussi jeté » ses vues du côté de la millionnaire... parce que ce » monsieur est riche maintenant, il espérait sans doute » réussir près de la belle veuve... mais pour celle-là je » la lui soufflerai... et dussé-je faire des sacrifices dis- » pendieux... en galanteries... en fêtes... en... je ne sais » quoi... je les ferai... ça me coûtera... je n'aime pas à » dépenser de l'argent pour les femmes, mais cette fois, » ce sera semer pour recueillir... oui, c'est une chose » décidée, il faut que je devienne le mari de madame de » Monflanquin... une millionnaire! on n'en fait pas sa » maîtresse, on en fait sa femme! ce sera clore fort élé- » gamment ma carrière de garçon! »

VII

Nouvelle espèce de champignon.

Gustave s'est éloigné le cœur oppressé ; ce que Monferville vient de lui dire a jeté un voile sombre sur tous les rêves qu'il faisait en pensant à Cécilia. Puisqu'elle a témoigné tant de plaisir à voir ce monsieur, il ne doit plus se flatter d'avoir fait sur elle la plus légère impression. Les illusions, qu'il caressait déjà, s'évanouissent ; mais l'amour ne s'évanouit pas avec, au contraire ; n'est-ce pas lorsqu'il nous cause des peines qu'il s'enracine plus profondément dans notre cœur.

Gustave est retourné chez sa tante, où il continuait de dîner tous les jours, quoiqu'il fût maintenant en position de fréquenter de nouveau les meilleurs restaurants, mais depuis qu'il est réellement amoureux, le jeune homme est devenu sage. Il ne songe plus à courir, à faire des folies ; il voit que sa tante est si heureuse de son changement de conduite, qu'il ne voudrait pas lui ôter cette joie ; peut-être aussi jusqu'alors avait-il pensé que Cécilia qui portait une si vive affection à ses parents, lui saurait gré de ce qu'il faisait pour sa tante.

Charlotte était en effet bien heureuse depuis quelque temps ; elle voyait que Gustave se montrait digne de la confiance que madame de Monflanquin avait mise en lui. Son neveu lui avait fait part du cadeau qu'il avait reçu de cette dame, en lui demandant s'il devait le garder, et Charlotte n'y avait vu aucun inconvénient, elle avait même dit à Gustave que rendre ce portefeuille serait montrer une fierté déplacée qui pourrait offenser la riche veuve, et qu'enfin, puisque cette dame ne savait que faire de ses richesses, il était assez naturel qu'elle rétribuât magnifiquement celui qu'elle chargeait du soin de ses affaires.

Mais par suite de cette confiance et de la nouvelle position dans laquelle se trouvait son neveu, la vieille fille, pour le conserver à sa table, avait pensé qu'il fallait augmenter son ordinaire, et la cuisine était devenue une

occupation qui prenait maintenant une grande place dans la vie de Charlotte et lui faisait beaucoup négliger ses gants ; mais elle tenait avant tout à ce que son neveu se trouvât bien à sa table. Elle avait au reste un aide bien complaisant, bien empressé, c'était la gentille Théodrine qui, elle aussi, était enchantée de voir que Gustave continuait à venir dîner chez sa tante, et ne manquait pas tous les soirs de se trouver là pendant qu'on dînait ; qui regardait tendrement le jeune homme manger, qui baissait les yeux lorsqu'il attachait les siens sur elle ; qui riait quand elle le voyait rire ; qui ne manquait pas de soupirer quand il avait l'air rêveur, et qui, enfin, se disait tout bas :

« — Certainement, il faut que M. Gustave ait maintenant beaucoup de plaisir à venir ici pour préférer la cuisine de sa tante à celle des restaurateurs, car, il faut convenir qu'on dîne bien mieux au restaurant où il m'a menée !

» — A table ! à table ! » s'écrie Charlotte en voyant arriver son neveu. « Mon ami, je crois que le dîner sera bon aujourd'hui !

» — Il l'est toujours, ma tante.

» — Oh ! tu dis cela... tu ne te plains jamais, toi...

» — Je ne puis pas me plaindre, votre cuisine est excellente.

» — Hum ! flatteur...dis donc, es-tu en appétit, aujourd'hui ?

» — Non, ma tante, je n'ai pas faim.

» — Ah ! quel malheur, moi qui ai fait de la matelotte pour te régaler. Enfin, l'appétit te viendra en mangeant.

» — C'est possible, ma tante.

» — Pourquoi donc n'avez-vous pas faim, monsieur Gustave, » dit timidement Théodrine, « est-ce que vous êtes indisposé ?

» — Non, mademoiselle, mais on a des jours... où l'on n'est pas en train...

» — Est-ce que vous avez été chez votre grande dame, aujourd'hui ?

» — Non, mademoiselle.

» — Eh bien ? quand il aurait été chez sa grande dame, » s'écrie Charlotte, est-ce que vous croyez que c'est cela qui lui ôterait l'appétit... ah ! que ces petites filles sont drôles. »

Théodrine se mord les lèvres, Gustave sourit et tâche de manger pour être agréable à sa tante. Celle-ci sert de la matelotte à son neveu, en disant d'un air de fierté :

« — Voici un plat que j'ai fait toute seule !... Théodrine ne m'a pas aidée pour celui-là. J'avais tout préparé avant qu'elle ne vint... je suis bien aise de

» faire voir que je ne suis pas aussi myope qu'on le
» croit.

» — Mais, ma tante, est-ce que vous en mangerez,
» vous, de la matelotte?

» — Et pourquoi donc pas?

» — Et il y a de la carpe dedans?

» — Certainement, carpe et anguille...

» — C'est bien imprudent, ma tante... et les arêtes?

» — Mais laisse-moi donc tranquille... Quand j'ai le
» nez sur mon assiette je vois fort bien ce qu'il y a de-
» dans. Goûte-moi ça... je n'ai rien épargné, ni les
» oignons, ni les champignons.

» — La sauce est fort bonne, ma tante.

» — Ah! tant mieux, et le poisson!

» — Le poisson aussi...

» — Ah! je savais bien que j'en viendrais à mon
» honneur.

» — Mais... c'est drôle...

» — Mais quoi?

» — Ce sont vos champignons qui sont difficiles à
» mâcher... je ne peux pas en venir à bout.

» — Les champignons... on m'en a donné un énorme
» maniveau...

» — Oui, il y en a beaucoup... mais ils sont tous
» aussi coriaces... pas moyen d'en venir à bout... es-
» sayez donc d'en manger, ma tante ! »

Charlotte prend un des petits ronds qui fourmillent dans sa matelotte, et elle fait aussi de vains efforts pour le mastiquer, tout en murmurant :

- » — C'est singulier... qu'est-ce que ça veut dire...
- » ça n'est pas bon... mon Dieu est-ce qu'ils seraient em-
- » poisonnés !

Tout à coup Gustave part d'un éclat de rire, car à force d'examiner les prétendus champignons, il vient de reconnaître leur nature.

- « — Rassurez-vous, ma tante, nous ne sommes pas
- » empoisonnés, vos soi-disant champignons sont tout
- » bonnement des bouchons de liège que vous avez con-
- » pés en rond ! ne vous étonnez donc pas si nous avons
- » de la peine à les broyer sous la dent .

- » — Des bouchons!... qu'est-ce que tu me dis là...
- » des bouchons !

- » — Oui, ma tante, qu'on vous aura vendus pour des
- » champignons, soit que la marchande ait mal entendu,
- » soit qu'elle ait voulu vous faire une espièglerie... c'est
- » une innovation ! mais je ne crois pas que cela preme. »

Théodorine qui jusque-là avait essayé de se contenir, part d'un éclat de rire dans lequel Gustave exécute sa partie, et la bonne Charlotte qui n'a pas l'esprit mal fait, ne tarde pas à faire comme les jeunes gens, en convenant que pour ce qui est de la cuisine un peu d'aide lui fait grand bien.

On riait encore, lorsque M. Moulinard entre chez sa sœur, en tenant une lettre ouverte à sa main. L'avocat savait par Charlotte toute la conduite de son neveu. Il avait frémi en apprenant que celui-ci avait eu quatre cent mille francs entre les mains, mais son cœur avait ensuite battu avec joie lorsque sa sœur lui avait conté comment Gustave s'était empressé d'employer cette somme. Voyant ensuite que le jeune homme continuait de venir chez sa tante, M. Moulinard commençait à avoir foi dans les bonnes résolutions de Gustave. En le trouvant chez Charlotte, il répond donc par un mouvement de tête amical au bonjour de son neveu, mais cependant il ne lui tend pas la main.

« — Ne vous dérangez pas, c'est moi, » dit l'avocat en entrant.

« — Tiens, c'est Jean! » dit la vieille fille qui a reconnu son frère à sa voix. « Quel bon vent t'amène? .. viens-tu dîner avec nous?... »

» — Non, non... je dîne en ville, mais j'ai reçu une invitation dont je viens vous faire part... car cela me semble si singulier...

« — Quelle invitation?

» — Madame de Monflanquin qui m'engage pour sa soirée... son bal. .

» — Eh bien! mon oncle, qu'y a-t-il de surprenant à cela? Cette dame vous connaît de réputation, elle a

» pour vous la plus haute considération... elle vous invite vite à sa réunion, c'est tout simple.

» — Certainement, » dit Charlotte, cela me paraît aussi fort naturel... mais Jean est si singulier, il ne veut jamais qu'on s'occupe de lui.

» — Je ne connais pas cette dame, et je n'ai point une réputation telle qu'elle puisse avoir entendu parler de moi. Les gens qui défendent les malheureux sont beaucoup moins connus que les avocats de causes scandaleuses, enfin je ne vais pas dans le monde, je ne suis point un homme de bal...

» — Mais, mon oncle, dans une grande réunion, vous savez bien que la plus grande partie des invités se compose souvent de gens graves, qui vont là, regarder, se distraire, mais qui, certes, ne sont pas des danseurs.

» — C'est possible... malgré cela cette invitation m'étonne.

» — Et je gage que tu n'iras pas chez cette dame, Jean, oh! je te connais, tu es trop ours pour consentir à aller à une fête.

» — Tu te trompes, Charlotte, je me rendrai à l'invitation de madame de Monflanquin, d'abord pour la remercier de la confiance qu'elle a en mon neveu, c'était une grande imprudence de sa part.

» — Ah! mon oncle...

» — Tu n'as point abusé de cette confiance, Gustave,

» c'est bien... et j'espère que tu continueras dans la
» route que tu suis maintenant.

» — Je vous le jure, mon oncle.

» — Mais enfin quelle garantie avait cette dame pour
» te confier de si forts capitaux... Tout cela me paraît
» extraordinaire... il me semble qu'il y a là-dessous un
» mystère...

» — Allons, bon, voilà Jean qui ne veut pas que cette
» dame, immensément riche, puisse avoir besoin de quel-
» qu'un pour gérer ses affaires !

» — Ordinairement ce n'est point un avocat que l'on
» choisit pour cela.

» — Un avocat doit s'y entendre aussi bien qu'un fai-
» seur d'affaires qui n'a point étudié le droit.

» — Oh ! Charlotte a réponse à tout quand il s'agit
» de cette dame.

» — Eh bien ! oui, en effet, elle me plaît à moi, cette
» dame, car elle a eu la bonté de venir ici pour me pro-
» poser de travailler pour elle ; d'abord cette démarche
» de la part d'une personne si riche ne devait-elle pas déjà
» me prévenir en sa faveur ; ensuite la manière aimable
» dont elle m'a parlé, les choses obligeantes qu'elle m'a
» dites sur toi, Jean, tout cela m'a touchée, je me suis
» sentie sur-le-champ entraînée vers elle... j'ai trouvé
» à sa voix un charme indéfinissable... et sa figure aussi
» m'a plu...

» — Sa figure... autant que tu as pu la voir...

» — Tu vas dire aussi que je suis aveugle, toi !

» — Ne te fâche pas, Charlotte, je ne prétends pas
» soupçonner rien de blâmable dans la conduite de ma-
» dame de Monflanquin. Je dis seulement que je soup-
» çonne là-dessous quelque mystère ; mais ce mystère
» peut être encore tout à fait à la louange de cette dame.
» Et ces trente mille francs qui me sont tombés je ne
» sais d'où et justement à la même époque.

» — Bon ! voilà maintenant qu'il va se figurer que
» c'est notre riche voisine qui lui a fait ce cadeau !

» — Cela ne serait pas plus extraordinaire que le
» reste... n'importe, je me rendrai à la fête que donne
» madame de Monflanquin, car je suis curieux de la voir
» et de faire sa connaissance. Mais j'oublie qu'on m'at-
» tend pour dîner... au revoir. »

Maitre Moulinard est parti aussi brusquement qu'il est entré. Gustave est pensif, Théodorine regarde le jeune homme en dessous, et donnerait bien quelques jours de sa vie pour savoir ce qui le rend rêveur. Quant à Charlotte, tout en ôtant son couvert, elle pense à ce que son frère vient de dire, quoiqu'elle ne veuille pas en convenir ; la vieille fille a été frappée aussi du rapprochement de l'envoi des trente mille francs, avec la visite que lui a faite madame de Monflanquin, et de temps à autre elle fait tout haut ces réflexions :

« — Ce Jean est étonnant... il ne veut jamais que les
» choses arrivent tout naturellement... il voit toujours
» des motifs secrets!... moi, je ne suis pas comme
» cela!... je ne vais pas chercher midi à quatorze
» heures... On me témoigne de l'amitié, je me dis : c'est
» qu'on en a pour moi!... car quel intérêt aurait-on à
» vouloir me tromper... est-ce que je n'ai pas raison,
» Théodorine? est-ce que vous ne pensez pas ainsi,
» vous ?

» — Oh! pardonnez-moi, mademoiselle, c'est si triste
» de penser qu'on veuille nous tromper!...

» — Et encore vous le penseriez, vous, qui êtes jeune
» et gentille, que vous seriez dans votre droit... parce
» qu'on sait bien pourquoi les hommes veulent souvent
» abuser les jolies filles... mais moi, qui suis vieille et
» laide, supposer qu'on me fera des amitiés pour se
» moquer de moi... allons donc! cela n'a pas le sens
» commun... C'est égal, je suis très-contente que Jean
» veuille bien aller chez cette dame, quand il l'aura vue,
» je gage qu'elle lui plaira autant qu'à moi. »

Ici, mademoiselle Théodorine fait un mouvement d'impatience très prononcé, mais que la myope ne peut apercevoir.

« — Pour ce qui est de toi, Gustave, je n'ai pas
» besoin de te demander si tu es invité et si tu iras à
» cette belle fête!

» — Oui, ma tante, oui, je suis invité.

» — Tume réponds cela comme si je te parlais d'aller à un enterrement...

» — Moi... mais comment voulez-vous donc que je réponde, ma tante?

» — Oh ! tiens Gustave, je vais devenir comme mon frère... je vais voir du mystère, de l'extraordinaire, du louche dans tout... Vois-tu, mon ami, il faut que je te dise ce que je pense, parce que c'est mon habitude et que je suis trop vieille pour en changer.... Eh bien ! je ne comprends plus rien à ton humeur, mon beau neveu, jadis tu n'avais pas le sou, tu faisais des dettes, tu n'avais pas la plus petite cause à défendre. Oh ! je puis bien dire tout cela devant Théodorine... d'ailleurs tu ne t'en cachais guère ! eh bien ! alors, tu étais toujours gai comme un pinson, tu chantais sans cesse, tu nous contais mille folies, et tu avais un excellent appétit ! Aujourd'hui, ta position a changé de la façon la plus avantageuse : tu gères les biens d'une millionnaire, qui te fait un traitement superbe, tu as de l'argent que tu as honorablement gagné ; tu n'as plus de dettes, tu ne joues plus... et au lieu d'être encore plus gai qu'autrefois, tu ne ris plus, tu ne chantes plus, tu restes quelquefois des heures entières sans parler... tu pousses des soupirs à éteindre ma lampe, et tu ne fais plus honneur à mon dîner... Il est

» vrai que j'avais fourré des bouchons dans la matelotte, mais comme tu n'étais pas prévenu, ce n'est pas cela qui a pu t'ôter l'appétit... Voyons, Gustave, je vais te parler comme mon frère : qu'est-ce que cela veut dire ?

» — Mais, ma tante, cela prouve une fois de plus ce que l'on a déjà répété si souvent : que ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur !

» — Ta ! ta ! ta ! voilà de ces réponses qui prouve aussi qu'on ne veut pas répondre. Puisqu'il en est ainsi, à ton aise, je ne force pas les gens à me dire leur secret. »

Gustave ne dit plus rien, mais il ne tarde point à prendre congé de sa tante et de Théodorine en murmurant :

» — A demain. »

Et lorsque son neveu est parti, Charlotte va s'asseoir près de la jeune fille et lui dit en secouant la tête, ce qui annonce toujours qu'elle est sûre de son fait.

« — Mon neveu se croit bien fin ! mais j'y vois mieux qu'il ne croit, quoique je sois myope, j'ai deviné son secret, la cause de sa mélancolie, de ses gros soupirs qu'il poussait tout à l'heure en grignotant son pain. Gustave est amoureux !..

» — Vous croyez, mademoiselle ? répond la jeune

fille en rougissant jusqu'aux yeux et en baissant le nez sur son ouvrage.

« — Eh ! certainement que je le crois... cela ne peut
» pas être autre chose, puisque à présent il n'a plus
» d'inquiétude pour de l'argent ; d'ailleurs quand les
» jeunes gens soupirent ce n'est jamais que par amour...
» et chez quelqu'un qui était gai comme Gustave... il
» faut que cela le tienne bien fort pour changer à ce
» point son humeur...

» — Mais pourtant... mademoiselle, si monsieur
» votre neveu aime quelqu'un, il me semble qu'il est
« assez aimable... assez joli garçon... pour que... enfin...
» pour que ..

» — Ah ! mon Dieu, a-t-elle de la peine à lâcher le
» mot, cette petite !.. pour qu'on l'aime aussi... n'est-ce
» pas cela que vous voulez dire ?

» — Oui, mademoiselle.

» — Ah ! ma chère enfant, s'il ne s'agissait que d'une
» dame qui tint dans la société le même rang que mon
» neveu, cela irait tout seul... mais une millionnaire !..
» cela doit avoir tant de soupirants...

» — Comment, mademoiselle, vous croyez donc que
» c'est de cette... madame de Monflanquin que M. Gus-
» tave est amoureux...

» — Et de qui donc ? quoi ! vous n'aviez pas compris
» cela, vous ?.. n'est-ce pas depuis qu'il connaît cette

» belle dame, depuis qu'il va chez elle que Gustave a
» perdu sa gaité... qu'il est rêveur... qu'il soupire... et
» qu'il devient sage comme un Caton !.. pauvre gar-
» çon... en vérité, je crois que j'aimerais mieux lui
» voir encore faire le diable comme autrefois... car si
» cet amour doit le rendre malheureux... eh bien ! qu'est-
» ce que vous avez donc, Théodorine... vous ne faites
» que vous moucher...

» — Je n'ai rien, mademoiselle, c'est que je suis en-
» rhumée du cerveau... »

Et la jeune fille essuie vivement son visage pour ca-
cher les larmes qui coulent de ses yeux, tandis que Char-
lotte branle la tête et va bourrer son poêle en se disant :

« — Hein !.. encore un secret que je devine... pauvre
» fille... j'ai eu tort de lui dire ce que je pensais de Gus-
» tave... après tout, cependant, ne vaut-il pas mieux
» qu'elle soit prévenue, et qu'elle tâche de ne plus pen-
» ser à lui.

» — Non, certainement, je n'irai point au bal de
» madame de Monflanquin, » se dit Gustave, en sortant
de chez sa tante. « Pourquoi donc me rendrais-je à cette
» soirée ? pour y voir ce Monferville faire la cour à la
» reine de la fête... pour voir celle-ci l'écouter, lui sou-
» rire... puisqu'il est déjà si bien avec elle... Je sais
» que M. Monferville est un fat et qu'il exagère toujours
» lorsqu'il parle de ses bonnes fortunes... mais ce que

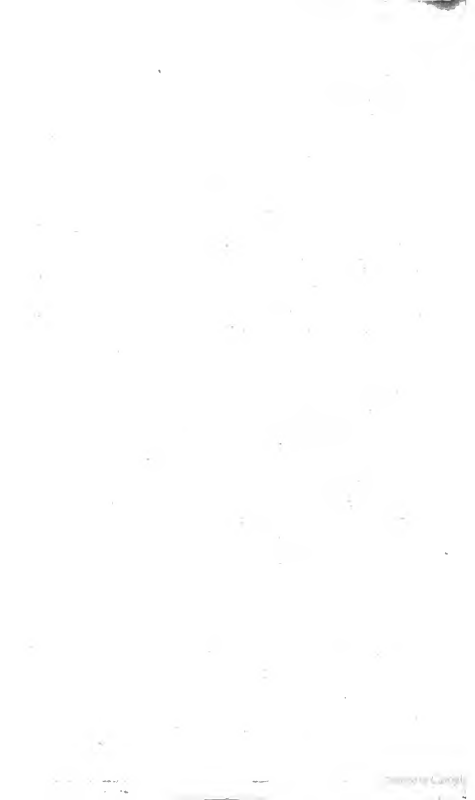
» je sais aussi c'est que cette dame avait le plus grand
» désir de le recevoir... Que le nom seul de Monferville
» lui causait un trouble qu'elle ne pouvait dissimuler...
» et puisqu'elle a reçu sa visite avec tant de plaisir, il
» faut bien que je me rende à l'évidence... j'étais un in-
» sensé lorsque je pensais quelle avait pour moi quelque
» chose de plus que de l'amitié... Non, je n'irai pas à
» cette fête, car je ne veux pas être témoin du triomphe
» de Monferville... je ne saurais pas assez dissimuler le
» mal que cela me ferait. »

Pendant que Gustave, tourmenté par l'amour et la jalousie, se promettait de ne point se rendre à l'invitation de la millionnaire, il y avait quelqu'un qui lisait et relisait encore cette invitation, que son portier venait de lui remettre, et qui avait peine à en croire ses yeux.

» — C'est cependant bien pour moi ! » se disait Cur-
riace en regardant de nouveau l'adresse, « oui, c'est
» bien mon nom, et parfaitement écrit... l'adresse aussi,
» rue aux Ours, numéro 19!.. eh quoi!.. madame de
» Monflanquin m'invite à son bal... cette riche veuve
» de la rue Tronchet!.. cette belle millionnaire dont une
» fois j'ai tant admiré la voiture et les diamants... que
» cela m'a valu une verte réprimande de madame Ten-
» dron... mais elle ne me connaît pas, cette dame... ce-
» pendant, puisqu'elle m'envoie une invitation, il faut
» bien qu'elle me connaisse... ce qu'il y a de certain,

» c'est que j'irai à son bal... une fête chez une personne
» si riche, cela sera superbe... il y aura du beau sexe...
» et moi qui l'aime, je ne manquerai pas une pareille
» occasion... par exemple, il faudra me faire beau. .
» mais, maintenant que j'ai de bons appointements, je
» puis bien me permettre quelques dépenses... j'ai un
» habit noir qui est encore frais, mais je n'ai point de
» pantalon noir... j'en achèterai un tout fait, j'ai mon
» petit gilet à carreaux olive et rouge, qui est très-co-
» quet, avec cela des gants neufs et les cheveux bien fri-
» sés, je serai fort présentable, et j'irai au bal chez une
» millionnaire... Ah ! quand madame Tendron saura
» cela ! c'est pour le coup qu'elle aura des crispations...
» tant pis !.. après tout je suis mon maître... et qui sait...
» dans cette belle réunion, je ferai peut-être une con-
» naissance... qui décidera de mon avenir !.. pourvu
» que je trouve un pantalon qui m'aille bien ! »

Et Curiace s'endort et rêve qu'au bal de madame de Monflanquin il fait la conquête de toutes les dames, parce qu'en les faisant valser il les tient toujours en l'air.



VIII

Une fête chez madame de Monflanquin.

La demeure de madame de Monflanquin avait l'aspect de ces palais enchantés dont les *Mille et une Nuits* nous offrent de si brillantes descriptions. Un éclairage éblouissant, des arbres et des fleurs naturels qui transformaient la cour en une vaste serre, une musique harmonieuse, qui ne cessait d'un côté que pour se faire entendre d'un autre ; enfin, le luxe des toilettes, l'éclat des diamants, la beauté des parures des dames, cette foule circulant avec peine dans les nombreux salons qui lui étaient ouverts,

ces nombreux domestiques en riche livrée qui stationnaient aux portes et épiaient les désirs de chacun ; tout cela avait quelque chose de féerique qui surpassait ce que l'on avait vu jusqu'alors dans les fêtes données par des particuliers.

Cécilia ne s'était pas trompée lorsqu'elle avait dit à lord Chesterfield : « J'aurai beaucoup de monde, parce » que je suis millionnaire. » La foule s'était empressée d'accourir, car, à Paris, ce que l'on recherche avant tout, c'est le plaisir ; et lorsqu'à ce plaisir se mêle l'attrait de la curiosité, un certain mystère que l'on espère pour percevoir, l'amusement que l'on se promet à critiquer, peu que la fête y donne prise, et même si tout y est bien ; car dans le monde, la critique passe avant tout, plus elle est mordante et plus elle a de succès ; tandis que la louange est un langage fade et insipide qu'on laisse aux bonnes gens qui ne savent pas faire mieux ; enfin, lorsqu'une invitation promet tout cela, non seulement on n'a garde d'y manquer, mais encore ceux qui ont reçu de ces précieuses lettres sont assaillis de demandes ; les connaissances qui ont entendu parler de la veuve aux millions veulent absolument aller à son bal. On dit à l'ami qui a une lettre d'invitation : « Fais-m'en avoir » une ! ou bien emmène-moi avec toi !.. tu diras que je » suis ton cousin... ou plutôt tu n'auras besoin de rien » dire ; dans ces grands bals, est-ce que la personne qui

« le donne se rappelle le nom de chacun de ses invités?..
« pourvu que l'on ait la tenue de rigueur, il ne s'agit que
« d'entrer, ensuite c'est comme au parterre à une pièce
« en vogue, on se place où l'on peut. »

C'est ainsi que cela se passe pour le bal donné par madame de Monflanquin; d'après cela, il est permis de croire que la société est un peu mêlée. Mais quel est le raout où il n'y ait pas un peu de mélange, où il ne se glisse pas certaines personnes qui n'y ont pas été conviées, où qui ne l'auraient pas été si l'on eût su ce qu'elles étaient.

Dans les beaux salons de Cécilia nous pouvons cependant retrouver d'assez nombreuses connaissances. Nous y verrons d'abord le comte de Saint-Raymond; Sauvageot s'était surpassé, le comte était coiffé et mis comme un jeune homme de vingt-cinq ans, parfumé comme une petite maîtresse, et il s'était stéréotypé sur la figure ce délicieux sourire avec lequel il croit pouvoir encore subjuguier plus d'une belle. Enchanté de l'accueil flatteur, des mots aimables que lui a prodigués la maîtresse de ce brillant séjour; c'est sur elle surtout qu'il braque l'artillerie de ses regards; il trouve madame de Monflanquin ravissante, et le répète à tous ceux qui l'entourent.

M. Fléningue n'a pas oublié non plus l'invitation qu'il a reçue. Ce monsieur ne se lasse pas de regarder, d'examiner dans leurs moindres détails les vastes appartements.

ments où se donne la fête, et à mesure qu'il inspecte, il se dit : « Tout ceci annonce en effet une grande fortune !... » et cette dame est veuve... ce serait un bon parti... si » j'avais dix ans de moins... ce n'est pas que je sois » vieux !... non... mais je connais les femmes... quand » elles ont passé vingt-sept ans, il leur faut des jeunes » gens. Pour qu'elles deviennent éprises d'un homme » de mon âge, il faut qu'il ait un grand nom... une » grande renommée... c'est égal, il faudra voir. Cette » dame m'a fait un accueil qui n'était pas vulgaire... il » m'a même semblé qu'elle éprouvait une certaine émo- » tion en m'adressant la parole... il faudra voir... s'il » ne s'agissait que de la compromettre, cela ne serait » pas un obstacle !... »

Nous trouverons encore dans les salons M. de Kersalee et son épouse; le gentilhomme breton, fidèle aux modes de son pays, a mis trois gilets les uns sur les autres, ce qui n'empêche pas son habit d'être un peu rapé, et la toilette de madame de manquer de fraîcheur, mais le couple breton porte la tête si haute et regarde autour de lui avec tant d'arrogance, que si l'on critique sa mise, on le fait du moins de façon à ce qu'il ne puisse l'entendre.

Presque toute la société que nous avons vue chez M. de Saint-Raymond se retrouve à la fête de madame de Monflanquin. M. Hautpré, le capitaliste, l'homme aux spécu-

lations, qui a la plus profonde estime pour les millions et les personnes qui les possèdent, est là avec sa jolie petite femme, qui adore les bals, les fêtes, les raouts, et ne s'inquiète nullement de quelle souche descend madame de Monflanquin, mais trouve son bal ravissant et s'écrie qu'elle n'en manquera pas.

Plus loin est M. de Blussac qui cherche partout des tableaux et s'est enfin arrêté dans un petit salon où sont deux délicieux tableaux de Meissonnier, qu'il veut absolument reconnaître pour des *Delacroix*.

Vous verrez encore là le jeune Dubignon et une foule de ces messieurs qui font la mode, donnent le ton, et parlent bien haut afin que tout le monde ait le plaisir d'apprécier leur esprit ; puis des gens de finance, des banquiers, des quarts d'agents de change, des artistes, des hommes de lettres, des journalistes, et enfin de ces hommes de plaisirs, de ces flaneurs de la haute, comme disent les femmes entretenues, qui vivent pour s'amuser, mais qui ont toujours l'air de s'ennuyer, ne savent jamais que faire de leur temps, et sont trop heureux lorsqu'une occasion se présente d'employer leur journée et leur nuit autrement qu'au balcon de l'Opéra et à leur cercle.

Cécilia faisait les honneurs de son bal avec la grâce et l'aisance d'une maîtresse de maison habituée à recevoir, ou peut-être encore d'une personne qui sait que c'est

à sa fortune que s'adressent les hommages qu'elle reçoit, et qui les apprécie à leur juste valeur. Au milieu de cette foule qui encombrait ses salons, il lui était difficile de parler à tout le monde, mais elle trouvait moyen d'adresser un gracieux sourire, un salut aimable aux personnes auxquelles elle ne pouvait parler. Quelques hommes l'entouraient presque sans cesse et paraissaient mettre de la persévérance à se trouver toujours près d'elle. De ce nombre était le comte de Saint-Raymond, M. Flémingue, le jeune Dubignon, qui élevait maintenant madame de Monflanquin au troisième ciel, et en était subitement devenu amoureux; puis enfin le beau Monferville qui venait d'arriver et s'était empressé de percer la foule pour approcher de la reine de la fête, bien persuadé qu'il en était impatientement attendu.

Madame de Monflanquin a répondu quelques mots aimables aux compliments que lui adresse déjà Monferville sur la beauté de sa fête et sur le choix ravissant de sa toilette, mais ces mots ont été dits comme ceux qu'elle répond à tout le monde. La belle veuve n'a paru ni troublée, ni enchantée en apercevant Monferville; enfin, celui-ci n'a pas produit l'effet qu'il espérait.

» — Elle cache son jeu, elle dissimule fort adroitement ce qu'elle éprouve! » se dit le beau Monferville tout surpris de ce qu'on ne s'est point sur-le-champ emparé de son bras. « Je comprends... devant tout le

» monde, elle ne veut pas faire de jaloux... patience, je
» la forcerai bien dans le courant de la nuit à se trahir,
» et à laisser voir ce qu'elle ressent pour moi... invi-
» tons-la d'abord à danser... Oh! cette nuit, il faut que
» je danse! »

Mais Cécilia répond à l'invitation de Monferville :

« — Je vous remercie, monsieur, mais je me dois à
» ma société, je dois veiller aux plaisirs de tous... je ne
» danserai pas.

» — Comment, madame, vous ne m'accorderez pas,
» à moi, une seule mazurke... pas une schotiche.

» — Rien, monsieur... car si je vous accordais cela,
» à vous, je n'aurais plus le droit de refuser les autres...

» — Pourquoi donc cela? vous avez bien le droit de
» ne faire qu'un heureux... et j'avais espéré...

» — Je désire que tout le monde soit heureux chez
» moi, monsieur, et je serais bien fâchée qu'il n'y en eût
» qu'un. »

En prononçant ces mots d'une façon légèrement moqueuse, Cécilia tourne le dos à Monferville pour causer avec d'autres personnes. Le bel homme est demeuré tout interdit, il est vivement piqué, il ne comprend rien à ce qui lui arrive, il se demande si, par hasard, le nœud de sa cravate serait dérangé; et il s'éloigne pour chercher une glace afin de s'y mirer.

Au milieu de ce monde qui l'entourait, Cécilia cher-

chait quelqu'un qu'elle s'étonnait de ne point apercevoir. Quelqu'un qu'elle désirait et dont la présence l'eût dédommagée de l'ennui que lui causaient tous ces fades compliments dont croyaient devoir l'acabler les jeunes gens qui s'attachaient à ses pas. Mais en vain les regards de la jeune veuve se portaient de tous côtés, en vain elle parcourait ses salons. Gustave n'était nulle part, et cependant minuit venait de sonner.

Lord Chesterfield n'avait pas non plus paru encore dans le bal, mais la veille, il avait dit à Cécilia que forcé de se rendre à un dîner que donnait son ambassadeur, il ne pourrait peut-être venir chez elle qu'un peu tard.

La fête était dans tout son éclat, on dansait, quand on pouvait trouver de la place. On jouait dans quelques salons, on causait dans d'autres. Dans une grande pièce où se tenaient des valets prêts à vous servir, un immense buffet offrait en rafraichissements, en bonbons et en pâtisseries tout ce que les plus friands pouvaient désirer.

Tout à coup un bruit sourd se répand dans les salons ; on se parle à demi-voix, on chuchotte, on rit, les personnes qui ne savent pas ce qui cause cette hilarité générale, demandent, s'informent à leurs voisins, et on entend de tous côtés :

- « — L'avez-vous aperçu...
- » — Non... qu'est-ce donc ?

» — Le petit homme qui circule maintenant dans les salons.

» — Oh ! il est drôle !.. très-petit, trapu, fort, une tête énorme, des cheveux qui frisent d'une façon luxuriante, et une figure !

» — Oui, oui, je viens de le voir, il est à pouffer de rire, ce qu'il y a de ravissant c'est qu'il sourit et salue toutes les personnes qui le regardent !

» — Mais son costume ? c'est cela qui est encore admirable ! un habit noir comme on n'en a jamais porté et qui descend jusque sur ses talons ; un pantalon presque collant et dans lequel il semble gêné pour marcher... mais c'est le gilet surtout !.. figurez-vous un gilet écossais olive et rouge... en étoffe de tartan... quelque chose que nous ne voudrions pas laisser porter à notre domestique... et probablement pour qu'on voie mieux son gilet, le petit homme a soin de laisser son habit ouvert.

» — Et ses gants, avez-vous vu ? des gants lilas...

» — Ah ! ça qu'est-ce que cela peut être que cet homme-là... est-ce une mystification... est-ce un bouffon, un joueur de gobelets, un prestidigitateur ?

» — Il y a tout à parier que c'est quelque chose comme cela, madame de Monflanquin nous ménage quelque surprise...

» — Oui, c'est quelque nouveau *Robert Houdin*.

» — Moi, je me suis informé aux gens de l'hôtel, je leur ai demandé s'ils savaient quel était ce petit gros nain si grotesquement habillé.

» — Eh bien ! que vous ont-ils répondu ?

» — Ils m'ont tout simplement dit :

» — C'est M. Curiace, il avait une lettre d'invitation.

» — Ah ! c'est M. Curiace !... parbleu je ne le perdrai pas de vue, M. Curiace, car certainement il nous ménage quelque surprise... mais il me semble qu'il aurait bien pu ne point mettre un si vilain gilet.

» — Il fait peut-être des tours avec ! »

L'objet de l'attention générale venait de pénétrer dans un des salons consacrés à la danse. Curiace était arrivé fort tard chez madame de Monflanquin parce que le pantalon qu'il avait acheté tout fait s'était trouvé trop étroit, et au moment de se rendre au bal, avait craqué de la ceinture, ce qui avait obligé le petit homme à y faire une reprise ; mais enfin Curiace a pu achever sa toilette ; il s'est payé un cabriolet et est arrivé chez madame de Monflanquin, se croyant superbe avec son costume et ses gants lilas. Heureusement il avait sur lui sa lettre d'invitation, sans quoi les domestiques auraient pu faire quelques difficultés pour le laisser pénétrer dans les

salons ; mais le petit monsieur a présenté sa lettre avec beaucoup d'assurance en disant :

« — Vous voyez... à monsieur Curiace ! c'est bien
» moi qui suis invité ; je suis le Curiace qui demeure
» rue aux Ours. »

Et il est entré dans les brillants salons où se donne la fête.

Curiace voit que chacun rit en le regardant ; bien loin de s'en formaliser, il se dit :

« — Comme on est aimable dans le beau monde !
» comme on vous accueille avec le sourire sur les lèvres,
» on a tout de suite l'air de se connaître ! c'est char-
» mant ! »

Et ne voulant être en reste avec personne, Curiace se met à sourire, à saluer familièrement tout le monde, absolument comme s'il était au sein de sa famille. Il parcourt ainsi les salons où il produit un effet prodigieux ; mais il cherche la maîtresse du logis à laquelle il veut présenter ses hommages ; ne la connaissant pas, il s'adresse à un jeune homme qui le regardait d'un air goguenard.

« — Pourriez-vous, monsieur, avoir la bonté de me
» dire si madame de Monflanquin est dans ce salon ?

« — Madame de Monflanquin... vous ne la connaissez
» donc pas ?

» — Ma foi, non, mais elle m'a envoyé une invitation... je dois la remercier...

» — Et lui demander si elle veut que vous commenciez, n'est-ce pas ?

» — Que je commence... quoi ?

» — Ah ! ah ! vous le savez bien...

» — Ma foi, non... je ne sais pas par quoi vous voulez que je commence...

» — Allons ! allons ! vous êtes un farceur... cela se devine tout de suite... puisqu'on vous a fait venir, il paraît que vous êtes très-fort dans votre genre...

» — Fort dans mon genre !.. oh ! pour fort, oui, j'ose dire que je suis de la première force... je ne crois pas que personne ici puisse lutter avec moi...

» — Soyez tranquille, mon cher, personne n'en a envie !... alors, je pense que nous allons voir des choses surprenantes, n'est-ce pas ?

» — Dame ! je ne peux pas vous dire... je ne sais pas ce que vous verrez...

» Bon, bien... vous ne voulez rien dire d'avance... soit... tenez, voilà madame de Monflanquin là-bas... en face de vous... »

Et le jeune homme va rejoindre d'autres personnes auxquelles il dit :

« — C'est bien ce que nous avons pensé... un bouf-
» fon de société... il se dit de la première force... atten-
» dons-nous à voir des choses très-extraordinaires!... »

Quant à Curiace qui n'a rien compris aux questions du jeune homme, il s'en préoccupe peu et se contente de se dire : « Ce monsieur m'a demandé si j'étais fort... pour-
» quoi cela?... s'il en veut des preuves, je lui en don-
» nerai. »

Cécilia n'avait pas vu non plus sans étonnement dans ses salons cette espèce de grotesque en gilet écossais et en gants lilas avec un habit en queue de morue, dont la tête énorme et sans front, était ornée d'une crinière qui aurait fait envie à un nègre ; mais elle pense que c'est quelque étranger que lord Chesterfield a jugé convenable de mettre sur la liste, cependant elle ne peut s'empêcher de rire en voyant le petit homme s'avancer vers elle, en souriant, et la saluer jusqu'à terre en balbutiant.

« — Madame, je suis bien flatté certainement... c'est
» beaucoup d'honneur pour moi... je suis Curiace... de
» la rue aux Ours... j'ai reçu votre aimable invitation...
» et je me suis empressé d'accourir... aurai-je l'avantage
» de danser la première avec madame? »

« — Je vous remercie, monsieur, mais je ne danse pas.

» — Comment ! il vous invite à danser ! » dit le jeune Dubignon qui est alors près de Cécilia. « Eh bien ! mais

» il est sans gêne, votre bouffon... car c'est un mystificateur, ce petit gros monsieur, n'est-ce pas madame ?

» — Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

» — Ah ! vous ne voulez pas nous l'avouer ; mais c'est trop visible... rien qu'au costume ; sa toilette est impayable. »

Curiace voyant que madame de Monflanquin ne s'occupe plus de lui, porte ses pas d'un autre côté en se disant :

« — Puisque cette dame ne danse pas, je vais en inviter une autre, car je sais que dans un bal la politesse est de faire danser les dames... on dit que maintenant les jeunes gens se dispensent de cette politesse-là, mais, moi, je veux montrer que je suis galant et qu'on a bien fait de m'inviter. Je n'en manquerai pas une ; de cette façon je gage que madame de Monflanquin m'invitera chaque fois qu'elle donnera un bal. »

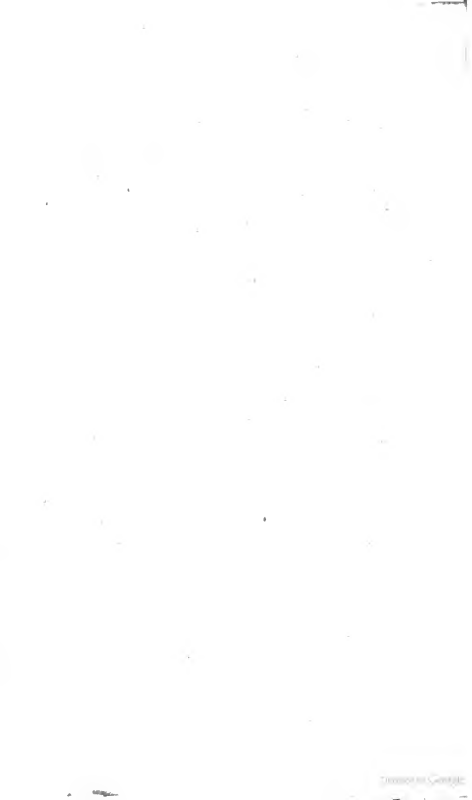
Et comme l'orchestre donne le signal d'une polka, Curiace se hâte d'aller inviter une dame qui lui répond d'un air assez dédaigneux :

« — Je ne polke pas, monsieur. »

Il va plus loin à une demoiselle qui lui rit au nez en murmurant :

« — Je suis invitée.

» — Alors ce sera pour une autre, » se dit Curiace;
« pour me consoler de ne point danser celle-ci, je vais
» me rendre dans une pièce où j'ai aperçu un immense
» buffet, et où l'on prenait de bien bonnes choses... al-
» lons prendre de ces choses-là. »



IX

Une brûlure.

Laissons un moment celui que Charlotte appelle *Tom Pouce* faire au buffet des tours de force avec sa mâchoire. Revenons dans les salons et suivons l'avocat Moulinard qui vient d'arriver au bal.

L'oncle de Gustave se promène, ou plutôt tache de marcher au milieu de tout ce monde qui encombre les salons. Ce raout est pour lui un spectacle nouveau; tout en admirant l'élégance des dames, la recherche, le goût qui a présidé à leur toilette, il dit à un de ses confrères qu'il vient de rencontrer dans la foule :

» — Quel dommage qu'il y ait tant de monde ! à
» chaque instant les robes de ces dames doivent être
» froissées, accrochées... on peut marcher sur leurs
» chaussures mignonnes... Le mouvement involontaire
» d'un jeune homme qui se précipite pour chercher sa
» danseuse, peut emporter un de ces énormes volants
» qui rendent si volumineuses les robes des dames...
» est-ce que la fête ne serait pas plus agréable s'il y avait
» moitié moins de monde, si l'on pouvait circuler et dan-
» ser facilement ?

» — Détrompez-vous, cher Moulinard, si l'on ne se
» marchait pas sur les pieds, si l'on n'étouffait pas au
» milieu de cette foule, si l'on ne mettait pas quelque-
» fois un quart d'heure pour arriver d'un salon dans un
» autre, ces dames regretteraient d'avoir fait de si belles
» toilettes, et partiraient bien vite en disant : il n'y a
» personne ! je suis bien fâchée d'être venue.

» — C'est différent ; ceci vous prouve, mon cher con-
» frère, que je suis peu habitué à aller dans le monde.

» Du reste ce bal est magnifique et fait le plus grand
» honneur à la personne qui le donne... cela la pose sur-
» le-champ et très-bien.

» — Qu'entendez-vous par poser ?

» — Pardieu ! maître Moulinard, on croirait à vos
» demandes que vous êtes encore un petit avocat sta-
» giaire qui n'a jamais lu que son Code ! vous savez

» tout aussi bien que moi que l'on se pose ou, si vous
» l'aimez mieux, que l'on prend une place dans le monde
» suivant la manière dont on traite, dont on reçoit, sui-
» vant le faste que l'on étale; comme il est difficile de
» mieux recevoir que madame de Monflanquin, d'étaler
» plus de luxe, de magnificence, désormais sa maison
» est posée; on recherchera avec empressement ses in-
» vitations, ses salons seront toujours pleins, parce que
» l'on dira de tous côtés : c'est superbe!.. c'est admi-
» rable!.. c'est ravissant!..

» — Je comprends très-bien que voilà cette dame po-
» sée comme donnant des fêtes éblouissantes, mais tout
» cela ne me dit pas quelle est cette dame, d'où elle
» vient, ce qu'elle a fait..

» — Ah! ah!... voilà bien notre avocat rigide!..
» personne ne fera ces questions-là, mon cher; d'abord
» parce qu'elles sembleraient fort saugrenues, ensuite
» parce que dans le monde, s'il fallait toujours s'inquié-
» ter de ce qu'a fait celui-ci ou celle-là, on aurait beau-
» coup trop à faire et on se ferait fermer la porte de tous
» les salons. »

Le confrère a quitté maître Moulinard, qui se trouve au milieu de la foule et se dit :

« — Il a un peu raison... il ne faut pas vouloir en
» trop savoir, il ne faut pas aller dans le monde pour
» questionner, c'est le rôle d'un sot, il faut se contenter

» d'observer, et l'on a bien encore assez d'occupation.
» En ce moment, ce qu'il faut que je voie, c'est la mat-
» tresse de la maison, cette dame de Monflanquin qui
» porte tant d'intérêt à ma famille, et qui a donné de si
» grandes marques de confiance à mon neveu. J'avoue
» que je suis curieux de la connaître, cette dame ; infor-
» mons-nous, car, ne l'ayant jamais vue, je pourrais
» passer près d'elle sans la saluer, et ce serait fort in-
» convenant... Mille pardons, monsieur, pourriez-vous
» me dire si madame de Monflanquin est dans ce
» salon ?

» — Non, monsieur... mais tenez la voilà qui passe
» là-bas... ah ! elle entre ici... elle se dirige justement
» de ce côté. »

Cécilia avait appris que M. Moulinard était à son bal, elle le cherchait dans la foule et venant enfin de l'apercevoir, elle écartait les personnes qui se trouvaient sur son passage, afin d'arriver plus vite près de l'avocat. Celui-ci regardait, avec un vif intérêt, cette grande et belle dame qui venait à lui ; à mesure qu'elle approchait, il se sentait pris d'une émotion dont il ne pouvait se rendre compte, et, en la regardant, son émotion redoublait.

» — Combien je suis heureuse de vous posséder chez
» moi, monsieur, » dit Cécilia d'une voix que trahissait
aussi un trouble, une agitation qu'elle cherchait en vain

à maîtriser. « Permettez-moi de m'en féliciter et d'espérer que j'aurai souvent ce bonheur. »

Et la jeune femme a pris une main de l'avocat et la presse affectueusement dans la sienne ; maître Moulinard demeure quelques instants sans pouvoir répondre, ce qu'il éprouve ne peut se décrire ; dans les yeux de la personne qui lui parle, il a retrouvé l'expression d'un regard qui a déjà fait battre son cœur, dans cette voix qui vibre à ses oreilles, il reconnaît aussi des accents qui lui sont familiers, et la main qui presse la sienne ne lui semble pas une main étrangère, elle doit être celle d'une amie.

Toutes ces idées ont passé comme un éclair dans la tête de maître Moulinard, qui balbutie enfin :

« — Pardon, madame, veuillez m'excuser... je suis très-sensible à ce que vous daignez me dire... mais... est-ce que madame ne connaissait?... quant à moi, j'avoue qu'il me semble que ce n'est pas la première fois que j'ai l'avantage de me trouver avec madame... seulement, je cherche en vain à quelle époque.

« — Ne cherchez pas, monsieur, » reprend Cécilia avec un singulier sourire, « madame de Monflanquin vous est complètement étrangère ! »

Puis elle ajoute à voix basse et en se penchant vers l'avocat :

« — Mais il y a ici une personne que vous aimiez

» bien autrefois, pour qui vous avez été un second père,
» et qui sera bien heureuse si vous lui avez conservé un
» peu d'amitié. »

A peine a-t-elle achevé de parler que Cécilia disparaît au milieu de la foule de ses galants empressés qui l'obsèdent et ne lui laissent pas un instant de liberté.

Moulinard est resté à sa place, écoutant encore les paroles qui viennent de retentir jusqu'au fond de son âme, cherchant toujours où il a déjà entendu cette voix, où il a déjà vu ce regard si doux, si expressif se fixer sur le sien. Depuis longtemps, Cécilia n'est plus auprès de l'avocat et celui-ci croit l'entendre encore ; il ne voit plus tout le monde qui l'entoure, il ne songe plus à la fête, il n'est occupé que de celle qui la donne et dit à chaque instant :

« — Mais où donc ai-je déjà vu cette dame?... pour
» éprouver une émotion si vive... pour qu'une voix
» fasse si fortement battre notre cœur... pour qu'on
» se sente troublé, ému, touché par un seul regard, il
» faut bien qu'il y ait une cause... on n'éprouve pas
» tout cela à l'aspect d'une personne que l'on voit pour
» la première fois... »

Et l'avocat était tombé dans une profonde rêverie où il évoquait ses souvenirs ; tout à coup une vive lueur traverse sa pensée et il se rappelle :

« — Jeannette ! . Jeannette Lievain !.. oui, c'est cela,

» c'était bien là son regard... c'était sa voix dont les accents si touchants arrivaient jusqu'à mon âme... ce serait Jeannette !.. »

Puis Moulinard passa sa main sur son front et se dit :

« — Mais en vérité, je n'ai pas le sens commun... à quoi vais-je penser !.. cette dame millionnaire... cette madame de Monflanquin serait cette pauvre fille si malheureuse, si misérable, qui, il y a dix ans, trouvait à peine de quoi vivre en travaillant... d'honneur, il faut que mon imagination soit bien active pour bâtir de pareils romans... et parce qu'une ressemblance... fort légère même, parce qu'un son de voix m'a frappé... mais il y a beaucoup de voix qui ont le même timbre... d'abord, cette dame est beaucoup plus grande que ne l'était Jeannette... il est vrai qu'il y a dix ans Jeannette en avait à peine dix-huit, et à cet âge on peut encore grandir. Ensuite Jeannette avait le teint blanc et légèrement coloré, cette dame a le teint brun et n'a point de couleurs ; en dix ans, il est certain que le teint aussi peut changer... surtout si l'on va habiter dans les pays chauds. Mais Jeannette... pauvre fille !.. qui venait de passer six mois en prison... pour un crime qu'elle n'avait pas commis... oh ! j'en suis certain, moi ; et qui nous a quittés pour retourner en Bourgogne près d'une vieille parente... qui peut-être

» n'aura pas voulu le recevoir, si elle a su que la pauvre
» enfant avait été en prison... car en province ils sont
» si méchants... encore pis qu'à Paris !.. et de cette
» malheureuse fille, qui n'avait que bien peu d'éducation,
» je vais faire une grande dame qui trône dans le monde,
» où elle montre la grâce, l'élégance d'une personne
» habituée à vivre dans la haute société!.. quelle trans-
» formation... ce serait de l'extraordinaire ! en dix an-
» nées, cependant, il peut se passer bien des choses ;
» nous voyons bien des Etats, des royaumes boulever-
» sés... pourquoi donc la vie d'un simple particulier ne
» pourrait-elle pas subir des changements aussi éton-
» nants !.. Rassemblons maintenant le peu que je sais de
» cette dame : elle vient chez Charlotte... une million-
» naire... elle monte à un cinquième étage, chez une
» vieille fille qui fait des gants, sous prétexte de lui en
» faire faire... ceci n'est pas vraisemblable ; les grandes
» dames, même lorsqu'elles veulent donner de l'ou-
» vrage, ne se dérangent pas ainsi, elles font venir chez
» elles les personnes qu'elles veulent employer... mais
» cette dame connaît ma famille, elle témoigne à ma sœur
» la plus grande considération... nous sommes hon-
» nêtes, ma sœur est serviable, mais ce n'est pas cela
» qui doit captiver l'admiration d'une grande dame...
» enfin cette dame de Monflanquin choisit mon neveu
» pour gérer ses affaires, et elle lui confie sur-le-champ

» des sommes considérables, sans autre garantie que le
» nom qu'il porte... une telle confiance est encore bien
» extraordinaire... puis à peu près vers la même époque,
» je reçois, moi, trente mille francs d'une personne qui
» ne se nomme pas... trente mille francs... qui me sont
» soi-disant envoyés par des personnes auxquelles, ja-
» dis, j'ai prêté mon ministère... Oh! plus j'y songe...
» plus je réunis tous ces faits... il y a là-dessous quel-
» que chose... que cette madame de Monflanquin soit
» Jeannette, cela me semble impossible! et pourtant ce
» que cette dame vient elle-même de me dire viendrait
» encore à l'appui de mes soupçons : *Madame de Mon-*
» *flanquin vous est complètement étrangère, mais il y a*
» *ici une personne que vous aimiez bien autrefois, pour*
» *qui vous avez été un second père, et qui sera bien heu-*
» *reuse si vous lui avez conservé un peu d'amitié...* Il
» n'y aurait pas un mot à changer s'il s'agissait de Jean-
» nette!.. Oh! il y a quelque chose... comment parve-
» nir à éclaircir mes soupçons... qui n'ont pas le sens
» commun assurément... mais que je ne puis éloigner de
» mon esprit... Ah! je me rappelle... oui, ce serait pour
» moi une preuve... une preuve irrécusable! dix jours à
» peu près avant de nous quitter, Jeannette, en voulant
» aider ma sœur qui repassait du linge, prit un fer trop
» chaud et le laissa tomber sur son bras gauche, pres-
» qu'à la naissance du poignet; s'en fit une brûlure

» grave qui, cependant, fut guérie au bout de dix jours,
» mais une profonde cicatrice resta, et je me rappelle que
» le médecin lui dit : voilà une cicatrice que vous conser-
» verez toute votre vie, mademoiselle, et qui vous rap-
» pellera qu'il faut avoir plus de prudence. La pauvre
» Jeannette répondit en souriant : Si j'étais une belle
» dame, cette cicatrice pourrait me contrarier, mais pour
» moi, c'est de bien peu d'importance. D'ailleurs, lui dit
» Charlotte, avec des gants à boutons un peu hauts, tu
» peux la cacher ! et Jeannette répondit encore : Je ne
» porterai jamais de beaux gants ! »

» Maintenant, si je pouvais... sans paraître y mettre
» de l'intention, voir le poignet de madame de Monflan-
» quin... ce sera difficile... cette dame a nécessairement
» des gants... mais, s'ils ne montaient pas au-dessus du
» poignet... je pourrais bien voir... En vérité, je n'ai
» pas le sens commun... je me figure des choses qui ne
» peuvent pas être, mais c'est malgré moi ; cette pensée,
» ce souvenir... sont toujours là. Il faut avant tout que
» je la regarde, que je l'examine sans qu'elle puisse le
» remarquer. »

En ce moment, un grand mouvement avait lieu dans le bal ; on courait, on se pressait, pour se rendre dans la principale salle de danse, en se répétant : « Venez donc vite, venez voir, le bouffon commence ses exercices. »

C'était le petit Curiace qui causait cette rumeur. Après avoir fait une faction très-prolongée dans la salle au buffet, passant alternativement d'une glace à un sorbet, d'un sorbet à un verre de punch, se bourrant de gâteaux, de bonbons, de fruits confits, mais revenant toujours de préférence au punch, parce que cela lui redonnait de l'appétit et le mettait en belle humeur, le petit bonhomme s'était dit :

» Me voilà assez garni pour le moment ; il faut aller
» danser, cela me fera du bien, cela me fera digérer, et
» je n'en pourrai que mieux recommencer à fêter ce délicieux buffet. Retournons dans les salles où l'on
» danse. Toutes les dames ne peuvent pas être invitées !
» D'ailleurs, j'y mettrai de l'entêtement. »

Et Curiace rentre dans le bal. On jouait une valse ; il avise dans un encoignure une demoiselle fort laide et qui, pour comble de désagrément, était fortement bossue, ce qui, à la vérité, ne se voyait pas lorsqu'elle était assise. Tom Pouce se dirige sans hésiter vers cette jeune personne et l'invite à valser. La jeune bossue, que l'on n'invite jamais pour aucune danse, parce qu'en général les hommes, et surtout les danseurs, ont un éloignement prononcé pour les personnes contrefaites ; la bossue regarde ce petit monsieur, qui se tient à la troisième position devant elle, en souriant de façon à montrer ses gencives. Elle le trouve très-vilain, très-grotes-

quement habillé, mais elle est enchantée d'être invitée, elle adore la danse, à laquelle habituellement elle ne peut se livrer que lorsqu'elle est seule dans sa chambre. Cette fois elle pourrait donc faire comme une autre sa partie dans un bal; elle n'hésite point, elle accepte; se lève et passe son bras sur l'épaule de son danseur. Celui-ci, en entourant la taille de sa valseuse, sent quelque chose qui résiste et qui lui barre le passage.

« — Ah! bigre! » se dit Curiace, « elle n'est point » taillée comme la Galatée de Pygmalion... mais tant » pis! je suis comme Gusman! je ne connais plus d'obs- » tacle, et ce n'est point cet inconvénient qui nous em- » pêchera de valser. »

Là-dessus le petit homme se lance avec sa partner. La jeune bossue avait fort peu l'habitude de la valse, elle allait mal et jamais en mesure. Curiace, qui tournait comme un tonton, disait de temps à autre à sa valseuse :

« — Il paraît que vous préférez aller en deux temps... » soit, allons en deux temps... Tiens, vous allez en » trois temps à présent? Allons en trois temps. Diable! » mais je ne sais plus en quel temps vous allez... j'ai- » merais mieux que vous n'en fissiez pas du tout! Sa- » pristi! mais vous n'allez plus... »

En effet, la valseuse de Curiace se lassait et commençait à se faire traîner. Ennuyé de tirer sa danseuse, le

petit homme prend tout à coup son parti, passant ses bras sous la bèsse de la demoiselle, il l'enlève et continue de valser sans que sa valseuse pose un pied à terre ; de cette façon, Curiace va beaucoup plus vite, rien ne l'arrête, le fardeau qu'il porte est fort peu de chose pour lui, et il tourne au milieu des valseurs avec une effrayante vivacité.

Cependant, cette nouvelle manière de tenir sa valseuse attire bientôt l'attention ; chacun se dit :

« — Voyez donc ce monsieur qui porte sa danseuse dans ses bras.

» — C'est le petit monsieur au gilet écossais.

» — C'est le bouffon... il commence ses farces.

» — Mais je ne sais pas si cela amuse beaucoup cette demoiselle d'être portée ainsi. »

La petite bossue avait d'abord été très étonnée en se sentant enlevée de terre, ensuite elle s'était effrayée de la vélocité avec laquelle son valseur la faisait tourner, et elle lui criait à chaque instant :

« — Assez, monsieur, j'en ai assez... mettez-moi à terre, je vous en prie, cela m'étourdit, j'ai peur de tomber... »

Mais Curiace allait toujours son train, il y mettait de l'amour-propre et se contentait de répondre :

« Ne craignez rien... je suis très-fort, ça ne me fatigue

» pas du tout. D'ailleurs, je réponds de la casse... Nous
» allons bien mieux en mesure comme cela. »

La demoiselle bossue commençait à crier, et son porteur ne l'écoutait pas davantage, lorsqu'enfin l'orchestre s'arrête, la valse est finie ; Curiace est bien obligé de s'arrêter ; mais au lieu de poser sa valseuse à terre et de la reconduire, il croit qu'il sera plus gracieux de la reporter à sa place. C'est ce qu'il fait en traversant la foule, et suivi par les jeunes gens, qui rient aux éclats, tout en criant :

« — Place à ce monsieur qui rapporte sa dame à
» sa place... c'est une nouvelle manière que l'on va
» adopter dans les bals, au lieu de reconduire les dames,
» on les rapporte. »

Enfin, la demoiselle bossue se retrouve sur sa chaise, où elle ne sait si elle doit rire ou se fâcher de ce qui lui est arrivé. Quant à Curiace, il s'essuie le front avec son mouchoir et regarde d'un air triomphant les jeunes gens qui l'entourent. Ceux-ci lui font des compliments.

« — Bravo, monsieur ! vous avez une façon de valser
» toute nouvelle !

» — Et qui ne peut manquer d'obtenir un grand succès
» quand elle sera connue !...

» — C'est original !... c'est gracieux et fort à la fois !

» — Messieurs, vous êtes bien honnêtes. Ma foi, je
» vous avouerai que je n'y pensais pas d'abord, mais

» cette demoiselle ne valsait pas bien, elle était lourde,
» il fallait la traîner... Je me suis dit : portons-là ; et de
» cette manière je vous certifie que rien ne me gênait.

» — Mais tout le monde ne pourrait pas en faire autant... Et vous-même, si au lieu d'une jeune personne
» petite, vous aviez eu une grande et forte dame pour valseuse, convenez que vous n'auriez pas pu en agir ainsi.

» La même chose, messieurs, j'aurais fait absolument
» de même. Donnez-moi la valseuse qu'il vous plaira de
» désigner, et je m'engage à la porter en valsant, comme
» j'ai porté cette demoiselle...

» — Diable ! mais vous êtes donc un hercule, un
» Samson, alors ?

» — Un peu, monsieur, un peu. »

Le bruit de ce qui s'est passé à la valse arrive bientôt aux oreilles de la maîtresse du logis, qui cherchait toujours Gustave parmi ses invités, et ne rencontrait que la figure du beau Mouferville qui, tout en voulant se faire désirer, restait sans cesse sur les pas de Cécilia, s'efforçant de prendre pour lui un regard, un sourire, un mot aimable, qu'elle adressait en passant à quelqu'un ; et dès qu'elle entamait une conversation avec un nouveau-venu, trouvant moyen de s'y mêler, et souvent finissant par y parler tout seul.

Cette obsession commençait à fatiguer Cécilia, qui cherchait un moyen de se débarrasser de la cour par trop

prolongée de Monferville, lorsqu'on vint lui raconter la manière de valser de Curiace.

« — Décidément, c'est un Alcide que vous avez fait venir, madame, » dit le jeune Dubignon, « et je crois que nous devons nous attendre à des choses fort extraordinaires, car il nous a prévenus que ceci n'était rien et qu'il était capable d'en faire bien d'autres. »

Cécilia rit beaucoup de ce qu'on lui dit. Elle veut aussi voir danser Curiace. L'orchestre vient de jouer une polka, et le petit homme a couru inviter une dame, mais partout il est refusé, et refusé avec un mouvement qui semble indiquer de l'effroi.

« — On croirait que ces dames ont peur de moi, » se dit Curiace ; « il me semble cependant que je les invite poliment. Ma foi ! tant pis, je vais retourner à ma bossue ; elle polke peut-être mieux qu'elle ne valse. »

Mais la demoiselle bossue refuse aussi Curiace, en lui disant d'un ton fort sec :

« — Merci, monsieur, c'est assez d'une fois !.. vous ne m'y prendrez pas deux ! »

Le petit homme demeure consterné : point de danseuse, et pour achever de le désoler, l'orchestre, d'après un ordre de Cécilia, vient de remplacer la polka par une valse, et la valse est son triomphe ; il regarde tristement passer les couples qui tournent, lorsque le jeune

Dubignon, auquel Cécilia vient de dire deux mots à l'oreille et qui a paru enchanté de cette confidence, s'approche de Curiace et lui dit tout bas :

« — Vous ne valsez pas ?

» — Hélas ! ce n'est pas ma faute, je ne trouve pas
» de valseuse.

» — Voulez-vous me faire gagner un gros pari ?..

« — Un pari... je le veux bien ; mais comment ?

» — Voyez-vous ce grand bel homme, là contre cette
» croisée... »

Et Dubignon désignait à Curiace le superbe Mouferville qui venait de se poser élégamment pour regarder valser.

« — Je le vois parfaitement.

» — Il a dit que vous seriez incapable de porter un
» homme comme vous avez porté votre petite valseuse,
» et de faire, en le tenant et en valsant, deux fois le tour
» de ce salon...

» — Il a dit cela, ce monsieur ? On voit bien qu'il ne
» me connaît pas.

» — Ainsi, vous seriez capable de l'enlever dans vos
» bras et de le faire valser, comme tout à l'heure vous
» avez tourné avec votre demoiselle ?

» — C'est-à-dire que j'en porterais deux comme lui,
» sans me gêner.

» — En ce cas, faites-moi gagner mon pari ; passez,

» sans avoir l'air, derrière ce monsieur... et puis vous
» savez le reste.

» — Soyez tranquille, ce ne sera pas long !

» — Deux fois le tour du salon ; on ne vous en de-
» mande pas davantage.

» — J'en ferai quatre, peut-être plus ! Une fois en
» train je ne m'arrête pas facilement.

» — Ce monsieur va sans doute crier, se mettre en
» colère, vous ordonner de le mettre à terre ; ne l'écoutez
» pas, c'est qu'il craindra de perdre son pari.

» — Parbleu ! je n'aurai garde de le lâcher. »

Monferville était loin de se douter du complot qui venait de se tramer et dans lequel il devait jouer un premier rôle. Il se pavanait devant les valseurs, la tête un peu penchée sur le côté, et sa bouche laissait errer sur ses lèvres un sourire moitié gracieux et moitié moqueur ; c'est en ce moment qu'il se sent enlevé de terre par deux bras vigoureux qui étreignent ses jambes, et, avant qu'il ait le temps de se reconnaître, on le fait tourner avec les valseurs au son de la musique ; comme la mesure est très-pressée, il tourne avec une vivacité qui ne tarde pas à l'étourdir.

Alors ce n'est qu'un cri dans le bal : « Le bouffon a
» enlevé ce monsieur dans ses bras, et il valse en le
» tenant en l'air ! »

Cette phrase se répète de proche en proche. On quitte

les autres salons pour aller voir le tour de force du petit monsieur ; les joueurs abandonnent même un moment leur partie pour aller regarder cette singulière valse. Des éclats de rire immodérés partent de tous côtés sur le passage de Curiace tenant Monferville dans ses bras ; ce qui augmente l'hilarité générale, c'est la figure que fait le beau monsieur que l'on porte ; il se crie, se démené, et donne même des coups sur la tête de Curiace en balbutiant :

« — Monsieur, lâchez-moi... c'est odieux !... je n'y vois plus... je suis étourdi !... j'ai mal au cœur... c'est une indigne plaisanterie... vous me le pairez cher !.. »

Mais Curiace va toujours son train ; son énorme crinière amortit les coups de poings que Monferville lui applique sur la tête, et comme sur son passage c'est un bruit étourdissant de rires et de bravos, il est enchanté de son succès et ne s'arrête que lorsque Cécilia fait dire à l'orchestre de cesser de jouer.

Quand le moderne Hercule dépose son fardeau à terre, Monferville juge convenable de se trouver mal, afin de se rendre intéressant et de donner le mauvais rôle aux rieurs.

Pendant qu'on l'entoure, qu'on lui fait respirer des sels, lord Chesterfield, qui venait d'arriver seulement au

bal, s'informait à Cécilia de ce qui causait tant d'agitation dans sa réunion ; et la jeune veuve lui répondait :

» — C'est ce monsieur Curiace qui fait des tours de
» force... Ma foi, milord, je vous remercie de m'avoir
» fait avoir ce singulier personnage... il nous amuse
» beaucoup... c'est un mystificateur, n'est-ce pas ?

» — Curiace !.. comment, Curiace... il est ici ! » murmure l'Anglais en faisant un mouvement de surprise.

« Mais pourquoi est-il ici ?

» — Parce que son nom était en tête de la liste que
» vous m'avez donnée, milord, et que naturellement je
» lui ai envoyé une invitation !

» Ah ! mon Dieu ! j'ai fait cette grosse bêtise !... j'ai
» laissé le nom sur les tablettes... Oui ! je me rappelle à
» présent... Ah ! madame, recevez mes excuses, je suis
» désolé !..

» — De quoi donc, milord, puisque cet homme nous
» amuse beaucoup...

» — Oh ! c'est égal, il devait pas être ici... je vais le
» faire sortir tout suite.

» — Pourquoi donc le faire partir ? je vous répète
» qu'il s'acquitte très-bien de son personnage de mysti-
» ficateur...

» — Mais ce n'était point un mystificateur, c'était
» mon secrétaire. »

Sans écouter Cécilia, lord Chesterfield se met à la re-

cherche de Curiace, il ne tarde pas à trouver le petit Alcide, encore tout en nage par suite de sa dernière valse. A l'aspect de lord Chesterfield, dont la figure est grave et sévère, Curiace cesse de sourire.

« — Pourquoi êtes-vous ici, monsieur ? » dit l'Anglais à son secrétaire.

« — Pourquoi j'y suis, milord ? mais c'est parce qu'on m'a invité... j'ai reçu une invitation, mon adresse était très-bien mise : M. Curiace, rue aux Ours...

» — Monsieur, c'est par erreur qu'on vous a envoyé cette invitation, vous auriez dû le deviner.

» — Et à quoi l'aurais-je deviné... j'ai déjà été à des bals très-*conséquents*.

» Assez, monsieur, je vous répète que c'est par erreur qu'on vous a écrit....

» — Ça m'est égal, je m'amuse beaucoup... c'est très-*chouette* ici !

» — Monsieur, vous allez partir tout suite, entendez-vous !

» — Partir... pourquoi cela... pourquoi voulez-vous que je m'en aille, milord, j'ai infiniment d'agrément ici, chacun rit en me regardant... je viens de faire gagner un pari à un monsieur... j'en ai porté un autre comme je vous ai porté une fois... je suis sûr qu'on me demandera encore autre chose...

» — Je vous dis de vous en aller, monsieur, et sur-le-

» champ! vous, il était ici, parce que, moi, j'avais fait
» une grosse bétise, je voulais pas que cela continue
» plus longtemps... je ordonne à vous de vous en aller,
» tout suite. »

Le ton et le regard de lord Chesterfield sont tellement sévères que Curiace n'ose plus répliquer, il s'incline, en murmurant :

« — Je vais alors aller dire bonsoir à madame de Mon-
» flanquin...

» — Non, monsieur, on disait jamais bonsoir à per-
» sonne quand on quittait une réunion... c'était très....
» *petite monde!*... on s'en allait sans rien dire.

» — Très-bien... alors je vais m'en aller sans rien
» dire... milord je vous souhaite bien le bonsoir...

» — Sauvez donc vous, tout suite, monsieur.

» — Amusez-vous autant que moi, milord...

» — Ah! *goddam!* fichez le camp... vous impatientez
» moi. »

Curiace est parti, en ayant soin cependant de passer encore par la salle des rafraichissements où il avale coup sur coup trois verres de punch, comme fiche de consolation.

Le calme était rétabli dans le bal. Monferville après s'être longtemps trouvé mal avait ouvert les yeux, en disant qu'il allait tuer le petit homme qui l'avait fait tomber malgré lui ; mais on lui avait répondu que le bouffon

avait disparu, et le bel homme n'avait peut-être pas été fâché de cette circonstance, bien qu'il se fût écrié :

« — Je le retrouverai, ce drôle, et il ne périra que de ma main. »

Les salons commençaient à être moins encombrés ; on pouvait circuler d'une pièce dans une autre ; celle qui donnait la fête se montrait partout, surveillait tout, et s'assurait que les moindres désirs des dames étaient prévenus ; mais, tout en s'occupant avec beaucoup de grâce de sa société, Cécilia remarquait fort bien un homme qui se tenait assez loin d'elle pour ne point avoir l'air de la suivre, et qui cependant se trouvait toujours où elle était ; dont les yeux, attachés sur les siens lorsqu'elle ne le regardait pas, se détournaient ensuite quand elle portait ses regards de son côté, mais non pas sans avoir tâché de saisir au passage l'expression de son regard.

Cet homme était M. Moulinard, qui ne pouvait se lasser d'examiner, de considérer l'héroïne de la fête, qui la suivait de loin, en se disant à chaque instant :

« C'est fort ridicule ce que je fais-là... cette dame va croire que je l'espionne... que je suis amoureux d'elle peut-être... Oh ! non, je n'ai pas l'air d'un amoureux ; ce n'est pas ce que j'avais pensé !.. une illusion avait troublé mes esprits... quant à voir son poignet gauche... c'est impossible ! elle a des gants qui sont bouffonnés très-haut... et d'ailleurs à quoi cela m'avance-

» rait-il... je n'y trouverai certes pas la cicatrice... mais
» quel charme m'entraîne donc sur les pas de cette
» dame... c'est qu'il me semble qu'elle me sourit affectueusement toutes les fois que ses yeux rencontrent
» les miens!.. N'importe... je ne dois pas la suivre ainsi
» partout où elle va... non, je ne le veux plus. »

Et pour ne point succomber à ce penchant qui le poussait sur les pas de Cécilia, l'avocat entre précipitamment dans un petit salon, où l'on avait joué, mais qui alors était désert. Dans cette pièce ne régnait qu'un jour doux; qui reposait les yeux du vif éclat des lustres allumés dans les salles de danses; Moulinard se jette sur un divan qui se trouve derrière lui, et là s'abandonnant à ses pensées, il oublie bientôt qu'il est au bal.

Quelques minutes se sont écoulées depuis que l'avocat est seul dans ce petit salon, lorsqu'une personne qu'il n'a pas vu entrer, s'arrête devant lui et lui touche l'épaule, en disant :

« — Eh bien, que faites-vous donc seul ici?

Cette voix a fait encore tressaillir Moulinard, qui en reconnaissant Cécilia balbutie :

» — Quoi, c'est vous, madame!..

» — Oui, vous avez cessé de m'accompagner...
» alors j'ai voulu savoir ce que vous étiez devenu.

» — Madame, excusez-moi, j'ai dû vous paraître bien
» importun... mais, si vous pouviez savoir... vous ne

» pouvez deviner que votre voix... votre regard... m'ont
» rappelé une personne que j'ai connue autrefois...

» — Si, je l'ai deviné.. et je sais même à qui vous
» pensez...

» — Vous savez... non, ce n'est pas possible, ma-
» dame... vous ne pouvez pas la connaître...

» — Eh bien!.. je vais vous prouver que j'ai deviné...
» je vais vous montrer ce qui fera cesser vos doutes...

En disant ces mots, Cécilia déboutonnait doucement
le gant de sa main gauche, puis le relevant à demi, elle
montre à l'avocat la cicatrice de sa brûlure.

Moulinard demeure un moment sans pouvoir parler,
enfin des larmes roulent dans ses yeux, et il balbutie :

« — Jeannette!.. Jeannette Lievain!..

» — Pour vous seul ! » murmure la jeune femme en
mettant un doigt sur sa bouche. « Adieu, venez me voir
» demain, et vous saurez tout ! »

Cécilia disparaît presque aussitôt pour retourner au mi-
lieu de sa société, laissant l'avocat se demander encore
s'il ne vient pas d'être le jouet d'un songe.



X

Le marchand de bœufs.

Le lendemain de la superbe fête donnée par madame de Monflanquin, sur les trois heures de l'après-midi, maître Moulinard se présentait à l'hôtel de Cécilia, et demandait à un domestique s'il n'était pas indiscret de demander à voir cette dame.

Le valet, après lui avoir demandé son nom, lui répond que sa maîtresse l'attend et n'est visible que pour lui; puis, faisant passer l'avocat par plusieurs pièces, il s'arrête devant la porte de l'appartement de sa maîtresse, et bientôt Moulinard se trouve en face de Cécilia.

L'avocat demeure interdit et ne sait encore comment il doit aborder la jeune femme qui le regarde avec attendrissement ; mais celle-ci, après s'être assurée qu'ils sont seuls, court se jeter dans ses bras, en s'écriant :

» — Mon vieil ami... mon protecteur... vous qui avez
» été si bon pour la pauvre fille... je puis donc enfin
» vous presser dans mes bras... Ah ! je vous attendais
» avec impatience, ce moment est un des plus doux de
» ma vie.

» — Il est donc vrai !... vous êtes Jeannette, » dit
Moulinard après avoir tendrement embrassé Cécilia,
« mais c'est qu'en vérité, cela est si extraordinaire...
» que j'ai encore de la peine à le croire, quoique vous
» me l'assuriez... et bien que mon cœur vous eût recon-
» nue bien avant que vous ne m'eussiez fait voir cette
» cicatrice.. mais je ne pouvais pas supposer que cette
» dame millionnaire, qui fait si bien les honneurs d'une
» fête... qui semble née dans le grand monde, fût cette
» même jeune fille que j'avais connue si pauvre, si mal-
» heureuse... c'est inconcevable...

» — Cela est pourtant ainsi, mon ami. Ah ! c'est que
» la Providence est grande.... et au plus fort de l'adver-
» sité elle peut vous tendre la main et vous conduire
» dans le chemin du bonheur... c'est ce qu'elle a fait
» pour moi. Asseyez-vous près de moi, mon bon mon-
» sieur Moulinard, et je vais vous conter par quelle suite

» d'événements la pauvre Jeannette est devenue la riche
» dame de Monflanquin.

» Quand je sortis de cette affreuse prison où j'avais
» passé six mois, vous m'attendiez à la porte pour m'of-
» frir un asile... et, en effet, où serais-je allée?... dans
» ce pays que je maudissais !... vous m'avez recueillie,
» votre bonne sœur me prit avec elle... elle me comblait
» d'amitiés en cherchant à me faire oublier mes chagrins
» et surtout ma honte !... car je ne pouvais me consoler
» d'avoir été condamnée comme voleuse !... elle me ré-
» pétait souvent ces paroles que vous m'aviez dites après
» le fatal jugement : le crime fait la honte et non pas la
» prison !

» Enfin, je passai chez madame Charlotte plusieurs
» semaines, mais je ne voulais pas continuer à lui être à
» charge, bien qu'elle prétendit au contraire que je lui
» étais utile, je ne me faisais pas illusion. Je vous dis
» adieu, en vous annonçant que j'allais trouver une
» vieille parente que j'avais en Bourgogne, je mentais,
» je n'avais aucune parente, je partais sans savoir où
» j'irais ; mais, après avoir été si malheureuse, il me
» semblait que la Providence devait se charger de me
» conduire et qu'elle aurait enfin pitié de moi.

» Je sortis de Paris par la première barrière qui se
» présenta devant moi. Je marchai longtemps, bien long-
» temps dans la campagne, j'avais hâte de m'éloigner

» de cette grande ville où l'on m'avait si indignement
» traitée. Lorsque les forces me manquèrent, je m'ar-
» rêtai et je m'assis au pied d'un arbre. J'étais sur le
» bord d'une route de traverse, mais j'avais devant moi,
» de l'autre côté de la route, une grande maison à la-
» quelle semblaient tenir de vastes terrains entouré de
» murs.

» J'étais assise depuis assez longtemps au pied de
» l'arbre, je n'avais pas mangé depuis le matin, et la
» nuit approchait ; cependant, je n'avais pas faim ; tout
» entière à mes pensées et la tête penchée sur ma poi-
» trine, je ne songeais plus que j'étais sur une grande
» route et sans asile pour la nuit.

» Tout à coup une voix me tira de mes rêveries, et je
» vis devant moi un petit vieillard chétif, maigre et en-
» veloppé dans une immense limousine, sa tête était cou-
» verte d'une casquette dont les côtés se rabattaient sur
» ses oreilles ; mais, sous cette coiffure commune, on
» voyait une figure originale et un regard dans lequel
» perçaient en même temps de la méfiance et de la fi-
» nesse.

» — Que faites-vous là, jeune fille ? » me dit le vieil-
lard d'un ton assez rude.

» — Monsieur, je me repose, car j'étais bien fati-
guée...

» — Vous vous reposez, mais il y a déjà très-long-

» temps que vous êtes là, et la nuit va arriver... je vous
» examine depuis quelque temps d'une fenêtre en face...
» où donc allez-vous ?

» — Je ne sais pas, monsieur ! -

» — Vous ne savez pas où vous allez !... voilà qui
» est singulier , alors vous vagabondez dans le pays...
» vous êtes de ces fainéantes qui ne veulent rien faire ,
» et qui mendient pour vivre... triste métier que vous
» faites-là !.... -

» — Non, monsieur, je ne suis point une mendiante,
» une vagabonde ! mais une malheureuse fille sans pa-
» rents, sans ressources, et qui ne demande au contraire
» qu'à travailler pour gagner sa vie... donnez-moi de
» l'ouvrage, monsieur, que je puisse gagner le pain que
» je mangerai, et vous verrez que je ne suis pas une
» paresseuse.

» Le vieillard m'avait écoutée en me regardant atten-
» tivement ; il reprit :

» — Une malheureuse fille ! c'est bientôt dit, cela !...
» mais on n'est pas toujours malheureux sans l'avoir
» mérité... d'où venez-vous ?

» — De Paris, monsieur.

» — Quand en êtes-vous partie ?

» — Ce matin, à huit heures.

» — Diable !... mais vous avez beaucoup marché,
» car vous avez dépassé Villeneuve-Saint-Georges, vous

» n'êtes plus qu'à un quart d'heure de Draveil... vous
» avez fait cinq bonnes lieues...

» — C'est possible, monsieur, je ne m'en suis pas
» aperçu.

» — Pourquoi avez-vous quitté Paris?

» — Parce que je ne voulais plus être à charge aux
» personnes généreuses qui m'ont recueillie quand je
» suis sortie de prison.

» — De prison? comment, vous avez été en prison?

» — Oui, monsieur, pendant six mois.

» — Et qu'aviez-vous donc fait pour être mise en pri-
» son si jeune, déjà...

» — Je n'avais rien fait, monsieur, mais on a volé
» un écrin de diamants chez une dame qui m'avait prise
» comme femme de chambre... ou plutôt pour travailler
» chez elle en linge, en couture, c'est moi que l'on a ac-
» cusée et j'ai été condamnée!...

» — En sorte que vous avez été condamnée comme
» voleuse?

» — Oui, monsieur.

» — En disant cela je cachai mon visage dans mes
» mains et je pleurais. Le petit vieillard se tenait tou-
» jours devant moi et je l'entendais qui murmurait entre
» ses dents :

» — En prison pour vol... fichue recommandation...
» cependant, c'est drôle qu'elle le dise.

» Puis il reprit :

» — Et ces diamants volés, les a-t-on retrouvés ?

» — Non, monsieur, on n'a rien retrouvé.

» — Et vous ne les avez pas cachés quelque part ?

» — Ah ! monsieur ! si j'avais des diamants, je ne
» serais pas sans asile et sans pain !

» — Enfin, si je vous prenais chez moi, que savez-
» vous faire ?

» — Je sais coudre, repasser, blanchir, lire, écrire,
» compter...

» — Écoutez, petite, je n'ai pas grande confiance en
» vous... cependant, vous êtes si jeune !... à tous péchés
» miséricorde !... si je vous prends ce sera pour soigner
» mes poules, mes canards, traire les vaches, donner de
» l'herbe aux lapins... enfin pour être fille de basse-
» cour, cela vous convient-il ?

» — Tout me conviendra, pourvu que je gagne ma
» vie honnêtement.

» — Comment vous appelez-vous ?

» — Jeannette, monsieur.

» — Eh bien, Jeannette, suivez-moi... cette maison
» en face est la mienne, et je me nomme Monflanquin...
» dans le pays ils disent : le petit père Monflanquin.

» Je suivis le vieillard. La maison qu'il habitait était
» immense, c'était comme un ancien château dont on
» avait fait une ferme, mais tout cela me parut bien mal

« tenn ; l'herbe croissait dans les cours, où les animaux
« de la basse-cour se promenaient en liberté, poussant
» quelquefois leurs excursions jusque dans les pièces du
» rez-de-chaussée ; il y avait cependant du monde pour
» soigner tout cela : un jardinier et sa femme, une cui-
» sinière et des garçons de peine, mais personne n'avait
» sa besogne particulière.

» Je fus installée à la basse-cour et j'eus pour cham-
» bré un petit grenier ; je me mis 'sans murmurer à mes
» nouvelles occupations. Dans les premiers jours, les
» garçons de peine voulurent rire avec moi, je les reçus
» de manière à leur ôter l'envie de recommencer. Deux
» mois s'écoulèrent ; au bout de ce temps, il se trouva
» que l'étable était mieux tenue, les vaches grasses et
» bien portantes, les bêtes de ma basse-cour ne sor-
» taient plus d'un enclos que je leur avais fait, la cour
» n'avait plus de mares infectes, on pouvait y marcher
» sans se salir dans le fumier, et l'herbe ne croissait
» plus dans le chemin.

« Le maître du logis ne me parlait jamais ; il sortait
» souvent pour aller à ses affaires, mais, quand il ren-
» trait, quelquefois il s'arrêtait dans la cour, regardait
» autour de lui, jetait un coup d'œil dans l'étable, puis
» hochait la tête d'un air satisfait.

» Les deux mois écoulés, M. Monflanquin me fit appe-
» ler et me dit :

» — Jeannette, je suis content de vous. Vous vous
» êtes très-bien acquittée de la besogne que je vous avais
» confiée, je sais que vous êtes laborieuse, propre, ran-
» gée... d'ailleurs, j'ai bien vu quels changements vous
» avez apportés dans mon étable, dans ma basse-cour.
» Maintenant, vous allez laisser tout cela, vous savez
» coudre, m'avez-vous dit ?

» — Oui, monsieur.

» — Eh bien, vous aurez soin du linge, vous l'en-
» tretiendrez... vous le rangerez... Ah ! dame ! tout est
» un peu en désordre, ici, mai j'ai tant à faire, moi ! tant
» d'autres choses qui m'occupent... c'est que je fais bien
» du commerce, mon enfant, d'abord je ne vendais que
» des bœufs.. c'est comme cela que j'ai commencé...
» mais depuis ! oh ! depuis... Allez vous installer dans
» une belle chambre au premier, Jeannette, et mettez-
» vous à votre nouvelle besogne.

» Je fis ce que mon maître m'ordonnait et je me mis
» à examiner la lingerie. Je fus étonnée de l'énorme
» quantité de linge de toute espèce que contenaient les
» armoires. Mais tout cela était dans un désordre ex-
» trême ; les belles choses mêlées aux plus communes,
» d'autres empilées sous des meubles où l'on aurait ja-
» mais été les chercher. Ainsi, le vieux Monflanquin
» passait quelquefois des heures entières sans pouvoir
» trouver une cravate ou une chemise, bien qu'il eut de

» tout cela à profusion. Je fis à la lingerie ce que j'avais
» fait à la basse-cour, je mis de l'ordre partout, et au
» bout de quelque temps, quand le vieillard désirait
» quelque chose, il n'avait qu'à ouvrir une armoire, il
» trouvait tout rangé et tout sous sa main.

» Plusieurs fois, en nettoyant la maison, j'avais trouvé
» des sommes d'argent cachées derrière du linge, ou
» dans le fond d'un meuble ; ces sommes étaient quel-
» quefois considérables. Alors le soir je les portais à
» mon maître en lui disant où je les avais trouvées. Il
» prenait l'argent, se contentait de me regarder long-
» temps puis me renvoyait, en murmurant : c'est bien.

» Six mois se passèrent ainsi, j'entendais dire souvent
» autour de moi :

» — Oh ! c'est un richard que le père Monflanquin,
» il a des maisons à Paris, des fermes, des terres de
» tous côtés, il ne connaît pas sa fortune ! peu m'im-
» portait à moi. Mon maître était juste et paraissait sa-
» tisfait de mon travail, je n'en demandais pas davan-
» tage, et j'aurais été heureuse si j'avais pu oublier le
» passé. Un jour M. Montflanquin entra dans la lingerie,
» et, après avoir tout examiné, me dit :

» — Jeannette, vous êtes une fille d'ordre... depuis
» que vous êtes chez moi je n'ai qu'à me louer de vous,
» votre probité égale votre ardeur au travail .. Désor-
» mais je vous mets à la tête de ma maison, je veux que

» mes domestiques vous obéissent comme à moi-même,
» disposez, ordonnez, faites faire les travaux que vous
» jugerez nécessaires, ne craignez pas de dépenser de
» l'argent ! je... je ne sais que faire du mien ; enfin, soyez
» ici une autre moi-même, et je suis sûr que je m'en
» trouverai bien... Quant à vous offrir un salaire... je ne
» pourrais jamais assez vous payer, mon enfant !.. prenez,
» dépensez pour vous tout ce que vous voudrez, ne
» vous refusez rien, je vous donne carte blanche.

» Je devins donc le maître Jacques du vieillard, qui
» me témoignait tant de confiance ; je m'attachai à la
» mériter : par mes soins sa demeure s'embellit, ses
» jardins devinrent ravissants, les bâtiments prirent un
» autre aspect ; enfin, au bout de quelques mois la maison
» était une des plus belles du pays et cela n'avait
» pas coûté beaucoup d'argent. Mon maître, car je l'appelais
» toujours ainsi, me disait quelquefois :

» — C'est bien, Jeannette, continue mon enfant, seulement
» lorsque tu embellis tout autour de toi, je trouve
» que tu es trop économe pour ta personne, tu te mets
» avec une trop grande simplicité, pourquoi ne t'achètes-
» tu pas des parures, des dentelles, des bijoux... enfin
» ce qui plaît tant aux jeunes filles ?

» Je répondais au vieillard que je n'aimais pas la toilette
» et qu'une mise simple me convenait mieux. Un jour il me dit :

» — Te trouves-tu heureuse maintenant, Jean-
nette?

» — Hélas ! monsieur, lui dis-je, je le serais près de
» vous qui êtes si bon pour moi, s'il m'était permis de
» goûter encore une joie pure sur la terre, mais cela est
» impossible!..

» — Impossible, pourquoi?

» — Parce que j'ai été condamnée pour un crime...
» que je n'avais pas commis il est vrai ; mais je n'en ai
» pas moins été condamnée, c'est une honte, une flétris-
» sure sur moi .. pour que je fusse heureuse, il faudrait
» que je pusse me faire réhabiliter... prouver que je n'é-
» tais pas coupable... et je ne le pourrai jamais...

» — Pourquoi?... as-tu des soupçons sur le vrai
» coupable...

» Oh ! oui, monsieur...

» — Pourquoi ne l'as-tu pas dit devant tes juges?..

» — Parce que je n'ai pas osé, ou plutôt parce qu'en
» disant ce qui aurait pu me sauver, j'aurais perdu de
» réputation, déshonoré une femme chez qui j'étais...

» — Mais, mon enfant, notre honneur à nous, doit
» toujours nous être plus cher que celui des autres, et
» un tel sacrifice est tout bonnement une grosse bê-
» tise.

» — Vous avez raison, monsieur ; mais jusqu'au der-
» nier moment je croyais toujours que cette dame ne me

» laisserait pas condamner, qu'elle dirait ce qui aurait
» pu me sauver, lorsque j'ai su qu'elle ne le faisait pas,
» j'ai voulu parler, mais il était trop tard... je n'avais
» pas de preuves... on a cru que je mentais, et que
» j'ajoutais la calomnie au vol.

» — Patience, petite, patience, le temps fait bien des
» choses ; on a vu des crimes rester impunis pendant de
» longues années ! puis tout à coup surgir un événement
» qui faisait découvrir les coupables.

» — Ah ! monsieur, une pauvre fille comme moi ne
» pourra jamais faire les démarches qui pourraient l'a-
» mener à découvrir la vérité !

» Alors le vieillard se contentait de sourire et ne me
» répondait pas.

» Il y avait dix-huit mois que j'étais chez M. Monflan-
» quin. Depuis quelques jours il était souffrant et ne
» quittait plus sa chambre. Un matin il me fit venir et
» me dit :

» — Jeannette... ma fille... car je te regarde comme
» ma fille, chère enfant, je crois que je n'ai plus long-
» temps à aller... dame ! écoute donc, j'ai soixante-seize
» ans ! et j'ai diablement travaillé dans ma vie... du
» reste, cela m'a profité. Je n'étais d'abord que marchand
» de bœufs, mais en gagnant de l'argent j'ai entrepris
» d'autres affaires, et toutes m'ont réussi. J'ai frété des
» bâtiments, j'ai fait du commerce avec le Nouveau-

» Monde... enfin, chère petite, je suis devenu million-
» naire! j'ai des maisons, des fermes, des terres, plus
» de cinq cent mille francs de rentes sur l'État, et des
» fonds dont je ne sais que faire. Eh bien, mon enfant,
» comme je n'ai ni parents ni collatéraux... et que si j'en
» ai, d'ailleurs, je ne m'en inquiète guère, c'est à toi,
» Jeannette, que je veux laisser mon immense for-
» tune.....

» — A moi, monsieur !

» — Laisse-moi donc finir. Oui, à toi, mais pour que
» tu n'aies point de procès, de discussions avec per-
» sonne, il faut que je t'épouse... car par le contrat je te
» donnerai tout mon bien, et de cette façon, cela ira tout
» seul... voyons, Jeannette, veux-tu devenir la femme
» du père Monflanquin, le marchand de bœufs?...

» — Ah ! monsieur, tant de bontés... mais songez-
» vous au jugement qui m'a flétrie?..

» — C'est justement à cause de cela que je t'épouse :
» les hommes t'ont condamnée injustement, ceci ne fait
» pas l'ombre d'un doute. En te faisant millionnaire, je
» te donne les moyens de rechercher, de rassembler les
» preuves de ton innocence... j'ai malheureusement été
» à même de voir que dans le monde il fallait de l'or
» pour prouver même que l'on avait raison. Oui, pauvre
» Jeannette, j'en ai la certitude, quelque jour ton inno-
» cence éclatera... et tu atteindras les vrais coupables...

» mais pour cela il faut que tu deviennes madame de
» Monflanquin... Oh ! avec les millions, tu pourras te
» donner du *de*, te faire noble, et tu auras raison de le
» faire, puisque cela impose à tous ces gens qui ne ju-
» gent que sur l'étiquette du sac. . rassure-toi, ce ne
» sera pas pour longtemps que tu auras un mari... mais
» la fortune te restera.

» Que vous dirai-je, mon ami, le bon vieillard avait
» fait préparer un contrat et je devins sa femme. Grâce
» à mes soins, il vécut encore quelques mois, puis il
» s'éteignit doucement dans mes bras, en me répétant
» qu'il était content de ce qu'il avait fait.

» Pardonnez-moi d'être entrée dans des détails puérils,
» peut-être, mais je tenais à vous dire par quelle suite de
» circonstances, d'une situation si misérable, j'étais par-
» venue à la position brillante que j'occupe aujourd'hui.
» D'ailleurs, je suis bien sûre que tout ce qui me regarde
» vous intéresse.

» — Et vous avez raison, chère Jeannette... Ah !
» pardon, si je vous appelle encore ainsi.

» — Entre nous, ne suis-je pas toujours Jeannette
» pour vous ?

» — Mais, de grâce, continuez votre récit... »



XI

La broche.

« Je me trouvai donc à la tête d'une immense fortune.
» Mon premier soin fut de prendre des maîtres de toutes
» sortes. J'avais déjà mon projet, je voulais me transfor-
» mer, et je commençais par me donner le savoir qui me
» manquait. Pendant deux années, je me consacrai en-
» tièrement à l'étude ; j'appris l'anglais, l'allemand, l'i-
» talien, la musique, j'appris à monter à cheval, à faire
» des armes même. Lorsque je me sentis en état de pa-
» raitre dans le monde, je voyageai ; j'allai en Angle-

» terre, en Allemagne, en Russie, en Italie, mais c'est
» dans ce pays que je restai le plus longtemps, j'y pas-
» sai plusieurs années; non-seulement il me plaisait,
» mais encore le séjour que je faisais dans ce climat ser-
» vait merveilleusement mes desseins; en me prome-
» nant dans les belles campagnes des environs de Naples,
» sans chercher, comme les dames de ce pays à garantir
» mon teint contre l'ardeur du soleil, je devins bientôt
» assez brune de peau pour ne plus avoir rien de la pe-
» tite Jeannette; déjà ma taille s'était élevée, déve-
» loppée, ma physionomie n'était plus la même; j'avais
» donné à ma voix un timbre plus fort, plus prononcé,
» et je me dis : lorsque je reviendrai à Paris, il sera im-
» possible de reconnaître Jeannette dans madame de
» Monflanquin... Avais-je raison, mon ami?

» — Oui, cela est impossible; car, si je vous ai...
» non pas reconnue, mais soupçonnée, moi, c'est qu'en
» me fixant, votre regard cherchait à rendre la mémoire
» au mien, c'est que pour me parler, vous avez eu votre
» voix d'autrefois et non pas celle que vous avez dans
» le monde, et malgré tout cela je me me serais toujours
» cru le jouet d'une illusion, si vous ne m'aviez pas
» montré cette cicatrice connue seulement de ma sœur et
» de moi.

» — Maintenant, mon ami, daignez m'écouter en-
» core : au milieu de cette opulence qui est devenue mon

» partage, et pouvant satisfaire tous mes désirs à peine
» formés, je n'eus jamais qu'une pensée, qu'un espoir :
» prouver que je n'ai pas commis ce vol pour lequel je
» fus condamnée, chercher, trouver le vrai coupable!..
» Vous connaissez toute ma vie, mon ami, car je ne
» pouvais avoir aucun secret pour celui qui s'était char-
» gé de me défendre ; vous savez que, devenu orpheline,
» j'avais été, à quinze ans, placée chez une lingère... J'y
» travaillais depuis plus d'un an, lorsqu'un homme s'at-
» tacha à mes pas et me parla d'amour ; j'étais simple,
» innocente, crédule ; cet homme avait tout ce qui peut
» séduire une jeune fille ; je crus à ses serments, à ses
» promesses, car il me promettait de me prendre pour
» sa femme... Bref, je succombai. Ah ! je fus bien punie
» de cette première faute!.. au bout de quelques mois,
» mon séducteur, qui m'avait fait quitter ma lingère,
» m'abandonna ; c'est alors que, me trouvant sans res-
» sources, je dus accepter l'emploi de femme de chambre
» qui me fut offert par la comtesse de Saint-Raymond.
» J'étais depuis trois mois chez cette dame, lorsque, un
» matin, elle ne retrouva plus son écrin... il lui avait été
» volé pendant la nuit ; et, comme je couchais dans un
» cabinet attenant au boudoir dans lequel la comtesse
» serrait ses bijoux, c'est moi qu'on accusa d'avoir volé
» cet écrin.

» — Je sais tout cela, Jeannette, ce vol eut lieu une

» nuit que le comte de Saint-Raymond était absent de
» Paris, la nuit du 6 février 1844. Vous voyez que je
» n'ai pas oublié la date...

» — Oh! ni moi non plus, je vous le jure.

» — Mais vous saviez, vous, que la comtesse entre-
» tenait des relations coupables avec un jeune homme,
» reçu dans la maison; et vous avez toujours pensé que
» cette même nuit-là, ce jeune homme avait été intro-
» duit dans la chambre de votre maîtresse.

» — Oui, et j'en ai la conviction, c'est lui... c'est lui
» seul, qui peut avoir volé l'écrin.

» — Mais vous n'avez pas voulu déclarer cela de-
» vant la justice...

» — Vous savez bien, mon ami, que je n'avais au-
» cune preuve à produire, on ne m'aurait pas crue!..
» Et d'ailleurs j'espérais que la comtesse ferait quelques
» démarches en ma faveur, qu'elle chercherait à me
» sauver... bien loin de là, elle m'a laissé condamner.

» — La comtesse ne pouvait vous croire innocente
» qu'en soupçonnant son amant... une femme qui aime
» ne peut supposer que l'objet de son choix se soit
» rendu coupable d'une infamie...

» — Oui, vous avez raison... la comtesse m'aura
» aussi crue coupable... tout était contre moi! Aussi,
» malgré vos efforts, je fus condamnée!.. et dans ma
» prison, lorsque j'écrivis à celui qui m'avait séduite

» pour réclamer son appui, ses secours, sa pitié... le
» misérable me répondit qu'il ne me connaissait pas et
» qu'il me défendait de jamais me servir de son nom
» pour implorer la protection de personne...

» — Cet homme n'avait pas d'âme, vous ne me l'avez
» jamais fait connaître, mon enfant ?

» — C'était inutile alors ; mais vous le connaîtrez,
» lorsque viendra l'heure de la justice.

» — Enfin, Jeannette, comment espérez-vous faire
» éclater la vérité ?

» — Écoutez, mon ami, écoutez... oh ! la Providence
» ne m'avait pas abandonnée. Depuis près de huit ans
» je voyageais toujours, je ne voulais revenir à Paris
» qu'après avoir fait quelque découverte qui pût me
» mettre sur les traces de la vérité, et ces indices je les
» cherchais loin de Paris ; cela doit vous sembler sin-
» gulier, j'avais raison cependant. Dans chaque grande
» ville où je m'arrêtais, je visitais les boutiques de bi-
» joutiers, les magasins les plus riches, je me faisais
» montrer tout ce qu'on avait en parures de diamants ;
» quelque chose me disait que ceux de la comtesse de
» Saint-Raymond ne devaient point être restés à Paris,
» car ordinairement les gens qui achètent des bijoux
» dont l'origine est suspecte, ne les revendent pas dans
» la ville où ils ont fait cet achat. Une seule chose était
» à craindre, c'est que l'on n'eût démonté, dénaturé les

» diamants de la comtesse et rendu ainsi impossible le
» moyen de les reconnaître. Mais, parmi les bijoux que
» renfermait l'écrin, il y avait une broche faite de rubis
» qu'entouraient de petits diamants ; cette broche figu-
» rait une rose, et la fleur était si bien faite, si jolie,
» qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer, ainsi cette
» broche avait beaucoup plus de valeur par le goût, la
» perfection avec laquelle elle était montée, que par le
» prix des diamants qui entouraient les rubis. Cette
» broche était tout son espoir, je me disais : on n'aura
» pas voulu mutiler un si précieux bijou. Jugez donc de
» ma joie ! de mon bonheur ! lorsqu'il y a six mois, à
» Venise, dans la boutique d'un riche bijoutier, j'aperçois
» cette broche que je cherchais depuis dix ans... Oh ! je
» ne pouvais m'y tromper, c'était bien elle, assez sou-
» vent je l'avais moi-même attachée sur la robe de la
» comtesse ! J'entre chez le marchand ; on veut six mille
» francs de la broche, je les donne sans marchander.
» Mais ce n'est pas tout, dis-je au bijoutier, je vous
» offre le double de cette somme si vous me dites de qui
» vous avez acheté ce bijou. Le marchand compulsa ses
» livres en disant : Il y a déjà bien longtemps que j'ai
» ce bijou... je regrettais de l'avoir acheté... il est cher,
» parce qu'il est très-joli, mais personne ne voulait y
» mettre le prix. J'ai été vingt fois tenté de le démonter.
» et c'eût été dommage !

» Enfin de qui tenez-vous cette broche ?

» — Attendez, voici l'article : Acheté à mon confrère

» Liperoni, de Milan, une broche moyennant le prix de...

» ceci n'est plus votre affaire.

» — Et ce Liperoni, de Milan, où le trouverais-je ?

» — Mais à Milan, probablement : c'est là où il est
» établi ; il passait par hasard par Venise lorsqu'il m'a
» vendu ce bijou avec beaucoup d'autres...

» — Combien y a-t-il de temps de cela ?

» — Près de cinq ans !..

» — Et vous pensez qu'il retournait à Milan ?

» — Je le crois, mais je ne puis rien vous affirmer.

» — Le lendemain j'étais sur la route de Milan. Ar-
» rivée dans cette ville je parvins à trouver le bijoutier
» Liperoni. Je lui montrai la broche en le priant de me
» dire d'où il la tenait, et j'accompagnais toujours ma
» prière d'arguments irrésistibles. Le Milanais consulta
» aussi ses registres et me répondit :

» — J'ai acheté cette broche à Vienne, chez mon
» confrère Fritzberg, dont voici l'adresse.

» Me voilà courant sur la route de Vienne. Dans cette
» ville je trouvai bientôt le bijoutier Fritzberg, auquel
» je montrai la broche comme aux autres, et celui-ci
» me dit :

» — Cette broche m'a été vendue par un Juif qui fait
» le brocantage et qui venait de Paris ; c'est un nommé

» Meyermann, il doit être retourné à Paris où il habite
» ordinairement; il n'a, je crois, ni boutique, ni magasins;
» et, quand il a fait l'acquisition de quelques bijoux pré-
» cieux comme celui-ci, il va toujours les vendre à
» l'étranger.

» Cette fois, mon ami, j'étais enfin sur les traces, je
» tenais le premier fil qui peut m'amener à débrouiller
» cette ténébreuse affaire. Inutile de vous dire que je
» vins alors à Paris, et depuis que j'y suis, j'y fais
» chaque jour chercher le Juif Meyermann; car, lorsque
» je le trouverai, lui, il faudra bien qu'il me dise com-
» ment cette broche a été en sa possession; et il me le
» dira! J'ai pour faire parler des moyens auxquels on ne
» résiste pas. Mais hélas! jusqu'à ce jour mes recher-
» ches ont été vaines et l'on n'a point découvert le bro-
» canteur Meyermann.

» — Du courage, ma chère Jeannette, vous avez
» maintenant quelqu'un qui vous secondera dans vos
» recherches. Mais, maintenant, permettez-moi de vous
» grouder... ces trentemille francs que j'ai reçus d'une
» main anonyme?..

» — Eh bien, allez-vous me reprocher un si faible
» tribut de ma reconnaissance? Toute ma fortune est à
» vous, mon ami, qui n'avez jamais douté de mon inno-
» cence, et qui avez toujours soutenu mon courage et
» entretenu l'espérance dans mon cœur.

» — Allons, décidément le bon père Monflanquin ne
» pouvait mieux placer sa fortune, il n'a point semé sur
» une terre ingrate ! mais pourquoi ce nom de Cécilia
» que l'on vous donne.

» — Je ne pouvais me faire appeler Jeannette ; il me
» fallait un nom pour n'être pas toujours madame de
» Monflanquin. Le bon vicillard qui m'a laissé ses ri-
» chesses, se nommait Cécilien... je pris le nom de Céci-
» lia en souvenir de tout le bien qu'il m'a fait. Jusqu'au
» jour où éclatera l'innocence de Jeannette, je n'ai pas
» besoin de vous dire, mon ami, que vous seul devez sa-
» voir qu'elle existe, qu'elle est dans ce riche hôtel ; il
» m'en a coûté pour ne point me jeter au cou de votre
» bonne sœur, en lui disant : Embrassez-moi, je suis la
» pauvre fille que vous avez recueillie... mais la joie est
» indiscrete quelquefois, et j'ai pensé que je devais me
» taire.

» Vous avez agi sagement ; pour réussir dans ce que
» vous voulez faire, il faut que le coupable n'ait pas le
» moindre soupçon, si l'on savait quel nom portait ma-
» dame de Monflanquin avant d'être millionnaire, on se
» ticndrait sur ses gardes !

» — Et il y a des personnes qui ne viendraient pas
» aux fêtes que donne madame de Monflanquin ; vous
» avez pu voir, mon ami, que j'avais le comte de Saint-

» Raymond, qu'il était même un de mes courtisans les plus assidus.

» — En effet je l'ai remarqué plusieurs fois près de vous.

» — Après avoir autrefois poursuivi inutilement la petite femme de chambre Jeannette... il ne se doute pas qu'il recommence en adressant ses hommages à madame de Monflanquin.

» — Je le répète, il est impossible que l'on vous devine... Mais conservez votre secret, sans quoi vous n'arriveriez pas à votre but. Avec moi, j'espère que vous ne craignez rien. Vous avez seulement un auxiliaire de plus, et si mes conseils, mon appui vous étaient nécessaires, vous savez que je suis toujours à votre disposition.

» — Je le sais, mon digne ami, et c'est pour cela que je me suis fait reconnaître à vous.

» — Maintenant je vous quitte; mais je viendrai voir souvent madame de Monflanquin...

» — Dites Jeannette, dites votre fille...

» — Oui, chère enfant, et, dès à présent, je vais m'occuper de chercher ce Meyermann...

» — Oh! oui, mon ami, car lorsque j'aurai retrouvé cet homme, quelque chose me dit qu'il me sera facile de prouver mon innocence. »

Maitre Moulinard a quitté l'hôtel de Monflanquin, encore tout ému par ce qu'il vient d'apprendre ; il s'en retourne chez lui ; mais, au lieu de rentrer dans son appartement, il monte chez sa sœur. Il était plus de six heures, car l'avocat avait fait une longue station chez la millionnaire ; mais il avait oublié l'heure comme il avait oublié d'aller dîner ; il avait trop d'autres choses qui le préoccupaient.

Gustave était à table avec sa tante ; Théodorine travaillait près de la cheminée, lorsque M. Moulinard entre tout à coup chez sa sœur.

« — Tiens ! c'est Jean !.. viens-tu dîner avec nous ? » dit Charlotte à son frère.

» — Dîner... comment vous dînez... est-ce qu'il est l'heure de dîner...

» — Mais, mon oncle, il est plus de six heures, vous n'êtes donc pas en appétit aujourd'hui ?

» — Ah !.. ma foi... c'est que je n'y pensais pas...

» — As-tu été au bal de madame de Mouflanquin ?..

» — Oui... oui, j'y suis allé...

» — Tant mieux, tu vas nous donner des détails, conçois-tu que Gustave n'y a pas été...

» — Il a eu tort... il a eu très-tort... est-ce donc ainsi qu'il se montre flatté de la confiance que cette dame lui témoigne ?..

» — Mon oncle... j'étais indisposé... et il ne m'a pas
» été possible...

» Balivernes que tout cela... vous avez sans doute
» préféré aller fumer, aller vous empoisonner dans
» quelque estaminet ! à venir dans une belle société où
» l'on ne fumait pas...

» — Ah ! mon oncle ! je ne vais plus au café ni dans
» les estaminets !...

» — Enfin, dis-nous donc, Jean, si cette fête était
» bien belle...

» — Superbe... magnifique... mais ce qu'il y avait
» de plus ravissant dans cette fête... c'était celle qui la
» donnait...

» Ah ! tu es donc de mon avis... je disais bien que
» cette madame de Monflanquin devait être charmante,
» gracieuse... j'ai deviné cela à sa voix, à ce qu'elle m'a
» dit d'aimable quand elle est venue ici... je suis sûre
» qu'elle t'a parfaitement accueilli. .

» — Oui... oui... c'est une femme... charmante...
» Tiens, embrasse-moi, Charlotte...

» — Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qui te prend donc,
» Jean... voilà que tu m'embrasses, tu as quelque chose,
» il n'est pas possible...

» Eh non ! je n'ai rien !

» — Si ; j'entends que tu respires plus fort qu'à ton
» ordinaire...

» — Je te dis que je n'ai rien... seulement... je suis
» content... je me sens tout léger aujourd'hui!

» — Tu te sens léger... mais certainement tu n'es
» pas dans ton assiette ordinaire... Est-ce que tu as
» dansé hier à ce bal?

» — Dansé! tu sais bien, Charlotte, que je ne danse
» pas! . d'ailleurs j'étais assez occupé sans cela...

» — Tu étais occupé... et à quoi donc?..

» — Eh parbleu! à regarder... à causer avec la mai-
» tresse de la maison.

» — Tu as beaucoup causé avec elle... Que t'a-t-elle
» dit, mon frère?

» — Bien des choses... elle t'aime tendrement...

» — Cette dame m'aime tendrement?

» — Je veux dire qu'elle te porte beaucoup d'intérêt,
» ainsi qu'à mon neveu Gustave, j'espère que vous soi-
» gnez les intérêts de madame de Monflanquin, comme
» si c'était ceux... de votre sœur. Vous ne sauriez lui
» montrer trop de dévouement!..

» — Soyez tranquille, mon oncle, je n'oublierai pas
» ce que je lui dois.

» — Il me paraît, Jean, que décidément cette dame
» a fait ta conquête?

» — Ma conquête!.. oh! oui, je lui porte un attache-
» ment sincère... et si le ciel est juste...

» — Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qui arrivera donc ?
» Est-ce que tu es astrologue à présent ?..

» — Non, non, bonsoir tout le monde, je vais me
» promener, j'ai besoin de prendre l'air.

» — Tu as besoin de prendre l'air, et tu rentres : tu
» ne penses donc pas à dîner ?..

» — Plus tard, plus tard... demain.

» — Mon Dieu ! Jean, mais qu'est-ce que tu as donc,
» ce soir ? »

L'avocat n'écoute plus sa sœur, il est déjà parti. Charlotte secoue la tête en disant :

» — Certainement, mon frère a quelque chose... il
» devait être rouge, hein ?

» Il est certain, » répond Gustave, que mon oncle,
» ordinairement si calme, paraissait ce soir fort agité.

» — Et comme il est enthousiasmé de madame de
» Monflanquin !

» — C'est vrai... cela m'a surpris. »

Théodorine, qui jusque-là s'est bornée à écouter sans rien dire, murmure alors en soupirant :

» — Il paraît que cette madame de Monflanquin
» tourne la tête à tout le monde. »

XII

Curiace change de position.

Le lendemain de la visite de M. Moulinard, Cécilia recevait celle de Curiace, qui s'était présenté humblement à l'hôtel et avait demandé d'un air timide à être introduit près de madame de Monflanquin.

En reconnaissant le petit homme qui a tant fait rire à son bal, Cécilia ne peut s'empêcher de sourire encore, puis, faisant signe à Curiace de s'asseoir, elle lui demande ce qu'il a à lui dire.

Curiace salue la riche veuve et lui répond, tout en continuant à rester debout.

» — Madame, je viens .. parce que milord Chesterfield m'a ordonné de venir... Il prétend que je dois vous faire des excuses d'être venu à votre bal... il m'a expliqué que c'était par erreur que mon nom se trouvait sur la liste des personnes que vous aviez à inviter. Moi, madame, vous comprenez bien que je ne pouvais pas deviner cela ; je reçois une lettre d'invitation sur laquelle il y avait bien : A M. Curiace, rue aux Ours, 19 .. Je me dis : c'est bien pour moi... je n'y ai pas mis de malice, c'est égal, je vous prie de m'excuser...

» — Mais, monsieur, vous ne me devez pas d'excuses, et lord Chesterfield a eu tort de vous engager à faire cette démarche... Vous avez reçu une invitation, vous êtes venu, c'est tout simple. Votre présence dans mon bal ne m'a été nullement désagréable... au contraire, car je dois vous avouer qu'en faisant valser malgré lui le monsieur que vous avez enlevé dans vos bras, vous m'avez procuré une vive satisfaction...

» — Alors, madame, cela me console un peu. Malgré cela, je vous fais toujours mes excuses...

» — Vous êtes secrétaire de lord Chesterfield, monsieur ? »

Curiace pousse un soupir, et tourne son chapeau dans ses mains, en répondant :

« — Hélas! madame, je l'étais... mais je ne le suis plus dans ce *moment ici*...

» — Comment cela, monsieur?

» — Je veux dire, madame, que milord vient de me donner mon paquet, mon compte, pour parler plus élégamment, et qu'il m'a remercié.

» — Comment! serait-ce encore parce que vous êtes venu au bal chez moi?... En vérité, lord Chesterfield pousserait trop loin la sévérité!

» — Non, madame, non, ce n'est pas pour cela que milord m'a renvoyé... mais je vais vous dire le *pour-quoi t'est-ce* : Quand je parle, madame peut juger que je m'exprime très-purement, très-correctement..... Enfin, j'ose dire que je n'écorche pas ma langue...

» — En effet, monsieur, je m'en suis aperçue.

» — Eh bien, madame, quand j'écris, il paraît que ma plume commet quelquefois des égarements; j'ai des distractions... je mets une lettre pour une autre... cela peut arriver à tout le monde. Or, hier, milord me dit d'écrire à un certain peintre en ornements, qui se charge aussi de dorer les tableaux, les moulures, une foule de choses, milord voulait employer cette espèce d'artiste, et il me dit :

• Priez-le de passer demain matin chez moi.

» — C'est très-bien, je fais ce que milord m'ordonne, j'écris à ce peintre doreur. Eh bien! madame, imagi-

- » nez-vous que, ce matin, l'artiste en ornements arrive
- » furieux chez milord, lui montre ma lettre et lui dit, en
- » criant comme un sourd :

» — Monsieur ! pourquoi vous permettez-vous de
» m'adresser une lettre avec de telles injures?... cela
» ne me convient pas... Je n'ai jamais peint aucune
» horreur, vous voulez me perdre de réputation, ap-
» paremment ; mais je vous forcerai à vous rétracter !...

- » Milord n'y comprenait rien, ni moi non plus ; alors
- » l'individu lui montre l'adresse de la lettre que je lui
- » avais envoyée ; il paraît que je m'étais trompé... J'a-
- » vais écrit doreur avec un *d* et puis un *h*... Enfin, cela
- » faisait, à ce qu'il prétendait : *Peintre d'horreurs*...
- » peintre de vilaines choses. Quand milord a vu cela...
- » comme il est extrêmement susceptible, il m'a dit
- » qu'il ne pouvait pas garder pour secrétaire un homme
- » qui faisait des fautes si grossières... J'ai eu beau lui
- » répondre qu'on n'écrivait pas toujours des horreurs,
- » il n'a pas voulu entendre raison... et voilà pourquoi
- » je me trouve sans place maintenant. »

Curiace a l'air si malheureux en terminant ce récit, que Cécilia, qui a beaucoup de peine à ne point éclater de rire en l'écoutant, lui dit avec bonté :

- « — En vérité, monsieur, je suis fâchée de ce qui
- » vous arrive...

» — Madame est bien bonne... je suis certain que
» cela fera aussi de la peine à mademoiselle Charlotte
» Moulinard et à madame Tendron !

» — Vous connaissez la sœur de M. Moulinard, l'a-
» votat ?

» — Beaucoup, madame, je vais souvent le soir chez
» elle passer une heure de loisir.

» — Vous ne pouviez, monsieur, avoir près de moi
» une meilleure recommandation. Je ne laisserai point
» sans emploi un ami de mademoiselle Moulinard.

» — Il se pourrait ! madame me prend pour secré-
» taire ?

» — Pour secrétaire... non !... je crois que vous
» pourrez m'être plus utile dans un autre emploi... Mon-
» sieur Curiace, connaissez-vous bien Paris ?

» — Si je connais Paris !... oh ! comme ma poche,
» madame, mieux que ma poche même ; j'y suis né, j'y
» ai été élevé au liberon par une portière de la rue Mouf-
» fetard... je ne l'ai jamais quitté, pas la portière... et
» après j'en ai parcouru tous les quartiers... Je ferais
» un excellent cocher, si je savais conduire des che-
» vaux... mais je n'ai jamais conduit qu'un âne qui m'a
» versé.

» — Eh bien ! monsieur, si vous y consentez, c'est
» pour moi maintenant que vous parcourrez Paris.

» — Madame veut faire de moi son cocher ?

» — Non, monsieur, je n'ai nullement l'intention de
» ramener la mode des coureurs... Veuillez m'écouter :
» je cherche dans Paris une personne qui doit y avoir
» son domicile ; il est de la dernière importance pour
» moi de retrouver cette personne. J'avais employé à
» la chercher mon jeune groom, mais, outre que je ne
» le crois pas habile, ce garçon ne connaît point Paris,
» et il passe son temps à se perdre.

» — Moi, madame, je vous certifie que je ne me per-
» drai pas et que si votre individu est à Paris, je finirai
» par le trouver, dussé-je l'enlever de sa cachette à la
» force du poignet ; est-ce un homme ?

» — Oui, monsieur, c'est un juif nommé Meyermann,
» qui, sans avoir ni boutique ni magasin, faisait à Paris
» le commerce de bijoux.

» — Très-bien, madame, en voilà assez ! je trouve-
» rai cet homme, et aussitôt je vous l'apporte.

» — Mais non, monsieur Curiace, il ne faudra pas
» me l'apporter ; lorsque vous saurez où demeure ce juif,
» il faudra tout simplement venir aussitôt m'en avertir,
» le reste me regarde.

» — Très-bien, madame, je ferai ainsi que vous le
» désirez...

» — Monsieur Curiace, combien gagniez-vous chez
» lord Chesterfield ?

» — Deux cents francs par mois, madame.

» — Je vous en offre le double, car vous allez faire
» un service beaucoup plus fatigant...

» — Ah ! madame !... tant de bontés !...

» — Et je vous prie d'accepter ce premier mois d'a-
» vance...

» — Madame, je suis confus... »

Curiace s'incline, comme s'il voulait marcher sur sa tête, en recevant le rouleau de pièces d'or que Cécilia lui présente. Celle-ci reprend :

« — Maintenant, lorsque vous croirez avoir quelque
» chose d'intéressant à m'apprendre, vous viendrez me
» trouver ?...

» — Oui, madame.

» — Ah ! une dernière recommandation !... il est inu-
» tile que l'on sache à quoi je vous emploie, vous pour-
» rez dire que je vous donne des écritures à copier, cela
» suffira...

» — Je dirai que je suis votre secrétaire, madame !...

» — Si vous y tenez absolument, je le veux bien...
» Bonjour, monsieur Curiace.

» Madame, dès cet instant, je vais entrer dans mes
» nouvelles fonctions. »

Le petit homme s'éloigne, enchanté des nouvelles fa-
veurs que la fortune lui accorde ; il est si content que,
sous le vestibule de l'hôtel, il ne peut pas s'empêcher

d'enlever dans ses bras un valet de pied qu'il aperçoit et de lui crier en le remettant à terre :

« — Je suis à madame de Monflanquin, je suis de » l'hôtel... de l'hôtel, j'en suis !... »

Dans la même journée, tout en commençant à faire des recherches dans Paris, Curiace s'est acheté un paletot neuf, un gilet neuf en velours de coton, un chapeau neuf, des souliers vernis et un jonc qui a pour pomme une tête de Vénus. Le soir, lorsqu'il est trop tard pour prendre des informations, il rentre s'habiller tout à neuf, puis se rend chez Charlotte, où se trouvaient réunies Théodorine et madame Tendron.

Le petit homme est bouffi de joie : son gilet et son paletot le grossissent encore, c'est à peine s'il peut passer par la porte pour entrer chez la vieille fille, où il se présente d'un air conquérant, le chapeau sur l'oreille, faisant craquer ses souliers en marchant et tenant sa canne comme s'il voulait battre un habit.

« — Ah ! mon Dieu ! qui donc est là, qui fait autant » de bruit en marchant que le cheval du porteur d'eau : » demande la vieille fille en levant la tête.

« — C'est M. Curiace, » dit Théodorine souriant à l'aspect de la toilette et des manières que fait le petit homme.

« — Mais ouï c'est M. Curiace ! » s'écrie madame

Teudron, en ouvrant des yeux étonnés pour considérer son ancien galant entièrement remis à neuf.

« — Comment, c'est Tom Pouce qui fait ce train-là ? » reprend Charlotte ; « est-ce qu'il a mis des coquilles » d'œufs dans ses souliers ?

» — Non, mademoiselle, je n'ai rien mis dans mes » souliers, » répondit Curiace en saluant de la tête sans ôter son chapeau et en sortant de dessous son paletot trois bouquets de violettes.

« — Permettez, mesdames, que je vous fleurisse...

» — Ah ! la galanterie reprend, tant mieux, c'est signe » que les affaires vont bien...

» — Mais il suffit de regarder monsieur pour voir » qu'il est dans une passe heureuse... quelle mise !... » quel genre !... monsieur est tout neuf des pieds à la » tête...

» — Ah bah ! vraiment, » dit Charlotte en écarquillant ses yeux pour tâcher de voir le petit homme ; « c'est » vrai... mon Dieu qu'il est beau... c'est comme le pos- » tillon de Lonjumeau !... mais pour un monsieur poli, » qu'est-ce que c'est que ce genre de garder son cha- » peau sur sa tête devant des femmes ?

» — Ah ! pardon, mesdames, pardon... c'est une dis- » traction !...

» — A la bonne heure... après cela, c'était peut-être

- » pour nous faire voir que le chapeau était neuf aussi ..
- » et une canne ! jusqu'à une jolie canne...

» — C'est un vrai jonc !

- » — Qu'est-ce qu'il y a donc pour pomme, on dirait
- » une femme très-décolletée ?

» — C'est une Vénus.

- » — Voyez-vous ce libertin qui veut toujours avoir
- » une Vénus sous la main.

» — J'ai toujours été admirateur de la beauté !...

- » — Cela ne vous maigrit pas, monsieur, » dit madame Tendron en se pinçant la bouche, « car vous de-
- » venez comme une boule !

- » — Mais non, madame, je suis aussi léger qu'autre-
- » fois... je ne pèse pas une once de plus... c'est mon
- » gilet de velours qui me grossit.

- » — Ah ! nous avons aussi un gilet de velours ! » s'é-
- » crie Charlotte « décidément Tom Pouce tourne au lion...
- » il paraît que l'on est toujours bien avec le milord An-
- » glais ?

- » — Oh ! je ne suis plus chez milord Chesterfield ! »
- » répondit Curiace en relevant la tête et essayant de passer
- » sa main dans ses cheveux, ce qui était fort difficile tant
- » ils étaient crépus.

- » — Comment, vous n'êtes plus secrétaire de cet
- » Anglais ?

» — Non, je l'ai lâché !... il était trop difficile sur

» l'écriture... pour une lettre de plus ou de moins il se
» mettait en colère... cela ne m'allait pas !...

» — Et vous êtes sans place maintenant ?

» — Pardonnez-moi, mademoiselle, j'en ai une bien
» meilleure, bien plus lucrative... tous les avantages
» enfin !...

» — Et où cela ?

» — Je suis attaché à madame de Monflanquin !... »

Les trois femmes poussent une exclamation de surprise en répétant chacune : « Madame de Monflanquin !

» — Comment ? » s'écrie Charlotte, « expliquez-vous
» donc mieux, Curiace, vous êtes attaché à madame de
» Monflanquin ?... et par où lui êtes-vous attaché ?

» — Mais mademoiselle... j'entends par là que je fais
» partie de son personnel... des personnes qu'elle
» occupe...

» — Mais d'abord comment connaissez-vous cette
» dame, Curiace ?

» — Je la connais très-bien, puisque j'étais à son bal.

» — Vous étiez au bal de madame de Monflanquin ?

» — Oui, mademoiselle... c'est milord... l'Anglais,
» qui m'y avait fait inviter, un peu par erreur, c'est
» vrai... mais enfin j'y étais tout de même... je m'y suis
» beaucoup amusé, et j'ai bien amusé la société !...

» — C'est très-singulier, tout cela !... et quel est

» votre emploi chez cette dame, est-ce que vous faites
 » des tours de force chez elle ! ..

» — Ah ! mademoiselle Charlotte... vous êtes mo-
 » queuse...

» — Ma foi, c'est que tout ceci me semble si extra-
 ordinaire!...

» — Je suis secrétaire de cette dame millionnaire!

» — Secrétaire... décidément vous avez du penchant
 » pour cet emploi... mais si vous mettez aussi des
 » lettres de moins ou de trop en écrivant pour cette
 » dame...

» — Madame de Monflanquin ne fera pas attention à
 » ces bagatelles-là... elle est trop au-dessus de ces mé-
 » nuiseries!... Ah ! si vous saviez quelle femme c'est !
 » je n'ai jamais vu personne d'aussi aimable !... et un
 » sourire si gracieux... et une figure si distinguée !...

» — Bon ! » dit Charlotte, « c'est au tour de Curiace
 » de raffoler de madame de Monflanquin... »

Le petit homme continue :

» — Et une tournure si noble... une taille si belle...
 » et une façon de parler...

» — Assez, monsieur, assez ! » s'écrie madame Ten-
 dron avec dépit, « vous nous étourdissez avec vos
 » éloges... vous êtes fatigant avec votre madame de
 » Monflanquin... il est bien singulier, qu'un homme qui

» veut passer pour galant, ne sache, quand il est avec
» des dames, leur parler que d'une autre...

« — Mais... je croyais, madame Tendron, vu ma
» nouvelle position...

« — Nous la connaissons votre position, monsieur,
» ne recommencez pas, je vous en prie... dites-nous
» plutôt le cours des pruneaux... »

Curiace fait un mouvement de colère et semble se dis-
poser à reprendre son chapeau pour s'en aller, lorsque
la dame aux belles couleurs lui dit :

« — Monsieur Curiace, j'espère que vous voudrez
» bien me donner le bras pour me ramener chez moi...
» vos nouvelles fonctions ne vous interdisent point cette
» politesse, je pense ?

« — Non, belle dame... et certainement je suis tou-
» jours à vos ordres.

« — C'est bienheureux ! »

Au bout de quelques minutes, madame Tendron met
son chapeau, dit bonsoir à Charlotte et emmène Curiace
auquel elle dit tout bas en lui prenant le bras :

« — Surtout, n'ayez pas le malheur de me parler en-
» core de votre madame de Monflanquin !

« — Tout cela est bien singulier, » dit Charlotte lors-
qu'elle est seule avec Théodrine, « ah ! décidément

- » cette dame de Monflanquin a un charme pour séduire
- » tout le monde. »

La jeune fille ne répondait rien parce qu'elle pleurait.

- « — Pauvre petite ! » se dit Charlotte qui devine ce qui cause la peine de Théodorine, « Je sais bien ce qu'elle »
- » a... décidément elle aime mon neveu... mais j'ai peur
 - » qu'elle n'aime toute seule... je m'en expliquerai un de
 - » ces jours avec Gustave, car il vaut mieux ôter tout
 - » espoir à cette petite que de la laisser soupirer conti-
 - » nuellement pour quelqu'un qui ne songe pas à elle. »

XIII

L'amour doit toujours arriver.

Quelques jours se sont écoulés depuis le bal donné par madame de Monflanquin, lorsque Gustave se présente chez elle.

Un voile de tristesse était étendu sur les traits de la jeune femme, mais en entendant prononcer le nom de Gustave, une douce émotion dissipe sa mélancolie; cependant elle sait s'en rendre maîtresse, et affecte de recevoir avec froideur son jeune homme d'affaires.

« — Madame, j'ai touché pour vous plusieurs sommes

» assez fortes, » dit Gustave après avoir respectueusement salué Cécilia « et je venais vous demander si vous » avez fixé l'emploi de cet argent ?..

» — Ah ! voilà ce qui vous amène, monsieur : et » sans cette circonstance, je n'aurais probablement pas » eu votre visite !.. »

Cécilia accompagne ces mots d'un sourire plus triste que sévère. Gustave balbutie :

« — Je crains toujours d'être importun...

» — C'est différent, monsieur, si telle est votre pensée, je n'ai plus rien à vous dire...

» — Tant d'autres personnes doivent... vous offrir » leurs hommages... ce serait trop d'orgueil à moi » d'oser me permettre d'en augmenter le nombre...

» — Je n'ai rien à répondre à cela, monsieur... seulement, je m'étonne que vous ayez aussi craint d'être » importun le jour de mon bal... vous n'avez pas pensé, » sans doute, que je ne recevais ce soir-là que des adorateurs.

» — Madame... le jour de votre bal... j'ai pensé que » dans cette foule qui vous entourait, vous ne remarquiez pas mon absence...

» — Si tout le monde avait pensé comme vous, monsieur, la foule se serait réduite à peu de chose !

» — Et puis... je savais rencontrer chez vous... quelqu'un que je ne puis souffrir, que je déteste !

« — Qui donc ? »

« — Ce... Morferville... que vous teniez tant à avoir, vous, madame. »

Un éclair de joie brille dans les yeux de Cécilia qui sourit en répondant :

« — Comment, vous ne pouvez pas souffrir M. Morferville !... je croyais que c'était votre ami ? »

« — Mon ami ! oh non, madame, il ne l'a jamais été... je crois vous avoir déjà dit que j'avais été souvent avec lui dans le monde... il s'y faisait remarquer par sa fatuité... ce qui donnait parfois lieu à des aventures assez piquantes... »

« — On se moquait de lui, alors ? »

« — Mais quelquefois cela y ressemblait beaucoup. »

« — Eh bien, monsieur, qui vous aurait empêché de faire chez moi ce qui vous amusait ailleurs ? »

« — Madame... chez vous, je ne me serais pas permis la moindre chose qui pût contrarier quelqu'un... à qui vous accordez une préférence si marquée. »

Cécilia se met à rire en répétant :

« — Ah ! j'accorde à ce monsieur une grande préférence !... »

« — Mais j'ai cru... il m'a dit qu'il était venu vous voir... et m'a laissé entendre que sa visite vous avait causé le plus grand plaisir... que vous l'aviez vivement engagé à la renouveler souvent. »

» — Vous dites que vous connaissez ce Monferville
» pour un fat... et vous avez cru cela, monsieur Gus-
» tave ?

» — C'est que je me suis rappelé l'insistance que
» vous aviez mise pour que je lui donne moi-même votre
» invitation... la crainte que vous aviez qu'il ne vînt
» pas à votre fête

» — Eh bien ! monsieur, puisque vous aimez tant à
» rire aux dépens de ce monsieur, en ne venant point
» à mon bal, vous avez manqué une bien belle occa-
» sion !..

» — Comment cela, madame ?

» — Vous n'avez pas vu M. Monferville depuis ma
» soirée ?

» — Je l'ai aperçu une fois, madame, mais en me
» voyant, au lieu de venir me parler, comme je m'y
» attendais, pour me conter ses triomphes à votre bal,
» il a vivement rebroussé chemin et a disparu.

» — Je le crois.... ses triomphes... mais il en a ob-
» tenu un, en effet, il a été porté, pendant toute une
» valse, par un petit homme qui le faisait tourner mal-
» gré lui !.. seulement, cela ne semblait pas faire grand
» plaisir à M. Monferville, et il faisait une figure, c'était
» à mourir de rire !..

» — Quoi, madame, il serait possible ! on a osé,
» chez vous ..

» — Oui, monsieur, chez moi on a osé ! et si je vous
» disais qui a eu l'idée de cette plaisanterie, cela vous
» paraîtrait encore plus extraordinaire... ah ! c'est que
» vous ne me connaissez pas, monsieur Gustave, quand
» j'ai des... préférences pour les gens, je les traite d'une
» façon toute particulière... et avec M. Monferville je
» puis vous certifier que cela ne se bornera pas à cette
» valse !.. »

Gustave se sent soulagé, il respire avec délices, ses pensées ont changé, il voit tout maintenant sous un nouvel aspect, insensiblement il s'est rapproché de Cécilia, il lui a pris la main et la presse doucement dans les siennes. Mais la jeune femme retire sa main en lui disant, d'un air, qui n'a rien de sévère :

« — Que faites-vous donc, monsieur Gustave, comment vous ne craignez pas d'être importun ?

» — Madame... de grâce, pardonnez-moi !

» — Et qu'ai-je donc à vous pardonner ?..

» — Mais ce que j'ai dit... ce que j'ai eu la sottise
» de penser... et puis encore autre chose...

» — Quoi donc, achevez...

» — Mais... si j'osais... si j'avais la témérité de vous
» aimer... ah ! pardonnez-moi, madame, mais je ne puis
» plus me taire, je ne puis plus retenir cet aveu... c'est
» bien hardi à moi, n'est-ce pas ? d'oser élever mes
» regards jusqu'à vous ! mais vous devez savoir que

» l'amour est un sentiment qui ne se commande pas ,
 » le mien occupe tellement mon cœur, que depuis
 » que je vous ai vue, je ne suis plus le même ; tous
 » les plaisirs que je recherchais autrefois sont de-
 » venus sans attrait pour moi, je n'ai plus qu'une
 » seule pensée, qu'une image devant les yeux... vous...
 » toujours vous... vous pouvez repousser mes vœux,
 » rire de ma passion, mais je vous jure que vous ne
 » m'empêcherez pas de vous adorer toujours !.. »

Cécilia écoutait avec le plus vif plaisir cet aveu d'un
 amour que dans le fond de son âme elle partageait déjà ;
 lorsque Gustave a cessé de parler, elle lui rend sa main
 qu'elle avait déjà retirée, en murmurant :

» — Et qui vous dit, monsieur, que je veuille vous
 » empêcher de m'aimer... est-ce que les femmes ont ce
 » pouvoir... je l'aurais d'ailleurs que je ne voudrais pas
 » en user... au contraire je ne chercherais qu'à m'as-
 » surer de la réalité de cet amour que vous croyez bien
 » durable et qui n'est peut-être que passager...

» — Ne croyez pas cela, madame, je vous le répète,
 » avant de vous connaître je n'avais pas connu le véri-
 » table amour ; j'ai cherché, je l'avoue, à combattre
 » celui-ci.

» — Et pourquoi donc cela ?

» — Vous êtes dans une position... votre fortune...

» le haut rang que vous êtes appelé à tenir dans le
» monde... tout me défendait de vous aimer...

» — De grâce, ne parlons ni de rang, ni de for-
» tune... je crois aussi, moi, que l'amour vrai doit faire
» peu de cas de tout cela...

» — Si vous saviez, madame, combien vos paroles
» me rendent heureux...

» — Écoutez-moi, Gustave, car je ne veux plus
» vous dire monsieur... Je ne suis point une coquette,
» et quoique vivant maintenant dans le monde, mon
» cœur ne saurait adopter cette dissimulation qui porte
» une femme à cacher les véritables sentiments qu'elle
» éprouve, à tourmenter longtemps celui qui l'aime,
» avant de lui avouer qu'elle l'aime aussi. D'ailleurs,
» je suis libre, maîtresse de disposer de mon cœur ;
» ne le laisserais-je point parler franchement ?.. non,
» l'avou de votre amour ne me déplaît pas !.. bien loin
» de là, il a rempli mon âme d'une douce joie ; mais
» prenez garde !... je dois vous en prévenir, si l'on
» m'aime, je veux que l'on m'aime seule, que l'on
» n'aime que moi ; avant de donner ainsi mon cœur, j'é
» veux être certaine que celui que j'aimerais me gardera
» toujours le sien ; enfin, disons-le franchement, je suis
» jalouse... Oh ! très-jalouse !.. la pensée d'une trahison,
» serait pour moi la mort ! ne m'aimez donc pas, si vous

» ne savez pas être fidèle, car alors vous feriez à jamais
» mon malheur. »

Gustave couvre de baisers la main de Cécilia, en lui répétant qu'il l'aimera toute sa vie, qu'il ne changera jamais ; ces paroles font tant de plaisir à celle à qui il les adresse, qu'elle ne se lasse pas de les écouter, les premiers aveux de deux cœurs qui s'entendent sont le plus doux des entretiens, il se prolonge toujours longtemps... les heures semblent des minutes, le temps vole au lieu de marcher... si l'on passait ainsi sa vie ce serait trop beau et trop court.

Gustave tenait encore les mains de Cécilia et lui répétait le serment de l'adorer sans cesse, lorsque la femme de chambre vint annoncer lord Chesterfield.

Le jeune amoureux maudit l'importun qui vient troubler son bonheur, mais Cécilia dit :

« — C'est un ami véritable et je dois le recevoir. »

L'anglais est introduit. C'était la première fois qu'il rencontrait Gustave chez madame de Monflanquin, le jeune avocat s'y rendant habituellement plus tôt dans la matinée. Tout en saluant Gustave, lord Chesterfield laisse paraître comme un mouvement de surprise, mais il reprend bientôt sa gravité habituelle ; cependant, tout en causant, pendant un moment, de choses indifférentes, l'Anglais ne manquait pas de jeter de fréquents regards sur Gustave ; celui-ci craignant d'être indiscret et vou-

lant d'ailleurs montrer du savoir-vivre ne tarde pas à prendre congé de Cécilia qui, en le reconduisant quelques pas, lui dit à l'oreille :

« — A demain, n'est-ce pas ?..

» — Oh ! maintenant, si vous me le permettez, je ne passerai plus un jour sans vous voir...

» — Non-seulement je le permets, mais je l'exige. »

Lorsque Gustave est parti, Cécilia dit à lord Chesterfield qui fait une singulière figure :

« — Vous venez de voir mon homme d'affaire, c'est un jeune avocat plein de mérite ; de plus, il est le neveu de M. Moulinard ! un homme dont je vous ai parlé quelquefois et pour qui j'ai l'estime et l'amitié la plus sincère... Ce qui fait que le neveu a aussi toute ma confiance..

» — Très-bien, chère dame, vous avez parfaitement le droit de placer votre confiance comme bon vous semble ! d'ailleurs, ce jeune homme a une physionomie qui prévient en sa faveur.

» — N'est-ce pas qu'il est bien ?

» — Oh ! *yès*, il est fort bien, sa figure a une expression qui se distingue tout suite... aussi en entrant, cela m'a frappé, parce que je l'avais déjà vu ; et que je l'ai reconnu sur-le-champ...

« — Ah ! vous aviez déjà vu M. Gustave d'Éparville ?

« — Je savais pas son nom, mais je l'avais déjà vu ;

» seulement d'abord, je ne pouvais pas me rappeler en
 » quel endroit, mais à présent je me souviens parfaite-
 » ment.

» — Et où donc l'aviez-vous rencontré milord ?

» — Chez le restaurant... un très-bon restaurant sur
 » le boulevard où j'étais entré dîner, par hasard...

» — Et M. Gustave y dînait aussi !

» — Oui, à la table, à côté de moi.

» — Et vous l'avez bien remarqué ?

» — Ah ! je vais vous dire ! c'est qu'il m'avait de-
 » mandé la permission pour accrocher, au-dessus de ma
 » tête, le chapeau de sa femme ..

» — De sa femme... comment... que voulez-vous
 » dire ?

» — C'est bien simple, le monsieur de tout à l'heure,
 » il dînait au restaurant avec sa femme... une jolie pe-
 » tite dame ! qui avait l'air timide, mais qui était très-
 » gentille... »

Cécilia change de couleur, mais elle s'efforce de sou-
 rire tout en disant :

« — Vous vous trompez, mon cher lord, ce n'était
 » pas M. Gustave que vous avez vu chez ce traiteur.

» — Je suis parfaitement sûr que je ne me trompe
 » pas... c'était chez *Vachette* ; c'est cela, *Vachette*, au
 » coin du boulevard Poissonnière... non-seulement j'ai

» reconnu sa figure, mais encore sa voix, tout à l'heure
» en l'entendant parler.

» — Il vous avait donc parlé, chez le traiteur...

» — Certainement, quand il m'a prié de me déranger
» pour accrocher le chapeau.

» — D'abord, M. Gustave n'est pas marié ?

» — Oh ! que si !..

» — Qui vous le fait penser... lors même que ce se-
» rait lui, ne savez-vous pas que tous les jours un jeune
» homme va dîner chez un traiteur avec une dame, sans
» que pour cela il soit son mari ?

» — Oh ! si, je savais très-bien, mais ils ne se disent
» pas constamment : mon épouse, mon petit mari... et
» le jeune couple il ne faisait pas autre chose... d'ailleurs,
» quand le monsieur m'a dérangé, il m'a dit : Monsieur,
» voulez-vous me permettre d'accrocher le chapeau de
» ma femme ? je n'ai pas inventé cela !

» — Alors, ce n'était pas M. Gustave !..

» — Pardonnez-moi, je parierais ma tête que c'était
» lui !.. la petite femme, elle ne semblait pas habituée à
» dîner chez le traiteur... elle trouvait tout si bon, que
» cela faisait rire le petit mari... attendez, je me rap-
» pelle encore qu'il lui a dit en riant beaucoup : quand
» ma tante Charlotte accommodera les perdreaux ainsi,
» elle pourra se passer de lunettes. . . »

Cécilia est obligée de s'appuyer après un meuble pour se soutenir ; elle balbutie :

« — Ah ! oui... en effet... la tante de M. Gustave s'appelle Charlotte...

» — Eh bien, je l'ignorais... je ne pouvais pas le deviner...

« — Alors, vous aviez raison... c'est que c'était lui, en effet, que vous avez vu chez ce traiteur.

» — Quand j'ai remarqué une personne je ne m'y trompe plus ; mais qu'avez-vous, ma sincère amie, vous avez l'air de souffrir... seriez-vous indisposée?..

» — Je ne sais ce qui vient de me prendre... je ne me sens pas bien... c'est comme un étourdissement... ce ne sera rien... un peu de repos me remettra...

» — Alors, je vous quitte... je vous laisse vous reposer.

» — Je ne vous retiens pas, cher lord, car je ne suis plus en état de causer.

» — Demain, je viendrai savoir de vos nouvelles. »

À peine lord Chesterfield est-il éloigné, que Cécilia donne un libre cours à ses larmes, en murmurant :

« — Marié !.. il me trompait... moi qui étais si heureuse de son amour, moi qui me félicitais de pouvoir assurer son avenir, sa fortune... déjà trompée... je ne connaîtrai donc jamais le bonheur ! »

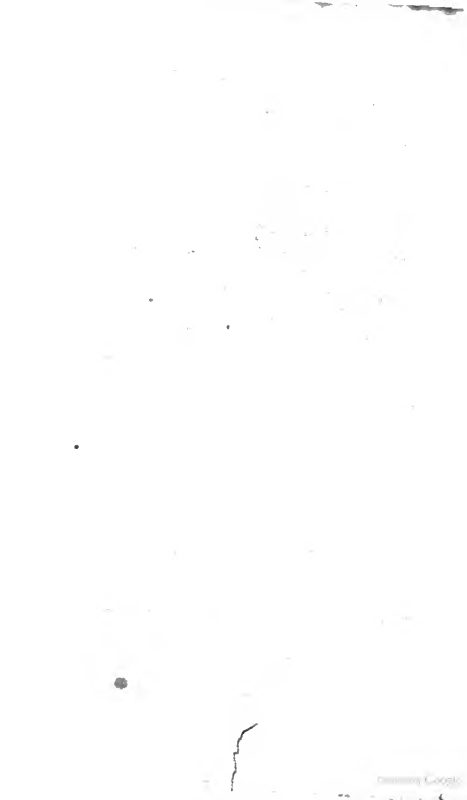
Le lendemain lorsque Gustave se présente chez ma-

dame de Monflanquin, on lui annonce que madame ne veut pas recevoir.

« — Mais veuillez dire mon nom, » répond Gustave, « cette consigne ne doit pas me regarder. »

Le valet s'éloigne, puis il revient bientôt répéter que les ordres de sa maîtresse sont les mêmes.

« — Qu'est-ce que cela signifie ! et que s'est-il passé depuis hier ! » se dit Gustave en sortant tristement de l'hôtel, « se repentirait-elle déjà du bonheur qu'hier elle m'a laissé espérer ! ah ! les femmes ! avec elles il ne faut donc compter sur rien. »



XIV

Le danger des cabinets particuliers.

Il avait fallu à Cécilia une grande force sur elle-même, un grand empire sur son cœur pour ne point recevoir Gustave lorsqu'il demandait à la voir: vingt fois elle avait été sur le point de retirer l'ordre qu'elle avait donné et d'envoyer sa femme de chambre lever la consigne; mais, persuadée que Gustave l'avait trompée, elle avait résisté à sa faiblesse, elle souffrait cruellement, mais elle voulait du moins cacher ses souffrances à celui qui les causait.

Elle était dans cette situation, lorsque deux petits coups frappés à sa porte et ces mots : « C'est moi, madame ! » la tirèrent de ses rêveries. Presque aussitôt son petit gromm, Jacquet, parut devant elle.

Depuis que Curiace avait été chargé des recherches qui occupaient auparavant le petit jockey, celui-ci avait été investi d'un autre emploi beaucoup plus facile à remplir : placé en sentinelle à quelques pas de la demeure du comte de Saint-Raymond, il devait épier les sorties de la comtesse, qu'on lui avait montrée, afin qu'il ne commît point d'erreurs ; et après avoir remarqué où elle se rendait, il devait venir le dire à sa maîtresse.

Déjà plusieurs fois par ce moyen, Cécilia avait su les démarches de la comtesse, mais jusqu'alors cela n'avait en rien répondu à ses espérances. Cette fois, le petit Jacquet est tout essoufflé en se présentant devant sa maîtresse, qui s'écrie :

« — Qu'y a-t-il, Jacquet, que viens-tu m'apprendre ?..
» tu as couru...

« — Oui, madame, c'est que jè viens de loin... madame la comtesse de Saint-Raymond est sortie, et aujourd'hui, ce n'est pas en visite dans Paris ou dans les boutiques qu'elle est entrée... elle a gagné une place de fiacre, elle en a pris un... ma foi, moi, madame, je me suis blotti derrière, et nous avons roulé jusqu'aux Champs-Élysées ; puis la voiture est entrée dans l'al-

» lée des Veuves... Oh ! j'ai regardé le nom !.. elle s'est
» arrêtée devant un traiteur... il y a un jardin devant...
» la comtesse est entrée, le fiacre est reparti, et moi je
» suis revenu ici toujours courant... je suis sûr que je
» n'ai pas été un quart d'heure...

» — C'est bien, Jacquet, va vite me chercher un
» fiacre ..

» — Madame ne prend pas sa voiture ou sa calèche?..

» — Non, non, va chercher un fiacre et hâte-toi. »

Cécilia jette à la hâte sur ses épaules un châle dans lequel elle s'entortille ; un chapeau et un voile cachent sa figure, et, tout en faisant ses apprêts, elle se dit :

« — Cette démarche de la comtesse semble annoncer
» un rendez-vous secret... réussirai-je enfin dans mes
» projets?.. Allons ! oublions un fol amour qui ne me
» cause que des peines ; songeons à mon honneur que
» je veux retrouver... au vrai coupable que je veux con-
» fondre... alors, peut-être, je serai heureuse... du
» moins le nom de Jeannette Liévain ne sera plus flétri. »

Cécilia monte dans le fiacre amené par Jacquet, auquel elle ordonne de grimper derrière et de faire arrêter à cent pas de la maison où il a vu entrer la comtesse ; le cocher reçoit l'ordre de se rendre allée des Veuves et de brûler le pavé.

En peu de temps on est arrivé. Cécilia descend de voiture, la renvoie, aperçoit la maison que Jacquet lui dé-

signe, et après avoir aussi renvoyé son groom, elle marche à pas précipités et entre résolument chez le traiteur.

Un jardin et des bosquets sont devant la maison, mais on est en hiver, et personne ne s'y montre; un garçon vient au-devant de la dame qu'il voit entrer. Cécilia s'arrête sous un berceau, fait un signe au garçon, et commence par lui mettre deux pièces de vingt francs dans la main; ce début plaît singulièrement au garçon, qui témoigne qu'il est tout yeux et tout oreilles. Cécilia parle à voix basse :

« — Une dame élégante... mince, pâle, assez grande, est arrivée ici... il y a une demi-heure environ ? »

» — Oui, madame.

» — Un monsieur l'attendait sans doute ici, ou a dû la rejoindre?..

« — Personne n'est encore venu, mais cette dame attend en effet un monsieur, elle m'en a prévenu... »

» — Écoutez... je suis jalouse, et je veux m'assurer si on me trompe. Mais ne craignez rien, je ne ferai point de scènes, point d'éclat... et je m'éloignerai sans que l'on se doute que je suis venue. Vous devez me comprendre; il faut que je puisse entendre ce qui se dira dans le cabinet où est cette dame... et je doublerai ce que je vous ai donné.

» — Venez, madame, suivez-moi. »

Le garçon fait entrer Cécilia par une porte dérobée.

» lui fait monter un escalier, fort étroit, s'arrête au premier étage, et ouvre une chambre ; dans cette chambre est un immense placard destiné à pendre des habits, il le désigne à la jeune femme en lui disant à voix basse :

« En vous plaçant dans ce placard vous ne perdrez pas un mot de ce qui se dira dans la pièce voisine, et c'est celle où attend cette dame.

« — Fort bien, voici ce que je vous ai encore promis...

» — Madame m'assure qu'elle ne fera pas de scènes... de bruit...

» — Je ne dirai pas un seul mot, et je sortirai par où je suis venue, maintenant, laissez-moi... »

Le garçon sort ; Cécilia s'assoit et attend. Pendant cinq minutes elle ne distingue que le piétinement d'une personne qui s'impatiente, et de temps à autre une petite toux d'irritation. Enfin, des pas se font entendre dans le corridor. On ouvre la porte du cabinet. Cécilia prête l'oreille, elle reconnaît parfaitement la voix de Flémingue et celle de la comtesse.

« — Bonjour, madame ; excusez-moi, je vous ai fait attendre, peut-être ? »

» — Mais oui, monsieur, il y a près d'une heure que je suis ici...

» — Ce n'est pas ma faute... mais j'ai passé hier une

» partie de la nuit chez Demarsilly, on a fait un baccarat
» monstre... où, par parenthèse, j'ai beaucoup perdu...
» ma foi, ce matin, j'étais si fatigué... j'avais besoin
» d'un peu de sommeil...

» — C'est bien, monsieur, depuis longtemps, d'ail-
» leurs, je n'attends plus de vous aucun empressé-
» ment...

» — Avez-vous demandé quelque chose, madame,
» car enfin dans les restaurants on a l'habitude de pren-
» dre quelque chose.

» — Non, monsieur, je n'ai rien demandé, et je ne
» veux rien...

» — Il est déjà près de trois heures... il est trop tard
» pour déjeuner!.. garçon!.. garçon!.. ah! voilà une
» sonnette!.. »

M. Flémingue sonne, le garçon vient, il lui demande du madère, des biscuits et des macarons ; le garçon s'empresse d'apporter tout cela et sort ; lorsque la comtesse a vu refermer la porte, elle reprend de nouveau la parole :

« — Monsieur, vous avez dû être fort surpris de recevoir une lettre de moi vous donnant un rendez-vous ici... où il y a bien des années que nous n'étions venus?... »

» — C'est vrai, madame, j'ai été assez surpris... mais

» vous voyez que je me suis empressé... ou du moins
» que je me suis rendu à votre désir.

» — C'est bien le moins, monsieur, lorsqu'on n'a plus
» d'amour pour une femme, de montrer quelque défé-
» rence à celle qui vous a fait tant de sacrifices !..

» — Des sacrifices !.. des sacrifices !.. je ne sais pas
» trop ce que vous m'avez sacrifié ! ce ne peut pas être
» votre amour pour votre mari, vous m'avez déclaré
» que vous l'aviez toujours trouvé parfaitement ridi-
» cule... même le jour de votre mariage... Sapristi ! que
» ce madère est mauvais !..

» — C'est assez, monsieur, ne revenons point sur le
» passé !

» — Mais c'est vous qui y revenez, madame, en ve-
» nant me parler de sacrifices !.. c'est qu'en vérité les
» femmes ont toutes cette manie de se poser en victi-
» mes... j'ai eu occasion d'étudier cela, lorsque nous
» rompons une liaison qui, cependant, ne saurait durer
» toujours ; car il n'y a rien de durable ici-bas... cela
» me rappelle un vieux proverbe très-juste : *tout passe,*
» *tout casse, tout lasse !*.. mais seulement ces dames ne
» veulent pas que nous cassions ou que nous nous las-
» sions les premiers... cela blesse leur amour-propre.
» Quand ce sont elles qui rompent d'abord, alors c'est
» bien différent ; lorsqu'elles nous revoient elles dai-
» gnent encore nous sourire, et nous appeler : cher

» ami !.. mais si c'est nous qui commençons, elles
» jouent le drame, se posent en victimes, et nous ont
» fait des sacrifices... Ah! ah! quelle comédie !..

» — Avez-vous fini, monsieur?

» — Oui, madame... décidément, il n'y a pas moyen
» de boire du madère chez les traiteurs... c'est détes-
» table.

» — Monsieur, si je vous ai prié de m'accorder cette
» entrevue secrète, c'est que je voulais vous demander...
» ce que déjà plusieurs fois je vous ai supplié de me
» rendre, mes lettres, monsieur... vous les avez gardées
» toutes, vous en êtes convenu avec moi.

» — Mais, oui, madame, et je ne le nie pas! des
» lettres de vous, madame, sont trop précieuses, trop
» bien écrites pour qu'on les égare ou qu'on les brûle!

» — Monsieur, mes lettres ne pouvaient avoir quel-
» que valeur à vos yeux que lorsque vous aviez pour
» moi un peu d'amour... si toutefois vous en avez ja-
» mais eu, ce dont je doute maintenant.

» — Ah! madame, vous vous faites injure!...

» — Enfin, je le répète, ces lettres ne peuvent plus
» avoir aucun prix pour vous, rendez-les moi donc,
» monsieur, je tiens, moi, à les ravoir pour les anéan-
» tir... il doit y en avoir dix-huit, monsieur... j'en sais
» le nombre.

» — Oui, madame, c'est bien cela, il y en a dix-huit; oh! j'en ai pas perdu une seule.

» — Eh bien! monsieur, quand voulez-vous que je les envoie prendre chez vous?... vous les mettrez sous une enveloppe cachetée.. j'ai un homme sûr que je chargerai de cette commission...

» — Oh! une minute! madame... vous allez trop vite!.. je vous le répète : des lettres de vous, c'est quelque chose de précieux... j'en possède dix-huit ! donc c'est un véritable trésor que j'ai là... et on ne se sépare pas comme cela d'un trésor... surtout dans ma position. J'ai une bien mauvaise veine depuis quelque temps!...

» — Je ne vous comprends pas, monsieur? ne voulez-vous plus me rendre mes lettres!...

» — Je ne dis pas que je ne le veuille pas... mais je vous dis encore une fois... je ne puis pas donner quelque chose qui m'est si cher... sans recevoir au moins l'équivalent!...

» — Ceci est une nouvelle raillerie, monsieur, mes lettres ne sont plus d'aucun prix à vos yeux, j'en suis certaine! reléguées dans quelque coin... avec beaucoup d'autres, sans doute!... je gage bien que vous ne les avez pas regardées depuis longtemps...

» — Je vous assure, madame, que vous vous trompez... et là preuve que j'attache du prix à vos lettres,

» c'est que je les estime douze mille francs... et certes
» ce n'est pas trop! .. elles valent davantage!...

» — Encore une fois, monsieur, je ne vous comprends
» pas... expliquez-vous. .

» — C'est cependant bien simple, madame, j'estime
» vos lettres douze mille francs... ce n'est pas la moitié
» de leur valeur, mais enfin!... envoyez-moi cette
» somme... et je vous rendrai vos lettres.

» — O mon Dieu!... est-ce bien possible... est-ce
» bien vous que j'entends!... vous... Flémingue!...
» vous exigez de l'argent pour me rendre mes lettres!...

» — Que voulez-vous, madame, je suis très-malheu-
» reux au jeu depuis quelque temps... je n'ai pas le
» sou... donc, j'ai besoin d'argent!...

» — Mais, monsieur, c'est affreux, ce que vous fai-
» tes là.. c'est un procédé infâme... me rançonner pour
» me rendre ces preuves de ma faiblesse pour vous...
» vous manquez donc de toute délicatesse!...

» — Ah! madame, pas de grands mots, je vous en
» prie... vous savez d'ailleurs qu'ils ne produisent sur
» moi que l'effet d'un somnifère. La délicatesse... puis-
» qu'il vous plaît de la citer, consiste, avant tout, à
» payer ces dettes de jeu... et je n'ai pas de quoi payer
» les miennes... D'ailleurs, entre amis, entre anciennes
» connaissances... il est tout naturel de s'obliger...

» — Je vous ai obligé trop souvent, et vous avez abusé de ma bonté !...

» — *Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense !...*

» — Oh ! c'est indigne... un homme capable d'un tel procédé est capable de tout !...

» — En effet, je me crois capable de beaucoup de choses !...

» — Et maintenant, lorsque je réfléchis... cette jeune fille ! cette Jeannette que j'accusais, il y a dix ans, de m'avoir volé mon écrin... cette nuit-là... vous aviez traversé mon boudoir, monsieur.

» — Ah ! joli... très-joli... et pourquoi donc n'avez-vous pas dit cela à la justice, madame ?...

» — Ah ! malheureuse que je suis...

» — Mais de grâce, laissons cette vieille histoire de Jeannette, qui ne signifie rien ; voulez-vous vos lettres ? envoyez-moi demain matin, douze mille francs et vous les aurez.

» — C'est donc bien réel ! vous ne rougissez pas de me répéter cette proposition.

» — Madame, je vous ai dit mon dernier mot, et vous devez me connaître assez pour savoir que je ne reviens pas sur ce que j'ai résolu.

» — Mais, monsieur, je n'ai pas cette somme... je n'ai plus d'argent... tout ce que j'avais à moi... vous

» savez bien, monsieur, que je l'ai donné à quelqu'un...
» qui, soi-disant, devait me le rendre... mon mari ne
» me donne que bien juste pour ma toilette...

» — Tout cela ne me regarde pas... s'il s'agissait de
» bijoux, de chiffons, vous trouveriez bien cette somme...

» — Cela m'est impossible, monsieur.

» — J'en suis fâché, madame, mais alors je garderai
» vos lettres... je crois que maintenant nous nous
» sommes dit tout ce que nous avons à nous dire : re-
» cevez mes salutations, madame, j'attendrai de vos
» nouvelles. »

Bientôt le bruit d'une porte qu'on ferme, de pas qui s'éloignent, annonce que Flémingue est parti. Cécilia attend encore quelques minutes puis, ouvrant la porte qui donne sur l'escalier dérobé, elle descend lestement, sort de chez le traiteur, et rentre chez elle sans avoir fait aucune rencontre.

Le lendemain, à dix heures du matin, la riche veuve montait encore dans une voiture de place, et se faisait arrêter au coin d'une rue où stationnait un commissionnaire, porteur d'une médaille, et dont la figure franche dénotait la probité. Elle aborde le commissionnaire, lui remet un portefeuille, lui indique la demeure de Flémingue, lui donne ses instructions et lui dit à quel endroit elle l'attendra dans son fiacre.

M. Flémingue était encore couché lorsque son domes-

tique vient lui dire qu'un commissionnaire demande à lui parler de la part de madame la comtesse de Saint-Raymond. Flémingue ordonne que l'on fasse entrer le commissionnaire et passe une robe de chambre, en se disant :

« — Diable!... est-ce que déjà elle m'enverrait ce
» que je lui ai demandé! .. oh! je le savais bien qu'elle
» finirait par y arriver, mais je n'espérais pas que ce se-
» rait sitôt... »

Le commissionnaire se présente en disant :

« — Si monsieur veut me remettre un petit paquet
» de lettres, voilà ce que madame de Saint-Raymond lui
» envoie en échange. »

Flémingue prend le portefeuille, l'ouvre en se détournant, compte les douze billets de mille francs, laisse échapper un sourire de triomphe, en murmurant :

« — C'est bien, c'est très-bien! le compte y est!...
» je vais vous donner l'objet en question. »

Ouvrant un secrétaire, Flémingue y prend un assez gros paquet cacheté et le remet au commissionnaire, en lui disant :

« — Tenez, mon cher, le compte y est bien, donnez
» cela à la dame qui vous envoie, et dites-lui que je lui
» présente mes très-humbles hommages. »

Quelques minutes après, les lettres de la comtesse de Saint-Raymond étaient entre les mains de Cécilia.

XV

Soupçons mal dissipés.

M. Moulinard ne tarde pas à retourner chez celle qui, pour elle, est toujours Jeannette ; on l'introduit dans le boudoir de madame ; car, pour le vieil avocat, la consigne était de laisser toujours entrer. Il trouve Cécilia en train de parcourir un gros paquet de lettres, en l'apercevant elle lui tendit la main.

« — Me voici, ma chère enfant, » dit l'avocat en pressant affectueusement la main qu'on lui offre, « je viens vous voir, quoique je n'aie rien de nouveau à vous apprendre... il paraît que ce maudit Juif se cache bien, car je n'ai pu encore découvrir sa re-

» traite... mais je viens toujours vous voir, parce que
» vous me l'avez permis, et que cela me fait plaisir.

» — Et je vous en remercie, mon ami, mais, moi,
» j'ai du nouveau à vous apprendre...

» — En vérité?... vous sauriez...

» — Tenez, voyez-vous toutes ces lettres que j'étais
» en train de parcourir...

» — Oui... eh bien, ces lettres?..

» Ce sont celles que la comtesse de Saint-Raymond a
» écrites autrefois à M. Flémingue, son amant...

» — Il se pourrait, et comment sont-elles en votre
» pouvoir...

» — Mon cher ami, mon vieux mari avait raison,
» lorsqu'il me disait : Avec tes millions tu viendras à
» bout de ce que tu voudras, même de te faire rendre
» justice!.. »

Cécilia explique à M. Moulinard comment elle est parvenue à se procurer les lettres, et elle termine son récit en lui demandant s'il trouve qu'elle a eu tort d'employer cette ruse.

« — Non, dit l'avocat, quand il s'agit de se faire
» rendre l'honneur, il est bien permis de tromper ceux
» qui vous ont accusé.

» — Quand vous êtes entré, » dit Cécilia, « je
» cherchais dans ces lettres celle où l'on devait indiquer à
» ce Flémingue un rendez-vous pour la nuit où le comte

» de Saint-Raymond était absent de Paris; nuit où le
» vol fut commis, vous le savez; eh bien, je l'ai trouvée
» cette lettre, tenez, la voilà... lisez, lisez... »

L'avocat prend la lettre et lit :

» — Mon bien-aimé Flémingue, c'est ce matin que
» M. de Saint-Raymond part pour faire un petit voyage;
» il ne reviendra que demain soir. Glissez-vous vers
» minuit dans la maison... c'est facile... il y a récep-
» tion au-dessus de nous. Avec la clef que je joins à
» cette lettre, vous ouvrirez la petite porte qui donne
» dans le couloir... j'aurai soin que celle du boudoir
» soit ouverte ainsi que celle qui ouvre dans ma cham-
» bre, votre Nadellie vous attendra.

» Ce 6 février 1844.

» — La date!... c'est bien la date fatale, vous le
» voyez...

» — Oui, mais malheureusement cette lettre n'a point
» été envoyée par la poste, et la date n'est point au-
» thentique; n'importe, ceci est déjà d'un grand poids
» pour éclairer la justice... mais cela ne suffit point
» encore...

» — Le ciel me secondera, mon ami; après ce qu'il
» a déjà fait pour moi, vous voyez que j'aurais tort de
» désespérer.

» — En effet... ce que vous possédez est précieux...

» mais, lorsque tout semble vous promettre que vous
» réussirez dans cette difficile entreprise, ce qui m'é-
» tonne, ma chère Jeannette, c'est de vous trouver au-
» jourd'hui le front plus soucieux que de coutume, vous
» paraissez même souffrir... êtes-vous malade?

» — Non, ce n'est rien ! » répond Cécilia en essayant de sourire ; puis, après un moment de silence, elle reprend : « mon ami... vous ne m'aviez pas dit... j'ignore que monsieur votre neveu fût marié. Pourquoi donc?... est-ce que cette union est un mystère?... il paraît, cependant, qu'il n'en met guère, lui, à l'avouer dans le monde... »

M. Moulinard pousse un éclat de rire en s'écriant :

« — Marié ! mon neveu ! et qui donc a pu vous dire cela ? »

» — Mais quelqu'un qui s'est trouvé avec M. Gustave et sa femme chez un traiteur !..

» — Gustave marié !.. quel conte vous a-t-on fait là ?.. je puis vous certifier que cela n'est pas...

» — Comment... il n'est pas marié... mais il vous l'a caché, peut-être...

» — Lui !.. qui jusqu'ici était si heureux d'être garçon, et qui a largement usé de sa liberté ! Et quand donc se serait-il marié, mon Dieu ! Avant que vous ne le chargiez de vos affaires, il avait mangé toute la

» fortune que lui avait laissée son père, et n'avait plus
» que des dettes...

» — Mais cependant... chez ce traiteur il était avec
» une dame qui le nommait tout haut son mari; lui-même
» affectait de lui dire : ma femme...

» — Quelque plaisanterie qu'il faisait... quelque
» pari ! que sais-je !.. en fait de folies, je vous réponds
» qu'il est passé maître !

» — Et vous croyez qu'il n'est pas marié ?

» — Lui !.. allons donc !.. d'ailleurs, je connais mon
» neveu... il est... ou, du moins, il était bien vaurien,
» bien étourdi, car il se corrige depuis quelque temps !
» mais jamais, dans ses jours de plus grandes folies,
» il n'aurait accompli un acte aussi sérieux sans me
» consulter. »

A mesure que son vieil ami parlait, les traits de Cécilia prenaient une autre expression, les nuages qui obscurcissaient son front se dissipaient, et ses yeux retrouvaient leur éclat ; elle prend les deux mains de l'avocat et les presse dans les siennes en murmurant :

» — Vous ne savez pas tout le bien que vous me
» faites, mon ami, mais vous le saurez... oui .. je vous
» dirai tout, car je ne dois pas avoir de secret pour
» vous... et d'ailleurs, ce secret, vous l'avez déjà de-
» viné, peut-être... en attendant, soyez assez bon pour
» prier M. Gustave de passer chez moi... j'ai besoin de

» lui parler... et il est venu plusieurs fois... sans me
» trouver. »

Maitre Moulinard regarde en souriant celle qu'il aime comme sa fille. Il ne lui demande pas toutes les confidences de son cœur, mais en la quittant il se dit à lui-même : « Vous verrez que ce Gustave aura été assez
» heureux pour lui plaire ! en vérité, il n'y a de bonheur
» que pour les mauvais sujets !.. »

La journée ne s'est point écoulée sans que Gustave ne se représente à l'hôtel de Monflanquin, cette fois il est sur-le-champ introduit près de Cécilia.

Le jeune homme dont la contenance est digne quoique triste, salue respectueusement la riche veuve :

« — Mon oncle m'a dit, madame, que vous désiriez
» me parler, voilà pourquoi je me présente encore de-
» vant vous ; sans cela, croyez bien que je ne serais
» pas revenu chez une personne... qui, deux fois, a re-
» fusé de me recevoir. »

Cécilia est restée assise ; à la vue de Gustave, son sein se soulève avec violence ; enfin, surmontant son trouble, elle lui tend la main, en lui disant avec cet accent qui part du cœur :

« — J'ai eu tort, Gustave, voulez-vous me par-
» donner ?.. »

Le jeune amoureux n'est plus maître de son émotion, des larmes s'échappent de ses yeux ; il se précipite sur

cette main qu'on lui présente, et la couvre de baisers en balbutiant :

« — Ah ! vous m'avez rendu bien malheureux!..
» Qu'avais-je donc fait pour me traiter ainsi?.. quel
» était mon crime?..

» — Asseyez-vous là, près de moi, je vais tout vous
» dire... je vous ai annoncé que j'étais franche, et que
» j'étais jalouse... mes actions ne démentiront jamais
» mes paroles... on m'avait dit .. on m'avait assuré
» que vous étiez marié...

» — Marié... moi ! qui a pu vous faire ce men-
» songe?...

» — Celui qui m'a dit cela, n'est point un menteur ;
» j'en suis certaine... seulement il doit y avoir dans
» tout ceci... un quiproquo... une erreur, que vous
» m'expliquerez, j'espère ; écoutez-moi : celui qui
» m'a dit cela est cet Anglais, qui est venu ici la der-
» nière fois que nous étions ensemble.

» — Cet Anglais, je ne le connais pas...

» — Laissez-moi donc achever. D'abord je suis bien
» aise de vous dire que lord Chesterfield est un homme
» fort honorable, dont j'ai fait la connaissance dans mes
» voyages ; il était devenu amoureux de moi et me sui-
» vait partout... de grâce, laissez-moi continuer!.. cet
» Anglais me fit l'aveu de son amour, je lui répondis
» qu'il me serait agréable de l'avoir pour ami, mais que

» jamais il ne serait plus pour moi. Il parut se contenter
» de ce titre ; lorsque je vins à Paris il ne tarda pas à
» m'y rejoindre et essaya de nouveau de toucher mon
» cœur en me suppliant de lui laisser au moins une lointaine
» espérance. Je lui dis, très-sérieusement, qu'il
» ne devait rien espérer comme amoureux ; et que, s'il
» ne me promettait pas de ne jamais me reparler de ses
» sentiments, il devait cesser de se présenter chez moi.
» Il me fit cette promesse que, depuis il a tenue religieusement... Voilà quelles sont mes relations avec lord
» Chesterfield ; Gustave, je tenais à vous les faire connaître, afin qu'aucun soupçon ne pût s'élever dans
» votre cœur... De votre côté, j'espère que vous agirez
» de même. »

Gustave baise de nouveau la main de Cécilia, qui lui sourit tendrement, et reprend :

« — Maintenant, voici ce qui est arrivé : l'autre jour,
» après votre départ, je faisais votre éloge. Vous me
» le pardonnerez, j'espère... et lord Chesterfield était en tous points de mon avis ; seulement il s'écriait :
« Mais je connais ce monsieur... où donc l'ai-je déjà
» rencontré ?.. » puis la mémoire lui revint et il dit :
« Je me rappelle à présent... c'est chez un restaurateur
» où je dînais, et il est venu y dîner à une table à côté
» de moi, il était avec sa femme... qui est fort gentille...
» — Avec ma femme ! mais il est fou !

» — C'est ce que je lui dis d'abord, mais il reprit :
» je le reconnais parfaitement... car il m'a prié de me
» déranger, en me disant : Pardon, monsieur, permettez-
» moi d'accrocher à cette patère le chapeau de ma
» femme... » Et celle-ci l'appelait tout haut son mari...
» voyons, Gustave, parlez... que signifie tout cela... ce
» traiteur s'appelait *Vachette*, c'est au coin du faubourg
» Montmartre... eh bien!.. au lieu de me répondre vous
» riez à présent... »

Gustave venait de se rappeler son dîner avec Théodrine, pendant lequel ils avaient constamment joué au ménage; il se souvient aussi de l'étranger qui était leur voisin de table; en un instant tout s'explique pour lui, et il ne peut s'empêcher de rire de la méprise de l'Anglais.

Mais Cécilia reprend d'un ton chagrin :

» — Il paraît que le souvenir de cette aventure vous
» amuse beaucoup!... je ne sais pas si je vous ai rendu
» malheureux en refusant de vous recevoir!... mais en
» ce moment il me semble que vous avez peu pitié de
» mon incertitude...

» — Ah! pardonnez-moi à votre tour... mais, quand
» vous saurez... il ne s'agissait que d'une plaisanterie...
» d'un simple enfantillage!...

» — Quand vous vous serez expliqué, je verrai si je
» dois en rire aussi... quelle est cette femme qui était
» avec vous d'abord?

» — Ce n'est point une femme... c'est une jeune fille. .

» — Fille ou femme, c'était votre maîtresse, dites-le
» donc tout de suite, je ne m'en fâcherai nullement !
» Vous ne me connaissiez point encore, et je ne suis pas
» assez ridicule pour vous reprocher vos folies de ce
» temps-là... pourvu que vous n'aimiez plus cette
» femme... que vous me juriez de ne la revoir jamais,
» et que vous teniez cette promesse, je serai contente...
» seulement la laisser vous appeler son mari... la nom-
» mer votre femme... c'est très-mal ; mais n'en parlons
» plus... eh bien ! vous ne dites plus rien...

» — Mais c'est que ce n'est pas cela du tout !...

» — Comment... qu'est-ce donc alors ? voyons, par-
» lez... j'attends...

» — Cette jeune fille avec laquelle je dînais, par ha-
» sard ce jour-là, chez le traiteur, est une personne très-
» honnête...

» — Une personne très-honnête, qui va dîner au res-
» taurant avec un jeune homme... ah ! par exemple,
» monsieur Gustave, convenez que votre histoire com-
» mence comme un conte de fées !

» — Mais, nous étions dans un salon... avec tout le
» monde. . et si c'eût été ma maîtresse...

» — C'est que vous n'en étiez encore qu'à lui faire la
» cour... et qu'est-ce que c'est que cette jeune per-

» sonne... honnête! qui va dîner ainsi avec vous et vous
» appelle son petit mari ?

» — Cette jeune personne se nomme Théodorine...
» elle a perdu ses parents, elle peint des fleurs sur por-
» celaine, elle gagne fort bien de quoi vivre et peut se
» donner une toilette très-convenable... peindre sur por-
» celaine est, pour une femme, un état beaucoup plus
» lucratif que de travailler à l'aiguille.

» — Après. Mon Dieu, que m'importe à moi la pein-
» ture sur porcelaine, et pourquoi ces détails ?..

» — Parce que je tenais à vous faire comprendre que
» cette jeune personne peut se mettre très-bien sans
» avoir besoin d'un entreteneur : ce qui, malheureuse-
» ment, n'est pas permis à toutes les jeunes filles !..

» — Ah ! que de détails sur la toilette de cette demoi-
» selle .. Enfin d'où la connaissez-vous ?

» — C'est bien simple : elle demeure dans la maison
» de ma tante, elle va presque tous les jours passer la
» soirée chez elle... où viennent aussi d'autres voisins...
» c'est là que j'ai connu Théodorine.

» — Théodorine... ah ! vous dites rien que Théodo-
» rine... on voit que vous êtes très sans façon avec elle...

» — Parce qu'il y a déjà assez longtemps que nous
» nous connaissons... et qu'entre personnes de notre
» âge, on a bientôt banni la cérémonie !...

» — Je le crois... ah ! cette demoiselle est reçue chez

» votre tante... certainement pour que mademoiselle
» Charlotte la reçoive, il faut qu'elle la croie honnête...
» mais votre tante a la vue bien basse, et il est facile à
» deux amoureux de lui cacher leur intelligence...

» — Je vous jure que je n'ai jamais été amoureux de
» Théodorine, que je n'ai pas eu une seule fois l'idée de
» lui faire la cour...

» — Théodorine! ah! que cela m'impatiente de vous
» entendre dire : Théodorine!... enfin, monsieur, com-
» ment se fait-il que cette demoiselle... si vertueuse!
» soit aller dîner avec vous seul, chez un traiteur, et
» vous y ait appelé : son petit mari, et que, de votre
» côté, vous l'ayez nommée votre femme?

» — Tout cela est fort simple, voici comment cela est
» arrivé : je sortais de chez ma tante, c'était l'heure de
» dîner et j'allais me rendre chez un traiteur, lorsque
» dans la rue je rencontre Théo... mademoiselle Théo-
» dorine... ah! il faut vous dire que la veille j'étais allé
» demander à dîner à ma tante... je n'avais pas le sou...
» et ma pauvre tante se trouvant au dépourvu de provi-
» sions... Théo... la jeune voisine était allée chez elle
» prendre un pâté que nous avons accepté sans façon...

» — Je vois que cette demoiselle est extrêmement
» obligeante... continuez.

» — Je la rencontre donc dans la rue... — Où allez-vous?
» me dit-elle. — Je vais dîner, lui dis-je, et vous avez

» dîné? — Non, pas encore. En entendant cela, je trouve
» tout naturel de lui offrir de venir dîner avec moi chez
» le traiteur. Elle refuse d'abord ; j'insiste en lui disant
» que je la ferai dîner dans un salon où il va des dames
» très comme il faut. Elle me refuse toujours en me de-
» mandant ce que l'on penserait d'elle si on la voyait
» dînant avec moi... eh bien ! lui dis-je, pour que l'on ne
» pense pas de mal, appelez-moi votre mari, je vous
» appellerai ma femme, de cette façon, soyez bien per-
» suadée qu'on ne fera pas attention à nous. Elle rit de
» ma proposition, moi, je ne vois dans tout cela qu'une
» plaisanterie fort innocente qui peut nous amuser un
» moment ; que vous dirai-je ! elle avait faim, moi
» aussi, je lui fais le tableau le plus friand du dîner que
» nous allons faire... elle finit par céder... et voilà com-
» ment il se fait que nous ayons dîné tous les deux chez
» *Vachette*, en nous appelant : ma femme et mon mari !
» ce qui nous amusait beaucoup !... parce que ce n'était
» pas vrai.

» — Et après le dîner, qu'avez-vous fait de votre
» femme?...

» — Après le dîner, je l'ai menée prendre du café sur
» le boulevard... ensuite je l'ai reconduite jusqu'à la rue
» de la Chaussée-d'Antin, où je l'ai quittée... elle rentrait
» chez elle, et moi j'allais à mes affaires... voilà, je vous
» le jure, l'exacte vérité. »

Cécilia garde quelque temps le silence, son front est toujours chargé de nuages. Enfin elle s'écrie :

» — Tout cela est possible... mais convenez avec moi que c'est bien invraisemblable.

» — Pourquoi donc invraisemblable ?

» — Parce qu'un jeune homme... et vous surtout, qui n'avez pas la prétention d'être un Caton, ne va pas promener et dîner avec une jeune fille si elle ne lui plaît pas...

» — Mademoiselle Théodorine me plaît comme amie, comme sœur, et pas autrement !...

» — Quel âge a cette demoiselle ?

» — Vingt-deux ou vingt-trois ans, je crois... je ne sais pas au juste...

» — Et elle est jolie ?

» — Jolie n'est pas le mot.. elle est gentille...

» — Et vous la voyez toujours cette... Théodorine...

» — Je la vois chez ma tante, jamais ailleurs...

» — Mais ne dinez-vous pas chez votre tante, maintenant ?

» — Oui, depuis que je me suis rangé, que je suis sage, je me suis mis en pension chez ma tante, pour dîner seulement... je sais que cela lui fait grand plaisir... moi j'y trouve de l'économie et une nourriture plus saine...

» — Et puis cela doit faire aussi grand plaisir à ma-

» demoiselle Théodorine... de cette façon, quand elle
» veut vous voir, elle sait où vous rencontrer.

» — Ah ! madame...

» — Ne mentez pas... cette demoiselle vient chez
» votre tante à l'heure où vous y dînez?...

» — Oui, cela est vrai.

» — Elle y vient souvent ?

» — D'autant plus souvent qu'elle aide un peu ma
» tante à faire sa cuisine, parce que celle-ci étant
» myope...

» — Assez... je n'ai pas besoin d'en savoir davan-
» tage... cette jeune artiste qui peint sur porcelaine
» abandonne son travail et se fait cuisinière... Tout cela
» sans avoir le moindre amour pour vous ! Oh ! c'est
» impossible ! je ne croirai jamais cela. »

Cécilia s'est levée, elle se promène avec agitation dans la chambre, ses yeux brillent d'un feu sombre et se détournent de Gustave ; celui-ci la regarde tristement et lui dit :

« — Vous ne voulez pas me croire... Je vous ai dit
» pourtant toute la vérité ! J'avoue que les apparences
» peuvent en effet faire penser que cette jeune fille était
» ma maîtresse... mais les apparences ne trompent-
» elles donc jamais ? Toutes les circonstances se réunis-
» sent quelquefois pour faire supposer une faute qui
» n'existe pas. »

Cécilia s'arrête, elle court à Gustave, lui prend la main et s'écrie :

« — Vous avez raison, mon ami, les apparences sont
» bien souvent trompeuses... plus que personne je dois
» le savoir... Pardonnez-moi... vous me jurez que cette
» jeune fille n'est pas votre maltresse... je dois vous
» croire.

» — Oui, chère Cécilia, vous devez être certaine que
» je n'aime que vous. Cependant, comme je ne veux
» pas que vous conserviez de soupçons... comme je
» tiens à ne vous causer aucun chagrin, dès aujourd'hui
» je cesserai de dîner chez ma tante, je trouverai facile-
» ment un prétexte pour cela, et je n'irai la voir que le
» matin; comme cela, je serai bien sûr de ne pas me
» rencontrer avec la jeune voisine.

» — Merci, Gustave, merci de ce que vous voulez
» faire... mais je ne saurais l'accepter... je veux que
» vous continuiez d'aller dîner chez votre tante... cette
» bonne Charlotte qui vous aime tant... Je la priverais
» de votre présence... C'est ainsi que je reconnaitrais
» ce qu'elle a fait... Non, je vous le répète, vous ne chan-
» gerez rien à vos habitudes... vous ne cesserez point
» d'aller chez votre tante.

» — Mais j'y serais toujours allé, seulement à une
» autre heure.

» — Elle est bien heureuse de vous avoir à dîner,

» je ne veux pas que vous cessiez d'être son hôte...

» Entendez-vous, mon ami, je ne le veux pas ?

» — Je dois vous obéir en tout... mais je serais si
» désolé de vous causer de la jalousie... c'est un cruel
» tourment, je le sais par moi-même. Le désir que vous
» aviez de recevoir Monferville m'avait rendu bien mal-
» heureux... et, lorsqu'il m'a dit qu'il vous avait fait
» visite, que vous aviez paru si heureuse de le recevoir...
» je m'étais déjà promis, moi, de ne plus revenir !

» — Gustave, je vais vous dire pourquoi je désirais
» tant recevoir ce monsieur...

» — Non, ne me le dites pas... je ne vous demande
» rien ! je n'ai plus de soupçons, moi...

» — Vous m'écoutez cependant : ce Monferville
» est un misérable qui, après avoir jadis abusé de l'in-
» nocence d'une jeune fille, l'abandonna, la repoussa,
» lorsque, dans une circonstance bien malheureuse,
» elle implorait son appui. Je connais celle qui fut si
» indignement trompée par cet homme... je me suis
» promis de la venger. J'ai déjà commencé. Monferville
» est fat, orgueilleux, rempli de vanité et avare ; il croit
» qu'aucune femme ne peut lui résister... Vous voyez
» que je le connais bien... J'ai dû lui laisser croire
» qu'il avait fait ma conquête... A mon bal, il a déjà
» été le héros d'une scène bouffonne... que j'avais or-
» donnée et qui a fait rire tout le monde à ses dépens.

» Mais ce n'est point suffisant, je veux faire mieux encore... Comme il ne pense pas que j'aie été pour rien dans sa malheureuse valse ; il est déjà revenu me faire visite depuis mon bal, et je n'ai pas manqué de lui témoigner tous mes regrets de ce qui lui est arrivé. Il a recommencé à me faire sa cour, et maintenant, je lui ménage une autre mésaventure. Mais que nous veut-on ? »

La femme de chambre, qui vient d'entr'ouvrir la porte du boudoir, dit à sa maîtresse :

» — M. Monferville demande s'il peut présenter ses hommages à madame.

» — M. Monferville ! il ne pouvait arriver plus à propos... Faites entrer. »

Et pendant que la femme de chambre sort pour exécuter l'ordre de sa maîtresse, celle-ci dit à Gustave :

« — Restez, mon ami... ne partez qu'avec ce monsieur, et secondez-moi bien dans ce que je lui dirai... Je suis persuadée que vous me devinerez. »

XVI

Préparatifs de fête.

Quand on est franchement fat, quand on a de soi une opinion supérieure, quand on est enfin bien bour-soufflé de son mérite, on ne soupçonne pas que l'on a été le jouet de quelqu'un, on ne veut jamais avoir été ni hafoué ni berné.

Monferville était donc bien persuadé que sa valse forcée, au bal de madame de Monflanquin, n'était due qu'à la sottise de ce petit monsieur qui voulait porter tout le monde. A la vérité, il y avait bien remarqué que la riche veuve avait été très-froide avec lui pendant sa

fête ; mais il s'était dit encore que ceci devait être un petit calcul de cette dame, qui, devant le monde, avait craint de laisser voir le tendre penchant qu'elle avait pour lui !

Voilà comme raisonnent les gens infatués de leur mérite.

Monferville se présente donc avec cette assurance qui le distingue et une toilette à provoquer l'admiration d'un tailleur ; en apercevant Gustave chez la belle veuve, son air radieux perd un peu de son éclat, mais celui-ci lui fait un salut si profond, et madame de Monflanquin lui adresse un sourire si gracieux, qu'il reprend bientôt tout son aplomb.

« — Nous parlions de vous, monsieur, lorsqu'on » vous a annoncé, » dit Cécilia en indiquant un siège au bel homme.

« — Comment, madame... j'avais ce bonheur... vous » vous occupiez de moi, avec ce cher Gustave !.. vous » en disiez beaucoup de mal, n'est-ce pas ?

» — Convenez que vous ne pensez pas cela.

» — De vous, belle dame, je ne puis, il est vrai, » attendre que des choses aimables...

» — M. Gustave me demandait si je donnerais bien- » tôt un autre bal... parce qu'il n'est pas venu au der- » nier... Je lui disais, en riant, que c'était à son tour...

» — Et je répondais à madame que ce serait avec le

» plus vif plaisir que je lui offrirais une petite fête...
» mais en ce moment je ne suis pas logé de façon à
» recevoir ; c'est à peine si j'ai de quoi me coucher.
» Dans quelque temps je compte prendre un apparte-
» ment confortable, et je me ferai un grand honneur d'y
» offrir à madame une soirée que je tâcherai de rendre
» agréable.

» — Oui, mais ce n'est pas tout, » reprend Cécilia,
« vous ajoutiez : Ah ! pour donner une jolie fête... pour
» improviser des choses charmantes, pour faire de son
» appartement un séjour enchanteur où tous les plaisirs
» sont réunis, il n'y a qu'un homme à Paris... et cet
» homme, c'est Monferville.

» — Comment ce bon Gustave disait cela !.. Je re-
» connais là un ami ! Il est certain que j'ai assez de
» goût pour tout ce qui est fête... bal... soirée... L'été
» dernier, à la campagne d'un de mes amis, j'ai fait faire
» des choses ravissantes. . en illuminations... en trans-
» parents... en feu d'artifice.

» — A la campagne, on a de l'espace, et il est facile
» d'y faire ce que l'on veut... mais à Paris, dans un
» appartement, c'est bien plus difficile, et il y a bien
» plus de mérite à y offrir des surprises à la société...

» — Ma foi, » reprend Gustave, « si je donnais un
» bal, j'avoue que je ne saurais pas imaginer autre chose
» qu'un brillant éclairage, des fleurs partout, un bon

» orchestre, et surtout un beau souper. Ce dernier article me semble indispensable.

» — Vous avez raison, monsieur Gustave, un souper termine galement un bal; c'est ce qui a manqué au mien.

» — Que dites-vous donc, madame, » reprend Monferville. « Mais à votre fête il y avait un buffet magnifique, garni non-seulement de rafraîchissements variés » à l'infini, mais encore de choses solides pour les estomacs impérieux... J'y ai pris des sandwiches au perdreau et aux truffes et bu du bordeaux délicieux.

» — Tout cela ne vaut pas un souper, des petites tables de huit ou dix couverts, où l'on se rassemble, où l'on y cause, où l'on rit... Tenez, à Vienne, un gentilhomme attaché à l'empereur, vieux garçon, qui passait cependant pour très-avare, nous a donné un bal charmant. Son appartement était transformé... ce n'était partout que des surprises délicieuses... là, on entrait dans une grotte, plus loin dans un bosquet, ensuite c'était un pavillon chinois ! Je ne saurais vous dire tout ce qu'il avait imaginé... cela s'est terminé par un souper servi dans un bocage ; on y entendait le chant des oiseaux. C'était ravissant ! A Naples, un jeune homme... attaché à l'ambassade, nous a donné aussi une soirée... A Venise, un négociant extrêmement riche a voulu absolument m'offrir un bal ;

» comme il était garçon, je ne voulais pas lui donner cet
» embarras, mais il a insisté... J'ai dû céder; je ne
» saurais vous dire comme sa fête était galante!.. Enfin,
» je crois que dans chaque ville où je me suis arrêtée
» j'ai reçu un accueil aussi flatteur...

» — Je le crois, belle dame, je le crois, et cela ne
» devait nullement vous surprendre! » dit Monferville
en s'inclinant.

« — Maintenant, » murmura Gustave, « c'est au
» tour de Paris... Vous verrez, madame, qu'on n'y est
» pas moins galant qu'en Allemagne ou en Italie. Ah!
» si j'avais l'appartement que je compte prendre... mal-
» heureusement, il ne sera libre que dans deux mois...
» et l'hiver sera bien avancé. »

Monferville ne disait plus rien, il paraissait fortement
préoccupé; il se balançait sur sa chaise, passait sa
main dans ses cheveux et regardait beaucoup au plafond;
la conversation était tombée, chacun semblait réfléchir,
lorsqu'enfin le beau lion, se posant comme quelqu'un
qui vient de prendre une détermination, dit tout à coup
à Cécilia :

« — Madame, voulez-vous me permettre d'être le
» premier à vous offrir à Paris une de ces petites fêtes
» dont vos voyages ont été semés?..

» — Comment, monsieur Monferville, que voulez-
» vous dire?

» — Je veux dire, madame, que si vous daignez me
» promettre de venir chez moi... si vous acceptez enfin
» mon invitation... j'aurai aussi le plaisir de vous offrir
» un bal... où je tâcherai... non pas d'éclipser mes de-
» vanciers, mais du moins de marcher sur leurs traces...

» — Vraiment, monsieur, vous voulez me donner un
» bal...

» — Et je suis sûr d'avance que ce sera délicieux,
» ravissant, qu'on n'aura jamais rien vu d'aussi joli ! »
s'écria Gustave.

« — Eh bien ! monsieur Monferville, j'accepte avec
» plaisir votre invitation...

» — Ah ! madame, vous me comblez de joie !..

» — Et quand nous donnerez-vous cette petite fête ?

» — Je ne demande que huit jours pour mes prépa-
» ratifs et mes invitations... Je ne puis, dans mon ap-
» partement, réunir une aussi nombreuse société que
» dans vos magnifiques salons... mais nous pourrons
» être encore une soixantaine...

» — C'est bien suffisant pour former une charmante
» réunion.

» — D'aujourd'hui en huit, cela vous convient-il,
» madame ?

» — Parfaitement !..

» — Alors c'est une chose arrêtée ; et je vous de-

» mande la permission de vous quitter, car je vais dès
» à présent m'occuper de mes préparatifs...

» — Mais en vérité, monsieur de Monferville, n'allez
» pas faire de folies... c'est que je vous en crois ca-
» pable...

» — Je ne ferai jamais assez bien, madame, pour
» que cela soit digne de vous... Recevez mes hom-
» mages.

» — Je pars avec vous, Monferville, et si vous avez
» besoin de moi pour quelques détails de votre fête, je
» me mets à votre disposition.

» — Oui, certainement, j'aurai besoin de vous...
» Venez, mon cher... Oh! j'ai déjà en tête des plans
» délicieux!.. »

Ces messieurs ont quitté madame de Monflanquin. A
peine sont-ils dehors, que Gustave dit à Monferville :

» — Recevez mes compliments... Vous donnerez
» une fête à madame de Monflanquin... elle consent à
» aller chez vous, chez un garçon... ceci me semble une
» grande faveur... et je vois que vous êtes bien dans
» les papiers de la riche veuve...

» — Oui... oui... certainement c'est une faveur!.. »
répond Monferville en poussant un soupir... « Mais
» comme cela va me coûter d'argent!.. quelles dépen-
» ses!.. Je frémis rien que d'y songer... Enfin, comme

» on dit vulgairement : le vin est tiré, il faut le boire...

» Il n'y a pas à reculer...

» — Et je suis persuadé que vous ferez les choses
» superbement !..

» — Il le faut bien, pardieu !.. il le faut bien... Je
» me suis avancé, il faut que je m'en tire avec hon-
» neur. . Après tout, ce sera, je l'espère, de l'argent
» bien placé... Cette dame... chez moi... cela désolera
» tous mes rivaux... et je l'emporte... elle est million-
» naire. Allons !.. je veux que mon bal soit ravissant.
» Je transformerai mon appartement ; j'en ferai... je ne
» sais pas trop ce que j'en ferai... mais enfin j'en ferai
» beaucoup de choses... Vous m'aidez, mon cher,
» vous et Malochetti... Je vais d'abord faire la liste de
» mes invitations... il faut qu'elles partent demain... ce
» sera difficile... soixante lettres à écrire...

» — On fait une circulaire, on en fait imprimer un
» cent !..

» — C'est juste... cela s'imprime en quelques heures...
» cela coûte encore de l'argent...

» — Une misère !

» — Oui... j'en aurai bien d'autres à payer ! »

Dès le lendemain, Monferville avait fait la liste de ses invités ; les lettres imprimées avaient été envoyées ; il en était parti soixante-dix Gustave s'était chargé d'avoir un orchestre excellent ; Malochetti, mandé par

Monferville, est accouru. En apprenant que son ami va donner un bal, il s'écrie :

« — Vous allez donc vous marier ?

» — Pas encore, mon cher ; mais il est assez probable que cette fête sera le prélude de quelque événement de ce genre.

» — Et à quelle occasion cette fête ?

» — Pour recevoir chez moi madame de Montflanquin, cette charmante veuve qui est millionnaire !

» — Elle viendra à votre bal ?

» — Puisque c'est pour elle que je le donne... Elle m'a provoqué ! j'ai saisi l'occasion avec empressement...

» — Oh ! alors, je comprends... c'est très-adroit... une veuve millionnaire !.. je vous fais mon compliment...

» — Mais oui, je crois que l'avenir est fort brillant pour moi. Vous concevez, Malochetti, que cette dame doit être la reine de ma fête... Je veux qu'on chante des couplets faits pour elle, qu'on lui adresse des vers... Je ferais bien tout cela moi-même, si j'avais le temps... mais je n'ai pas le temps... Vous, Malochetti, vous êtes un peu poète, je crois ?..

» — Un peu ! vous pourriez dire beaucoup ! nous sommes tous poètes en Italie...

» — Eh bien ! vous vous chargerez de cela... J'aurai

» une pièce de mon appartement toute garnie de feuil-
» lages, d'arbustes ; ce sera un véritable bósquet... Je
» tâcherai d'avoir un rossignol pour qu'il chante...
» Connaissez-vous quelqu'un qui aurait un rossignol à
» me prêter ?

» — Non... je connais des perruches et beaucoup de
» pies, mais pas un seul rossignol...

» — J'en trouverai un...

» — Est-ce que vous voulez faire dire mes vers par
» un rossignol ?..

» — Non, mon cher ; mais après le chant des oiseaux
» qui attirera dans le bocage... un petit berger et une
» petite bergère paraîtront ; ils offriront une couronne
» de fleurs à ma belle veuve, et lui diront les vers et
» les couplets.

» — Ah ! très-bien... cela peut être fort gracieux en
» effet... C'est entendu, je me charge de la poésie.

» — Dans une autre petite pièce dont je ferai une
» grotte... un séjour mystérieux... tout en rocaille...
» je voudrais avoir...

» — Encore un rossignol ?

» — Non !.. il faut varier ! J'aurai là un sorcier, un
» homme qui dira la bonne aventure... Il aura un grand
» chapeau pointu, une longue barbe !..

» — Le costume complet du magicien.

» — C'est cela même. Ne pensez-vous pas que, pour

» donner à ma grotte un aspect magique... quelque
» chose d'effrayant enfin, je ne ferais pas mal d'avoir
» une chouette : c'est l'oiseau des sorciers.

» — Oui, mais c'est un vilain oiseau .. Je ne crois
» pas que cela charmerait les dames. A votre place,
» j'aimerais mieux avoir quelqu'un déguisé en ours,
» qui se promènerait devant l'autre du magicien, en
» imitant les rugissements de cet animal... je parle de
» l'ours .. cela ferait rire et serait moins hideux qu'une
» chouette...

» — Vous avez raison, Malochetti, vous avez de fort
» bonnes idées. J'aurai un ours ; et, quant au magicien,
» vous comprenez que lorsque madame de Monflanquin
» ira le consulter, nous aurons pour elle un horoscope
» tout particulier... en vers aussi, cela produit plus
» d'effet... Il faudrait lui faire entendre qu'un homme
» seul peut faire son bonheur...

» — Et que cet homme, c'est vous... Soyez tran-
» quille, je vous arrangerai cela en vers alexandrins...

» — Merci, *mio caro!* Vous êtes un ami précieux...
» Je n'ai qu'à me louer aussi de Gustave... J'avoue que
» dans cette circonstance il met le plus grand zèle à me
» seconder... Il a fait imprimer mes invitations. . il a
» commandé la musique, l'éclairage... moi, je comman-
» derai le souper chez *Chabot et Potel* ; c'est ce qu'il y
» a de mieux...

- » — Ah ! vous aurez un souper... c'est magnifique...
- » — Oui... magnifique... mais que d'argent cela me
- » coûtera... c'est effrayant !..
- » — Ne vous plaignez pas ; vous semez pour recueil-
- » lir...
- » — Il faut que je me dise cela pour oser continuer..
- » mais une millionnaire... cela vaut bien quelques sa-
- » crifices. »

XVII

Un bal chez Monferville.

Pendant les quelques jours qui se passent, jusqu'à celui où il donne sa fête, Monferville ne prend presque pas de repos ; une fois obligé de dépenser, il a fait comme ces avarés qui deviennent fastueux lorsqu'ils se mettent en train. Mais, lorsqu'arrive le grand jour, il compte sur un triomphe complet, car tout est disposé chez lui pour que son bal soit charmant ; les surprises sont prêtes, les décorations sont posées ; enfin un souper de cinquante couverts a été commandé par lui chez Chabot et Potel.

Le moment de cette fameuse soirée est venu : à huit heures, tout est allumé dans l'appartement de Monfer-

ville, qui a loué plusieurs domestiques pourvus de riches livrées, et qui se tiennent dans la salle d'entréc. La porte cochère de la maison est ouverte entièrement, et des lampions placés de chaque côté doivent guider les voitures. L'amphytrion, habillé, parfumé avec une recherche, une coquetterie et une élégance extrêmes, se promène dans son appartement, admire son éclairage, le luxe avec lequel chaque pièce est décorée, et se dit :

« — Madame de Monflanquin sera enchantée... elle »
» ne s'attend pas à une fête aussi jolie... la sienne était »
» fort belle... parce que ses salons sont immenses ; ici, »
» c'est petit ; mais comme c'est bien décoré !... Que de »
» surprises je lui ménage !.. Mon souper sera délicieux... »
» je n'ai demandé que cinquante couverts... pourvu que »
» ce soit assez... J'ai invité soixante-dix personnes... »
» mais tout le monde ne vient pas... et tout le monde »
» ne soupe pas !... Quelle dépense !.. mais aussi quelle »
» belle affaire si j'épouse la millionnaire !... »

A huit heures et demie les musiciens arrivent. Il y en a neuf : trois violons, une basse, un violoncelle, un piston, un cor, un alto et un tambour. Ces messieurs s'accordent, préludent ; cela fait déjà tant de bruit, que tout le monde s'arrête dans la rue pour écouter ; Monferville ne demeurant qu'au second, on entend parfaitement d'en bas.

A neuf heures moins le quart, Gustave et Malochetti

se présentent en grande tenue de bal. Ils témoignent leur admiration en entrant dans les appartements.

« — C'est ravissant, c'est éblouissant, c'est étourdissant ! » dit l'Italien en serrant la main à Monferville.

« — Le fait est qu'il est impossible de faire mieux ! » s'écrie Gustave, « et madame de Monflanquin sera bien ingrate si elle est insensible à une si belle fête ! »

« — N'est-ce pas, mes chers amis ? » répond Monferville en promenant des regards radieux autour de lui. « Ma foi, je n'ai rien épargné... Quand on y est, il faut faire les choses bien... Venez voir, avant que le monde n'arrive... Tenez, voici mon cabinet transformé en grotte... »

« — Oh ! c'est très-curieux... »

« — Le magicien est déjà à son poste... et voici un ours blanc qui garde l'entrée de la grotte. C'est François, le fils de mon tailleur, qui s'est chargé de ce rôle .. Il imite très-bien les rugissements d'un ours ; il a pour cela une espèce de pratique dans laquelle il souffle... François, rugis donc un peu... »

L'ours blanc redresse la tête et se met à rugir d'une façon si étourdissante, que les musiciens s'en arrêtent effrayés.

« — Délicieux !... les dames auront très-peur ! Ce

» sera charmant ! » s'écrie Malochetti en se frottant les mains.

« — Et le borage... les petits bergers ?...

» — De ce côté ; suivez-moi. »

Monferville conduit ses amis dans une petite pièce transformée en bosquet. On y a caché la tenture par des feuillages ; des arbustes y forment un bosquet, on y marche sur du gazon, et de tous côtés des fleurs retombent en guirlandes ou en bouquets.

« — Mon Dieu ! que c'est galant ! » dit Gustave : « en vérité, c'est une féerie !... on se croirait dans les jardins d'Armide !... ou tout au moins à l'Opéra. »

A peine ces messieurs ont-ils mis le pied dans le bosquet, qu'une petite fille de douze à treize ans, habillée en bergère, et dont la figure bouffie et rouge rappelle également les belles poupées de jour de l'an, sort de derrière une charmille, et, courant se placer devant Gustave, lui présente une couronne de camélias, en lui chantant sur l'air de *Fleuve du Tage* :

« Femme charmante
« Recevez ce bouquet,
« Pour vous je chante,
« Pour vous est ce bosquet ;
« Pour vous...

« — *Què diavolo è questo !* » s'écrie Malochetti en interrompant la chanteuse, « ce n'est pas pour cet air-là

» que j'ai fait les vers, c'est pour l'air de *la Norma*.

» — Je le sais bien, mon bon, dit Monferville, « mais
» il n'a jamais été possible d'apprendre à cette petite
» l'air de *la Norma* ; on a essayé inutilement ; et, comme
» elle dit très-bien *Fleuve du Tage*, et que les paroles
» allaient dessus, c'est celui-là qu'elle chante... Mais,
» petite, fais attention : ce n'est pas à un monsieur que
» tu dois offrir ta couronne et dire ta chanson... c'est à
» une dame...

» — Ah ! j'ai cru... comme j'ai vu du monde dans le
» bosquet...

» — D'ailleurs, écoute bien ; tu ne sortiras de ta cachette que quand je te crierai : Parais, Bergerette!..

» — Oui, monsieur.

» — Et le petit berger... je ne le vois pas...

» — Il est là... assis derrière cet oranger... il accompagne avec sa musette...

» — Vous croyez qu'il accompagne... Il y a une sourdine dans la musette, alors... C'est égal, c'est fort gentil !

» — Dans tout cela, » dit Gustave, je n'ai entendu que la moitié de la chanson que je ne connais pas ; puisque la petite est là, je voudrais bien l'entendre toute entière...

» — Allons, chante, Bergerette. »

La petite pouppée se remet à chanter :

- « Femme charmante
- « Recevez ce bouquet,
- « Pour vous je chante,
- « Pour vous est ce bosquet ;
- « Pour vous est cette fête,
- « Oui pour vous tout s'apprête
- « Et pour vous dans ce bal
- « Tout est original !

» — Ma foi ! je trouve cela très-joli ! » dit Monferville en se caressant le menton. « Je crois que cela flattera la riche veuve !

» — Il est certain, » dit Gustave, « que si, après » cela, elle ne comprenait pas que c'est pour elle qu'on » donne la fête, elle y mettrait de la mauvaise volonté...

» — Déjà neuf heures passées!... comme on vient » tard ! » dit Monferville en se promenant dans son appartement, accompagné de ses deux amis, qui le suivent comme deux gardes du corps ; Malochetti, en fredonnant l'air de *la Norma*, avec les paroles qu'il a faites, Gustave, en se mordant les lèvres de temps à autre pour ne pas rire.

» — Dans un bal, la foule ne vient guère avant dix » heures, » s'écrie l'Italien ; « mais, *per Dio!* si l'or- » chestre nous jouait quelque chose... la musique attire...

» — Vous avez raison, Malochetti... Messieurs les » musiciens, veuillez nous jouer... ce que vous vou-

dre... vos airs vont faire venir nos danseuses... »

L'orchestre exécute une charmante mazurke, avec piston, cor et tambour... Malochetti se met à danser avec une chaise; Gustave qui s'est approché d'une fenêtre, s'écrie :

« — La rue est pleine de monde !

» — Qui vient ici ? » dit Monferville.

» — Je ne crois pas ; mais du monde qui écoute... et même j'en vois qui danse....

Monferville s'approche d'une croisée et voit en effet plusieurs enfants de six à dix ans qui sautaient dans la rue; c'était la jeune famille d'un charcutier dont la boutique était en face, et plusieurs jeunes portiers et portières en herbe du voisinage, qui profitaient de la musique pour former un petit bal impromptu.

Monferville s'éloigne de la fenêtre avec humeur, en murmurant :

« — Ce n'est pas pour toute cette racaille que j'ai fait venir un des meilleurs orchestres de Paris... Sapristi ! que l'on vient tard...

» — Il n'est encore que neuf heures et demie...

» — Oui... mais on pourrait arriver... J'espérais que madame de Monflanquin serait une des premières... Après cela, j'aime autant qu'elle ne soit pas encore ici... Je crains qu'il ne me manque du monde... J'étais

» fâché de n'avoir commandé qu'un souper de cinquante
» couverts... Je vois que ce sera bien assez...

» — Oh ! oui. » dit Gustave, « il est probable que ce
» sera suffisant. »

A dix heures moins un quart on entend le roulement
d'une voiture qui entre dans la cour. La figure de Mon-
ferville s'épanouit, et il s'écrie :

» — Enfin ! voilà la qucue qui entre dans la mai-
» son !... »

Bientôt un valet annonce :

« — Monsieur et madame Roquardin ! »

On voit paraître un couple énorme. Le monsieur a
près de six pieds, son épouse en a cinq bien passés ; tous
deux sont gros en proportion de leur taille. Le mari, avec
ses traits fortement accusés, son teint coloré, ses sourcils
épais et ses gros favoris, dont les extrémités, taillées en
croissant, vont se perdre en pointe aux coins de sa bou-
che, a l'air d'un beau tambour-major ; la femme, presque
aussi colorée que son mari, a, de plus, une paire de
moustaches très-prononcées et qui ferait honneur à un
militaire. Cette dame, qui a passé la quarantaine, aurait
été bien dans sa jeunesse, si son nez, en forme de lima-
çon, n'avait pas été d'une grosseur démesurée, qui don-
nait à sa figure l'aspect d'un masque, ce qui n'empêchait
pas madame Roquardin de se croire fort jolie et de mi-
nauder en conséquence.

M. Roquardin est un ancien fournisseur d'équipement militaire ; il a amassé une très-belle fortune, et, pour cette raison, Monferville est resté de ses amis, bien que le ci-devant fournisseur n'ait point un langage et des manières très fashionables. En revanche, sa femme fait la petite maîtresse et s'efforce de semer ses discours de mots recherchés ; parfois, à la vérité, elle ne les place pas bien, mais peu lui importe ; le principal, pour elle, est de les avoir dits.

Monferville court offrir son bras à madame Roquardin, qui s'écrie, en ne voyant que deux messieurs dans les salons :

« — Comment ! nous sommes des premiers... ah !
» que c'est intempestif !... Et ce Roquardin qui me pres-
» sait !... Tu vois, minet, que nous avions bien le
» temps !..

Monferville dissimule une grimace, en disant :

» — Madame, vous n'arrivez jamais trop tôt... les
» autres personnes sont dans leur tort.

» — Ma foi ! » s'écrie M. Roquardin, « je voyais dix
» heures approcher... c'est embêtant de sortir si tard...
» J'ai dit à Minette : Si tu n'en finis pas, je vas me flan-
» quer dans le lit !..

» — Et il l'aurait fait !.. il en est capable... ce vi-
» lain minet ?..

» — Décidément il paraît que c'est minet et minette, »

dit tout bas Gustave à l'Italien; « la dame est fâchée
» d'avoir manqué son entrée!...

» — *Per Dio !..* ceux-là peuvent compter double...
» Il n'en faudrait pas beaucoup de cette taille pour remplir un salon !.. »

Au moment où madame Roquardin passe devant la grotte, l'ours croit devoir faire entendre un superbe rugissement. L'énorme dame pousse un cri de terreur, et tombe dans les bras de Monferville qui manque lui-même de tomber en recevant ce paquet.

« — Mon Dieu ! monsieur, qu'est-ce que c'est que
» cela?... vous avez des animaux féroces à votre bal ?

» — N'ayez aucune crainte, madame, ceux-ci sont
» apprivoisés... Venez, l'ours... couchez-vous aux pieds
» de madame...

» — Non, monsieur!.. je ne veux pas!.. j'ai peur!..
» minet ! vient me faire bouclier !.. »

Mais minet riait de bon cœur, parce qu'il avait reconnu de quelle espèce était l'ours. Pour calmer la frayeur de cette dame, Malochetti débarrasse François de sa tête d'ours, et madame Roquardin s'écrie :

« — Ah ! c'est un ours de théâtre!.. ma peur s'évapore ! Que j'étais *subornée* !..

» — C'est une bonne farce, minette.

« — Ah ! monsieur Monferville !... voilà une surprise bien romanesque ! »

Monferville, dont à chaque minute la figure s'allonge davantage, quitte madame Roquardin, court dans son antichambre et dit à son véritable domestique :

« — Julien, courez chez Chabot et Potel... vous direz que je me suis trompé ; que ce n'est point cinquante couverts, mais seulement quarante qu'il me faut pour souper...

« — Cela suffit, monsieur.

« — Vous entendez bien, je ne veux à souper que pour quarante personnes, pas plus.

« — Oui, monsieur. »

Monferville rentre dans ses salons. L'orchestre, en le voyant, joue une polka ; madame Roquardin n'étant pas invitée, oblige son mari à polker avec elle. Malochetti reprend une chaise et Gustave va caresser l'ours.

A dix heures et demie arrive un monsieur fort laid, fort jaune, d'une physionomie très-désagréable, et qui, en parlant, commence par ouvrir une bouche énorme, comme s'il voulait avaler ses auditeurs. Ce monsieur tient par la main une petite fille de dix à onze ans, coiffée comme une vieille femme et habillée comme une acrobate : il vient saluer Monferville en lui disant d'une voix caverneuse :

« — Bonsoir, monsieur... je vous amène ma fille

» aînée, la cadette a été vaccinée hier, et ma femme n'a
» pas voulu la quitter parce qu'elle a le corps dérangé...
» vous comprenez...

» — Très-bien, M. Durbec, très-bien...

» — Du reste, ma fille que voilà, est une danseuse
» intrépide... elle danse toutes les danses... même
» celles qu'elle ne sait pas... Vous pouvez la mettre à
» l'épreuve...

» — Nous n'y manquerons pas, monsieur Durbec.

» — Il vient peu de monde, mais c'est bien laid ! »
dit Malochetti dans l'oreille de Gustave.

» — Oui, cela ne s'annonce pas bien... Quel est ce
» M. Durbec... le connaissez-vous ?

» — C'est un homme qui a une grande position dans
» les chemins de fer... Sa femme est, dit-on, assez
» jolie...

» — Et il n'amène que sa fille qui est habillée ridi-
» culément... c'est fâcheux ! »

Cependant Monferville ne pouvait tenir en place : il
va d'une pièce dans l'autre, en murmurant :

» — Personne n'arrive... qu'est-ce que cela veut
» dire ? Et madame de Monflanquin elle-même, qui sait
» que c'est pour lui être agréable que je donne ce bal !..
» Madame de Monflanquin ne vient pas... c'est à se dé-
» sespérer... Ah ! Julien... écoutez... »

Le domestique s'approche de son maître.

• — Vous avez été chez Chabot et Potel ?

» — Oui, monsieur, on a consenti à ne faire le souper que pour quarante personnes, tout en disant que vous auriez bien dû prévenir plus tôt...

» — Julien, vous allez retourner chez Chabot et Potel...

» — Ah ! monsieur veut le souper comme auparavant ?

» — Au contraire !.. il est onze heures moins le quart, vous allez leur dire que vous vous êtes mal expliqué... que ce n'est pas quarante, mais trente couverts seulement que j'en veux pour souper.

» — Ah ! monsieur m'avait bien dit quarante !

» — Allez donc, imbécile... un souper pour trente... pas davantage, allez. »

Le domestique part, Monferville rentre dans la salle de danse. L'orchestre joue une valse. Madame Roquardin oblige Malochetti à valser avec elle. M. Durbee, voyant que l'on n'invite pas sa fille, se décide à la faire valser lui-même, mais peu habitué à cet exercice, il dérive tellement du cercle où doivent se tenir les valseurs, qu'il entraîne sa fille jusqu'à l'entrée de la pièce transformée en grotte, et tombe avec elle sur l'ours qui s'était assis sur son derrière pour regarder danser.

L'ours en recevant le père et la fille qui culbutent sur lui, se met à rugir, madame Roquardin pousse un cri, Malochetti profite de cette occasion pour lâcher sa val-

seuse. Monferville dont la valse redouble l'humeur parce qu'elle lui rappelle celle qu'il a exécutée au bal de madame de Monflanquin, crie aux musiciens de cesser, et se frappe le front avec désespoir en disant à Gustave :

» — Concevez-vous cela, Gustave ? personne !... et
» madame de Monflanquin qui ne vient pas non plus !...
» qu'est-ce que cela veut dire... c'est à se désoler !...
» c'est à n'y rien comprendre... si je n'étais pas sûr que
» mes invitations sont parties, mais je les ai mises
» moi-même à la poste...

» — D'ailleurs, voilà des personnes qui les ont reçues...
» — Oui !.. j'ai de la chance... celles-là, je me disais :
» elles passeront dans la foule... et n'avoir que ça...
» tant de frais inutiles ! ce serait désespérant !

» — Ne perdez pas tout espoir... tenez, voilà quel-
» qu'un...

Un petit vieillard, portant plusieurs décorations, entre dans le salon où il semble tout surpris de voir si peu de monde ; à son langage, nous reconnaitrons un habitué de la maison de Saint-Raymond. Il va saluer Monferville en s'écriant :

» — Bonsoir, mon cher monsieur Monferville, eh ! mon
» Dieu ! est-ce que votre compagnie est déjà partie... il
» n'est que onze heures et demie... comme on s'en va
» de bonne heure... c'est désolant !.. désolant !..

» — Non, monsieur de Courtrey, ma société n'est

» point partie, » répond Monferville en essayant de sourire au vieux monsieur, « elle n'est pas encore arrivée, » au contraire... »

» — Comment ! elle n'est pas arrivée... mais il est » déjà onze heures et demie... il est fort tard... c'est désolant ! désolant !.. du reste, si vous n'avez pas de » monde ici, en revanche, vous avez foule dehors... la » rue est encombrée... j'ai cru que mon cabriolet ne parviendrait pas à entrer sous votre porte-cochère... c'est » fort joli ici... bien décoré... un éclairage éblouissant !

» — Trop éblouissant, » murmure M. Durbec, « cela » fait mal aux yeux ..

» — Oh ! qu'est-ce que je vois-là... une grotte, un » ours, un sorcier...

» — Un sorcier ! » s'écrie madame Roquardin « ah ! » je ne l'avais pas vu... viens, minet, je veux me faire » dire ma bonne aventure...

» — Tu n'as pas besoin de moi pour cela, minette...

» — Ah ! c'est que cet ours me fait toujours peur... » l'avez-vous entendu rugir, monsieur ?

» — Non, madame, comment, il rugit?..

» — Comme une personne surnaturelle !

» — Ah ! c'est désolant ! désolant ! »

Pendant que madame Roquardin se décide à braver l'ours pour approcher du magicien, Monferville court de

nouveau dans son antichambre et prend son domestique à part :

« — Julien, vous avez été chez *Chabot et Potel* ?

» — Oui, monsieur, j'ai dit que je m'étais trompé,
» que ce n'étais que pour trente personnes que monsieur
» voulait le souper... ils se sont mis en colère ! ils m'ont
» appelé imbécile... ils étaient de fort mauvaise humeur, il ne voulaient pas consentir à diminuer encore
» le souper, sous le prétexte que le menu était déjà
» préparé ; enfin j'ai tant prié !.. ils ont fini par céder,
» ils n'enverront que pour trente.

» — Julien, vous allez sur-le-champ recourir chez
» eux...

» — Comment... encore, monsieur...

» — Chut ! point de réflexions... vous direz que
» cette fois c'est moi qui m'étais mal expliqué, je ne
» veux plus à souper que pour quinze personnes, pas
» davantage !..

» — Ah ! monsieur, je suis sûr qu'ils ne voudront
» plus diminuer leur menu, puisqu'ils ne voulaient pas
» le réduire à trente...

» — Je vous répète que je ne veux plus à souper
» que pour quinze personnes, et encore ce sera peut-être trop... allez vite, Julien...

» — Mais enfin, monsieur, si on ne...

» — Faites ce que je vous ordonne et ne répliquez
» pas... »

Le domestique part en faisant la grimace. Monferville rentre dans la salle du bal, l'orchestre le salue par une mazurke. Malochetti qui s'est approché d'une fenêtre, s'écrie :

« — *Per dio!* si on ne danse pas ici, en revanche
» on s'en donne dans la rue!.. venez donc voir cher
» ami. »

Au lieu d'aller à la fenêtre, Monferville s'approche de la grotte. Madame Roquardin en sortait, et le magicien, ne voyant pas d'autres dames venir le consulter, lui avait soufflé à travers son cornet :

- Le maître de ce séjour
- Pour vous est brûlant d'amour,
- Couronnez ses tendres feux
- Et vous serez tous heureux. »

Cet horoscope, fait par Malochetti, et qui devait être adressé à madame de Monflanquin, porte un trouble extrême dans le cœur de la dame à moustaches, qui ne doute pas que ces vers n'aient été faits pour elle, et que ce ne soit un moyen détourné par lequel le maître de la maison veut lui faire savoir qu'il est amoureux d'elle.

C'est lorsqu'elle est encore émue par ce que lui a soufflé le sorcier, que madame Roquardin se trouve vis-

à-vis de Monferville, qui lui demande si elle est satisfaite de sa bonne aventure. Pour toute réponse, cette dame roule des yeux qui ont la prétention d'être tendres, elle pousse un soupir et balbutie en appuyant son bras sur celui du bel amphytrion.

« — Ah ! que vous êtes insidieux ! »

Monferville qui ne comprend pas, dégage son bras que l'on avait pris en s'écriant :

« — Je crois entendre une voiture... »

En ce moment la petite Durbec accourt en s'écriant :

« — Oh ! c'est là-bas que c'est joli ! il y a un bosquet... des fleurs !... un petit berger et une bergère qui jouent à pigeon-vole ! venez donc voir... »

« — Oh ! voyons cela, voyons cela. . minet, conduis-moi. »

Minet et minette arrivent devant la pièce transformée en bocage. Le berger et la bergère, ennuyés de rester sans rien faire, cachés derrière des orangers, s'étaient assis en tailleur, l'un devant l'autre et jouaient à pigeon-vole. A l'aspect de la grande et grosse dame qui vient de fouler le gazon postiche, la bergère court à sa couronne et revient la présenter à madame Roquardin en lui chantant son couplet sur l'air de *fleuve du Tage*.

M. Roquardin trouve cette surprise fort galante ; son épouse reçoit la couronne avec une émotion qui prend des proportions effrayantes, elle veut absolument la

mettre sur sa tête, quoique son mari lui dise que cela dérangera sa coiffure ; et elle cherche de tous côtés Monferville pour lui faire entendre qu'elle a compris ses secrets sentiments.

M. de Courtrey suit minette, qui a posé sa couronne sur son oreille, comme ces messieurs qui mettent leur chapeau en tapageur.

« — C'est désolant ! désolant ! désolant ! » murmure le vieux monsieur en regardant tour à tour la dame couronnée et sa montre.

« — Minuit passé... il ne viendra plus personne...

« — Le bal a fait *fiasco* ! » dit Malochetti qui, tout en paraissant plaindre son ami, a toujours l'air de s'en moquer.

Julien est revenu pour la troisième fois de chez *Chabot* et *Potel*, son maître le prend encore à part :

« — Eh bien... vous avez fait ma commission...

» est-ce convenu pour quinze... je suis fâché de ne point
» avoir dit pour huit, c'eût été assez !

» — Consolez-vous, monsieur, vous auriez cette fois
» dit pour deux, que c'eût été absolument la même
» chose...

» — Qu'est-ce que cela signifie ?

» — C'est-à-dire que, quand ils m'ont vu arriver,
» ils se sont d'abord mis à rire, puis, je n'ai pas eu
» plutôt expliqué ma commission, qu'ils m'ont pris sous

» les bras et m'ont mis à la porte, en me disant : la
» plaisanterie est trop prolongée, votre maître aura son
» souper pour trente couverts, pas un de moins, et ne
» vous avisez pas de revenir, on ne vous ouvrira plus ;
» d'ailleurs le souper vous suit. »

Monferville se cogue la tête contre le mur, il s'arracherait les cheveux s'il ne craignait de se décoiffer. En ce moment madame Roquardin qui cherche dans tous les coins celui qu'elle croit amoureux d'elle, passe son nez dans la pièce d'entrée. En apercevant le bel amphytrion dont la pantomime annonce la colère, elle court à lui et lui dit à demi-voix :

« — Eh bien, qu'avez-vous... pourquoi cet air at-
» tristé... j'ai tout compris... séducteur!. pourquoi
» donc ne pas vous être déclaré plus tôt... Ah ! Dieu
» que nous sommes faibles... venez me voir demain
» à deux heures... minet sera à Versailles... Ah !.. on
» joue un quadrille... et je suis invitée... prudence et
» constance !.. »

Et la superbe dame quittant Monferville, qui n'a pas même cherché à comprendre ce qu'elle lui disait, retourne dans la salle de bal en sautillant, en faisant mille folies, ce qui semblerait annoncer qu'elle se fait d'avance un grand plaisir d'enjoliver le front de gros minet.

L'orchestre joue un quadrille ; Gustave qui a l'air de se donner beaucoup de peine pour animer le bal, avait

invité madame Roquardin, M. Durbec qui voit bien qu'il n'y a que lui qui fera danser sa fille, s'est placé avec elle en face de la dame à moustaches, mais un quadrille à quatre, c'est bien maigre, et monsieur Roquardin s'écrie :

« — Est-ce que nous ne pourrions pas compléter
» cela... saperlotte...

» — Moi je veux bien encore danser avec une chaise,
» dit Malochetti.

» — Votre chaise ne pourra pas faire la figure de la
» poule... pardieu, moi je vais prendre la petite ber-
» gère... cela nous fera toujours une dame de plus...
» demandez à ce vieux monsieur s'il veut vous servir
» de dame. »

M. de Courtray refuse en disant :

« — Il y a quarante ans que je ne danse plus... j'ai
» oublié les figures... c'est désolant ! désolant !

» — Eh bien, » s'écrie Gustave, « il y a l'ours qui,
» au besoin, peut tenir la place d'une danseuse...

» — C'est cela, » dit Roquardin, « l'ours en face de
» la bergère, cela fera un bal masqué!..

» — Je le veux bien... va pour l'ours ! »

Et Malochetti va chercher le gardien de la grotte qui est enchanté de la proposition et, pour faire plus d'illusion, accourt à quatre pattes jusqu'au milieu des danseurs, mais là, il se redresse pour faire vis-à-vis à la

bergère, et se met à danser en cherchant à faire des pas de caractère analogues à son déguisement; en voyant danser l'ours, le magicien et le petit berger se mettent à sautiller dans leur coin; il n'y a pas jusqu'aux valets, loués pour le bal, qui, ennuyés de ne rien faire et de ne voir arriver personne, ne risquent dans l'antichambre une petite polka.

Monferville se promène au milieu de tout cela, regardant d'un air désespéré son éclairage et la décoration de son appartement, puis, jurant quelquefois entre ses dents et frappant du pied avec colère.

Le quadrille avec l'ours vient à peine de finir qu'un nouveau personnage arrive; c'est un jeune dandy qui n'est point en tenue de bal; il va à Monferville en s'écriant :

- « — Ah ça, cher ami, qu'est-ce que cela veut dire...
» je n'y comprends plus rien, moi... comment tu as
» donné ton bal... et tu m'as désinvité... mais cela ne
» peut point se passer ainsi... tu m'en rendras raison...
» — Que diable veux-tu dire, mon cher Gervilly...
» Tu vois un homme désolé... accablé... outré!.. ne
» comprenant rien à ce qui lui arrive... mon bal! mon
» bal! eh sapsristi, je l'ai toujours donné mon bal... tu
» peux voir que je me suis mis en frais... j'ai invité
» soixante-dix personnes. J'ai moi-même porté mes in-
» vitations à la poste, et tu le vois, il m'en est venu

» sept... car l'ours et la bergère ne comptent pas... ce
» sont des accessoires... qu'est-ce que cela signifie...
» j'avais vu plusieurs dames... toutes m'avaient dit :
» oh ! nous irons à votre bal ! et soixante-trois personnes
» me manquent... cela ne s'est jamais vu ! il y a là-
» dessous quelque machination infernale...

» — Pardieu ! mon cher, je vais t'en donner la clef
» alors... on t'a joué un singulier tour... tiens, vois-tu
» cette lettre que j'ai reçue ce matin... elle m'annonce
» que ton bal est remis... probablement tes invités en
» auront reçu autant. C'est par hasard que, revenant
» de mon cercle, et passant devant ta porte j'ai vu des
» lampions et entendu de la musique... cela m'a semblé
» singulier, et je suis monté pour savoir si tu m'avais
» seul exclus de ton bal...

» — Ah ! ce cher Gervilly... mais, voyons donc cette
» lettre...

» — C'est une circulaire... c'est imprimé... lis... »

Monferville ouvre en frémissant de colère la lettre que
lui présente son ami ; le peu de monde qui est dans le
salon s'est approché pour connaître le mot de cette
énigme, et savoir ce que dit la circulaire ; Monferville lit
tout haut :

» Monsieur Monferville a l'honneur de vous faire part
» que son bal ne peut avoir lieu demain jeudi, un travail
» peu inodore se faisant ce jour-là dans sa maison. Il

» aura l'avantage de vous prévenir lorsqu'on pourra
» venir chez lui sans désagrément. »

Le bel homme froisse le papier avec colère et le jette à terre, en s'écriant :

» — C'est affreux... c'est épouvantable... c'est indigne!.. concevez-vous que l'on joue un tour aussi méchant... à un homme comme moi !

» — C'est désolant ! désolant ! désolant !...

» — Ce qui est surtout vexant ! » dit Malochetti, c'est « le motif que l'on donne pour remettre le bal.

» — En effet, » dit Gustave, « c'est une plaisanterie » d'autant plus désagréable pour notre ami, qu'elle a dû » faire rire beaucoup de monde!..

» — Oh ! elle ne me fait pas rire moi, » murmure Monferville en roulant des yeux furibonds, « mais j'en » découvrirai l'auteur... et il paiera cher cette insolence !..

» — Je voudrais bien savoir, dit Roquardin, « pour- » quoi moi, et ces messieurs, nous n'avons pas reçu cette » seconde circulaire...

» — C'est un raffinement de méchanceté ! » dit Malochetti, « c'est afin que ce pauvre ami, ait quelques té- » moins de sa mésaventure!..

» — En vérité ! » dit M. de Courtrey, vous n'avez pas » de chance depuis quelque temps, car au bal de madame

» de Monflanquin, vous avez eu cette valse, c'est désolant ! désolant, désolant !.. »

Monferville ne répondait plus, il était devenu rêveur, il cherchait dans sa tête de quel côté il devait porter ses soupçons ; lorsque Julien paraît à l'entrée du salon et crie :

» — Monsieur le souper est servi !

» — Le souper !.. oh ! bravo ! » s'écrie M. Roquardin, « du moment qu'il y a un repas, il ne faut plus songer qu'à souper, qu'à rire et à *baffrer*... ce sont les absents qui ont tort... »

» — Je suis de l'avis de monsieur, » dit Malochetti, « nous devons, d'ailleurs faire d'autant plus d'honneur au souper, qu'il est, je crois, commandé pour cinquante personnes... »

» — C'est désolant ! désolant !

» — Pourquoi donc ? moi, je m'engage déjà à manger pour quatre, » dit Roquardin, « que chacun en fasse autant et les plats seront nets ! en avant sur le souper. »

» — Allons, venez donc !.. homme séduisant, » dit la dame à moustaches en passant son bras sous celui de Monferville. « Venez... pourquoi vous chagriner... puisque votre but est rempli... puisque celle pour qui vous avez donné cette fête, est sensible à votre galanterie... »

Monferville ne répond rien, il se laisse emmener en

regardant cette dame d'un air effaré. Trois tables de dix couverts chaque étaient dressées dans la salle à manger. La société se place à une. Les musiciens en ont une seconde pour eux, et la troisième est abandonnée à l'ours, au magicien et aux petits villageois.

M. Roquardin tient parole, il mange comme quatre, en s'écriant à chaque instant que le souper y passera. Son épouse, tout en faisant des yeux blancs au maître de la maison, ne perd pas un coup de dent ; Monferville ne mange pas ; depuis quelques instants ses regards se portent fréquemment sur Gustave avec une expression de méfiance ; celui-ci ne semble pas y faire attention et propose la santé du maître de la maison.

« — Oui, un toast en son honneur, » dit Malochetti, « et qu'il ait plus de monde à son prochain bal ! »

Le souper étant terminé, on ne juge pas nécessaire de retourner dans la salle du bal, pour faire danser encore l'ours et la bergère. Chacun prend congé de Monferville, qui salue sa société avec un sourire amer, et dit en regardant toujours Gustave :

« — Oh ! je découvrirai l'auteur de cette mystification, je le trouverai... et alors il paiera cher sa plaisanterie...

» — Vous ferez bien, » dit Gustave en fixant à son tour Monferville. « Je serais fâché pour vous que cette affaire n'eût pas de suites. »

XVIII

Le salon de repos.

Gustave ne manque pas d'aller rendre compte à Cécilia de ce qui s'est passé au bal de Monferville, et celle-ci éprouve une vive satisfaction en voyant que tout a réussi comme elle le désirait.

« — Je crois cependant, » ajoute Gustave, « que ses soupçons ont fini par se fixer sur moi, car en me disant adieu, il y avait plus que du dépit dans sa voix.

» — Je ne crains rien pour vous, mon ami, cet homme est trop fat, trop sot pour être brave !..

» — Lors même qu'il le serait, croyez-vous donc que je ne serais pas flatté d'être votre chevalier... et puis-

» que Monferville a offensé jadis une personne que vous
» connaissez...

» — Fiez-vous à moi; cette personne sera complète-
» ment vengée sans qu'il soit besoin que vous ayez un
» duel avec ce monsieur. Au reste, attendons-le, je
» pense qu'il ne tardera pas à se présenter chez moi, et
» je verrai bien s'il a deviné la vérité. »

Le bal de Monferville avait fait du bruit dans le monde, car le peu de personnes qui s'y étaient rendues, n'avait pas manqué de raconter partout les mésaventures de cette nuit et les frais énormes que l'amphytrion avaient faits pour bien recevoir le monde qu'il attendait.

Trois jours après cette soirée, Monferville se rend chez madame de Monflanquin, qui le reçoit toujours aussi gracieusement.

« — Madame, » dit Monferville dont l'air est contraint et embarrassé, « dois-je vous demander pourquoi je n'ai
» pas eu le bonheur de vous avoir à mon bal... et auriez-
» vous aussi une de ces lettres ridicules... et menteuses,
» que l'on s'est permis d'adresser à la plupart de mes
» invités? »

» — Mais, sans doute, monsieur, tenez, la voilà cette
» lettre, qui me disait que votre soirée n'avait pas lieu...
» voulez-vous la lire...

• — Oh! c'est inutile, madame, je sais ce qu'elle

» renferme, je la connais... c'est un tissu de méchan-
» cetés...

« — Il est donc vrai, monsieur, que vous donniez votre
» bal... on me l'avait déjà dit, et je ne pouvais pas le
» croire... en vérité voilà qui est bien extraordinaire...
» ah ! combien vous avez dû être contrarié... faire tant
» de frais inutilement... car il paraît que vous aviez in-
» venté des choses charmantes...

» — En effet, madame, j'avais trouvé, je crois, d'assez
» jolies surprises...

» — Vous aviez un ours qui dansait, m'a-t-on dit ?..

» — Pas précisément... mais j'avais beaucoup de cho-
» ses nouvelles...

» — Savez-vous, monsieur, que c'est un bien vilain
» tour que l'on vous a joué là...

» — Oh ! oui, madame... et j'espère bien me venger...

» — Alors, vous soupçonnez quel peut être l'auteur
» de cette plaisanterie...

» — Oui... j'ai des soupçons... S'il faut vous l'avouer,
» madame, je pense que cela ne peut être qu'un homme...
» jaloux de l'honneur que vous vouliez bien me faire en
» venant chez moi... Ce monsieur cherche peut-être à
» vous plaire... et craignant que ma petite fête ne méri-
» tât de vous... quelque distinction... Vous comprenez,
» madame...

» — Parfaitement... Mais, dans ce cas, savez-vous ce

» qu'il faut faire pour attraper ce monsieur... Donnez-
» une seconde fête, en avertissant d'avance qu'elle ne
» sera pas remise...

Monferville se mord les lèvres en balbutiant :

« — Ah! oui... il y a moyen... j'y songeais... mais
» je veux auparavant avoir la certitude... voyez-vous
» toujours M. Gustave d'Éparville, madame ?

» — Sans doute, c'est lui qui, hier, m'a raconté ce
» qui vous est arrivé, car il était chez vous, lui ?

» — Oui, madame... oui, il était chez moi... et s'il
» faut vous l'avouer, c'est lui que je soupçonne d'être
» l'auteur de cette plaisanterie...

» — M. Gustave?... ah! je crois que vous vous
» trompez... ce pauvre M. Gustave... imaginer un tour
» si méchant!.. non... tenez, voulez-vous m'en croire,
» il n'y a que les femmes pour avoir de ces idées-là...
» les hommes ne sauraient jamais trouver rien de sem-
» blable...

» — Comment, madame, vous penseriez...

» — Que l'idée de votre bal manqué ne peut venir
» que d'une personne de mon sexe qui, sans doute, vous
» en veut beaucoup... à qui vous avez fait quelque per-
» fidie... vous devez en avoir pas mal sur la conscience...
» Allons, voyons, cherchez un peu... »

Monferville redevient radieux, son front s'éclaircit, et
il se met à rire en s'écriant :

« — Au fait, belle dame, vous pourriez bien avoir
» raison... oui, en sachant que je vous donnais une
» fête... car je ne cachais pas que c'était surtout pour
» avoir l'honneur de vous recevoir que je donnais ce
» bal... oui... en apprenant cela, beaucoup de dames
» ont pu être jalouses... irritées même ; en vérité, vous
» m'ouvrez les yeux... Oh ! c'est cela... c'est bien cela...
» et moi qui soupçonnais ce pauvre Gustave... ah ! de
» grâce, ne lui en dites pas un mot !..

» — Soyez tranquille... tout ceci restera entre nous.

» — Vous êtes mille fois trop bonne... vous avez
» bien raison, il n'y a que les femmes pour savoir ima-
» giner et trouver le fil des intrigues les mieux tissées ;
» et je vous dois la découverte de la vérité... Oh ! j'y
» suis... je sais qui, maintenant.

» — Je suis enchantée de vous avoir mis sur la
» voie. »

Monferville a quitté Cécilia, bien persuadé que c'est quelqu'une de ses anciennes maîtresses qui a fait manquer son bal. Cette manière d'envisager la chose, en satisfaisant son amour-propre, le console de sa mésaventure, et il s'empresse d'aller conter partout que c'est une femme jalouse de la distinction que lui témoigne madame de Monflanquin, qui lui a joué le tour des circulaires.

Depuis que Curiace est employé par la riche veuve, il

n'a pu encore parvenir à découvrir l'homme qu'elle lui a désigné; cependant il s'acquitte en conscience de la besogne dont on l'a chargé. Parcourant Paris depuis le matin jusqu'au soir, visitant tous les quartiers, entrant dans presque toutes les maisons, ne s'arrêtant que pour prendre ses repas; le petit homme en est venu à user une paire de souliers par semaine au service de madame de Monflanquin.

Dans les premiers jours de ses nouvelles fonctions, Curiace se rendait chaque matin près de Cécilia, croyant devoir lui nommer toutes les rues et maisons qu'il avait visitées la veille inutilement; mais bientôt la jeune femme le dispense de venir lui faire ces rapports.

« — Je ne doute pas que votre temps ne soit employé à mon service » lui dit-elle « ne vous donnez donc pas la peine de venir me raconter vos démarches lorsqu'elles ont été sans résultat; c'est seulement lorsque vous croirez avoir découvert ce Meyermann, ou quand vous penserez être sur ses traces, qu'il faut m'en instruire. Jusque là ne prenez pas la peine de venir à l'hôtel à moins que vous n'ayez besoin d'argent pour vous servir dans vos recherches... dans ce cas accourez vite, et ne ménagez point l'or, s'il doit vous aider à réussir. »

Curiace avait salué Cécilia, en lui disant qu'elle le payait bien assez, et qu'il espérait ne pas avoir besoin

de recourir à sa caisse pour réussir dans ses démarches.

Et cependant les jours s'écoulaient et le petit homme n'était pas plus avancé, ce qui le désolait, parce qu'il craignait que madame de Monflanquin ne se lassât de payer une personne qui usait ses chaussures pour rien.

Gustave allait chaque jour voir Cécilia; celle-ci lui témoignait toujours la même confiance; elle se plaisait à l'entendre lui répéter qu'il l'adorait; et cependant pour quelqu'un qui aurait étudié la physionomie de la riche veuve, il y avait alors comme un fond de tristesse dans le sourire avec lequel elle accueillait celui qu'elle aimait; son front ne pouvait entièrement se dégager de nuages, sa voix même, avait un accent de mélancolie; c'est que malgré les serments de Gustave, malgré toutes les explications qu'il lui avait données au sujet de Théodorine, le souvenir de son dîner avec cette jeune fille, l'idée qu'il la voyait presque chaque jour chez sa tante, revenait sans cesse troubler le repos de Cécilia: un cœur bien aimant ne se défait pas facilement d'un soupçon jaloux; l'amour de Cécilia avait cessé d'être pour elle un bonheur depuis que lord Chesterfield lui avait fait part de la rencontre qu'il avait faite chez le traîtreur.

Plus d'une fois Cécilia avait été tentée de se rendre chez Charlotte, afin d'y voir Théodorine; elle voulait connaître cette jeune fille, il lui semblait qu'alors elle aurait deviné tout de suite si Gustave pouvait

l'aimer, mais elle ne voulait pas que celui-ci fût instruit de cette démarche; et comment rencontrer la jeune fille chez Charlotte, sans s'exposer à y rencontrer aussi Gustave; cette crainte retenait toujours Cécilia et l'empêchait de céder au vif désir qu'elle éprouvait de connaître celle qui, sans le savoir, avait détruit son bonheur.

Au milieu de ses préoccupations, de ses craintes, de ses peines de cœur, la veuve du bonhomme Monflanquin n'oublie pas un moment le but qu'elle poursuit; elle a donné plusieurs autres grandes soirées, auxquelles elle n'a pas manqué d'inviter Flémingue, Monferville, ainsi que le comte et la comtesse de Saint-Raymond. Chacun s'est empressé de se rendre à ses soirées; la comtesse seule n'y est point encore venue, bien que Cécilia ait été lui faire une visite, après toutefois s'être assurée qu'elle ne trouverait point la comtesse chez elle.

Il semble que madame de Saint-Raymond éprouve une secrète antipathie pour la belle millionnaire; et, lorsque son mari lui reproche de ne point répondre aux avances et aux politesses de madame de Monflanquin, la langoureuse Nadellie lui répond d'un ton ironique :

« — Vous m'avez tant parlé de cette femme, vous et tous le monde, qu'en vérité vous m'avez ôté l'envie de la connaître!.. vous m'avez tant dit que ses bals et ses soirées étaient magnifiques, que j'ai peur en y allant, d'être désillusionnée. Tenez, monsieur, c'est

» toujours un grand tort de vanter les choses et les
» gens!... Tous les hommes ont l'air d'être amoureux de
» cette dame... je sais bien que ses millions doivent
» être pour beaucoup dans cet engouement... mais que
» voulez vous que nous allions faire chez elle, nous
» pauvres petites étoiles, qui ne servirions qu'à faire
» briller davantage cette comète!... si toutes les femmes
» pensaient comme moi, pas une n'irait chez cette ma-
» dame de... de Monflanquin... Ah quel horrible nom!...
» et du moins, comme cela, son triomphe aurait peu de
» mérite... puisqu'elle n'aurait personne autour d'elle
» pour le disputer. »

Cécilia devinait les sentiments de madame de Saint-Raymond, et elle en était vivement contrariée, car il entraînait dans ses vues que cette dame vint chez elle. C'est donc avec autant de surprise que de plaisir, qu'elle voit arriver chez elle la comtesse, un soir qu'elle réunissait dans ses salons plusieurs virtuoses du premier rang et que les charmes d'un concert y remplaçaient la danse.

Les salons de la riche veuve étaient déjà remplis par tout ce que Paris renferme de gens du grand monde amateurs de plaisirs. Une cantatrice italienne venait de chanter, et elle avait ravi l'auditoire; lord Chesterfield exprimait son admiration par de petits mouvements de tête; mais Monferville, qui voulait se donner la réputa-

tion de *dilettante*, s'était fait remarquer par ses *bravi*, *bravo* ! tandis que M. Flémingue, qui sans doute aimait peu la musique, était allé s'asseoir dans un charmant petit salon de repos assez éloigné de la pièce où l'on chantait, et regardait avec une admiration toute particulière l'élégance avec laquelle il était orné.

Ce salon était entièrement tendu en cachemire bleu relevé par des torsades d'argent. Des divans régnaient presque tout autour de la pièce, excepté à une place où l'on voyait un charmant meuble en incrustations et devant servir de secrétaire. Une petite clef d'or qui servait à le fermer, était après la serrure. Ce délicieux secrétaire paraissait captiver surtout l'attention de M. Flémingue, qui n'ôtait ses regards de dessus que pour les porter du côté de la porte, comme pour regarder s'il venait du monde.

C'est en ce moment que M. de Saint-Raymond paraît donnant la main à sa femme. Cécilia s'empresse d'aller au-devant de la comtesse, en lui témoignant tout le plaisir qu'elle éprouve à la recevoir. Nadellie répond les phrases d'usage, tout en jetant sur Cécilia un de ces regards avec lesquels les femmes cherchent à en dominer une autre. Mais, au lieu de cela, en rencontrant les grands yeux noirs de la riche veuve, qui, quoique remplis de bienveillance, s'attachent sur elle d'une façon singulière, la comtesse éprouve une émotion dont on ne

peut se rendre compte, son cœur se serre, elle ressent comme de l'effroi, et son fier regard s'abaisse devant celle qu'elle se flattait de fasciner.

Cécilia n'a pas l'air de s'apercevoir du trouble de la comtesse qu'elle s'empresse de conduire à l'une des meilleurs places du salon de musique.

Le concert continue, des pianistes se font entendre, puis le délicieux violoniste *Saenger* a ravi l'auditoire par son jeu à la fois suave et brillant. Après viennent les grands morceaux de chant, puis la chansonnette qui fait rire; c'est la petite pièce après le drame, et souvent la petite pièce obtient plus de succès que la grande.

Ensuite quelques jeunes dames témoignant le désir de danser, un orchestre d'amateurs est bien vite improvisé, les cavaliers courent inviter les dames, des quadrilles se forment bien serrés, bien pressés, car il semble que tout le monde veuille danser lorsqu'on n'a pas été invité pour cela.

Madame de Saint-Raymond ne danse pas; elle a refusé toutes les invitations; et, profitant du mouvement qui se fait dans le salon lorsqu'on y va danser, elle le quitte et se rend dans le charmant réduit où *Flémingue* a de nouveau porté ses pas vers la fin du concert.

Cécilia, qui n'a pas un seul instant perdu la comtesse de vue, a remarqué que *Nadellie* avait tenté plusieurs fois

de se rapprocher de son ancien amant ; mais celui-ci, soit hasard, soit à dessein, avait toujours évité de se trouver près de cette dame. Cette fois, en voyant la comtesse prendre le chemin du petit salon, Cécilia ne doute pas que ce ne soit pour y avoir un entretien avec Flémingue ; prenant aussitôt par un autre chemin, elle traverse plusieurs pièces, en ouvre une dont elle seule a la clef, et qui se trouve contiguë au salon de repos ; là, en poussant un panneau caché par une portière, elle démasque une niche profonde qui a été faite exprès pour qu'on puisse entendre tout ce qui se dit dans la pièce à côté ; c'était le placard de chez le traiteur des Champs-Élysées ; seulement, celui-ci était tendu en velours, ce qui prouve qu'il faut être sur ses gardes chez les particuliers comme chez les restaurateurs.

« — Je savais bien que ceci me servirait » se dit Cécilia en entrant dans la mystérieuse retraite. « Sachons » ce qu'elle veut lui dire ; en poussant un bouton, il ne » tient qu'à moi de les voir sans qu'ils s'en doutent ; » mais il me suffira de les entendre. »

La comtesse, en entrant dans le salon de repos, est allée s'asseoir sur le divan, près de Flémingue, qui déjà y était étendu avec beaucoup de nonchalance, et semble fort contrarié qu'on soit venu l'y relancer.

« — Enfin, monsieur, je pourrai donc causer avec » vous un moment, » dit Nadellie d'un ton piqué. « Ce

» ne sera pas sans peine, car je vois bien que vous vous
» faites un jeu de me fuir.

» — Moi, madame!.. eh! pourquoi donc vous fuirais-
» je.. vous vous forgez toujours des idées singulières...

» — Sachez, monsieur, que si je suis venue chez cette
» madame de Monflanquin, c'est uniquement pour vous.

» — Pour moi? madame!

» — Oui, pour vous, puisque vous avez entièrement
» cessé de venir chez moi... il fallait bien vous trouver
» quelque part... je savais que vous ne manquiez pas
» une soirée donnée par cette dame... j'ai surmonté ma
» répugnance et je suis venue.

» — Et pourquoi cette répugnance, madame, il me
» semble que l'on s'amuse ici tout autant qu'ailleurs...
» plus même... cette dame réunit chez elle tout ce qu
» peut être agréable pour charmer sa société.

» — C'est possible, monsieur, mais enfin je ne m
» sentais aucun désir de faire la connaissance de cette
» dame... millionnaire... et depuis que je l'ai vue... c'est
» singulier... je ne puis rendre l'effet qu'elle m'a pro
» duit!.. elle m'accable de politesse cependant... mai
» laissons cela, ce n'est pas de cette dame que je veu
» vous parler...

» — Qu'avez-vous à me dire? je vous écoute... mais
» franchement, je croyais que nous ne pouvions plu
» avoir rien de particulier à nous communiquer.

» — Ah! monsieur, que vous êtes cruel! Mais il n'est
» pas possible que vous persistiez dans votre refus... Ce
» que vous m'avez dit... la dernière fois que nous nous
» sommes trouvés ensemble, ne pouvait être une réso-
» lution arrêtée...

» — Madame, je vous demande pardon si je vous in-
» terromps, mais je vous jure qu'en ce moment je ne
» comprends rien à ce que vous me dites... mais abso-
» lument rien... Veuillez vous expliquer mieux.

» — Eh! monsieur!.. vous feignez de ne point com-
» prendre! eh bien! ce sont mes lettres que je vous
» supplie encore de me rendre... Me refuserez-vous tou-
» jours? »

Flémingue fait un saut sur le divan, regarde fixement la comtesse et s'écrie :

« — Est-ce une plaisanterie?... vous me redemandez
» vos lettres... mais je ne puis vous les rendre deux
» fois... Vous n'ignorez pas que je les ai remises à
» l'homme que vous m'avez envoyé.

» — Ah! monsieur, c'est vous qui voulez vous jouer
» de moi! » balbutie la comtesse d'une voix tremblante
d'émotion. « Vous savez bien que vous ne m'avez pas
» rendu mes lettres, parce que je ne pouvais pas vous
» donner cette somme que vous exigiez.

» — Cette somme... mais vous me l'avez envoyée,
» madame. Oh! je vous jure que je n'aurais pas rendu

» les lettres sans cela. Votre commissionnaire m'a remis
» un portefeuille, et les douze mille francs y étaient bien.

» — Ah ! mon Dieu !... vous ne mentez pas, monsieur... dites ! dites !

» — Eh ! non ! encore une fois !... Pourquoi diable
» voulez-vous que je mente ?

» — Mais je ne vous ai rien envoyé, moi, monsieur...
» et ce n'est pas moi qui ai mes lettres.

» — Il serait possible !... Voilà qui est bien singulier...

» Ma foi, madame, il n'y a pas de ma faute ; on est venu
» en disant que c'était de votre part... est-ce que je
» pouvais deviner... Et m'envoyer justement la somme
» que je vous avais demandée... Voilà ce qui est le plus
» surprenant !

» — Oh ! c'est affreux ! c'est horrible... Donner cet
» argent pour avoir ces preuves de... ma faute ; mais
» comprenez-vous que je suis perdue, monsieur, que
» mon sort est maintenant entre les mains de la per-
» sonne qui a ces lettres...

» — Je conçois que cela peut vous inquiéter ; cepen-
» dant une seule personne aurait intérêt à faire usage
» de ces preuves, c'est votre mari ; mais je ne crois
» pas qu'il aurait jamais donné douze mille francs pour
» se les procurer.

» — Combien y a-t-il de temps qu'on a été chez
» vous ?

» — Le lendemain même de notre entrevue chez le
» traiteur... Ainsi, vous voyez qu'il y a déjà plus de
» deux mois, et si votre mari avait les lettres, il est bien
» probable qu'il vous en aurait touché quelques mots
» depuis ce temps.

» — Ah ! n'importe, je suis bien malheureuse...
» Désormais je n'aurai plus une minute de repos... de
» tranquillité. Je me méfierai de tout le monde... je ver-
» rai quelqu'un prêt à me perdre dans les moindres
» regards qu'on attachera sur moi... Mais qui donc...
» qui donc a pu concevoir et exécuter ce plan infer-
» nal ?...

» — Prenez garde, madame ; calmez-vous... voilà du
» monde qui vient par ici... »

Cécilia quitte alors sa cachette et se hâte de rejoindre
la société en se disant :

« — Elle sera sur ses gardes... mais il est impossible
» qu'elle sache sur qui arrêter ses soupçons.

Madame de Saint-Raymond est retournée dans le sa-
lon où l'on a chanté, mais elle est d'une extrême pâleur
et semble avoir peine à se soutenir.

« — Qu'avez-vous donc, madame ? » dit Cécilia en
allant à la comtesse. « Seriez-vous indisposée ?

» — Oui, je ne me sens pas bien... Il m'a pris comme
» une oppression... Je cherche mon mari, car il me serait
» impossible de rester plus longtemps. »

M. de Saint-Raymond s'approchait justement avec un sourire qu'il avait composé depuis son entrée et qu'il se serait bien gardé de déranger ; il se montre fort contrarié en trouvant sa femme indisposée et voulant partir. Mais il improvise là-dessus un compliment pour madame de Monflanquin. Celle-ci exprime tous ses regrets de voir la comtesse s'éloigner déjà, en disant qu'elle enverra le lendemain savoir de ses nouvelles, et l'on se quitte dans les termes de la plus exquise politesse.

XIX

La vue basse.

Gustave sentait chaque jour s'augmenter l'amour qu'il éprouvait pour Cécilia. Celle-ci lui avait avoué qu'elle le partageait ; elle ne lui avait pas caché sa jalousie et les tourments qu'elle avait éprouvés en croyant qu'il aimait une autre femme ; mais, cependant, elle ne lui accordait point d'autres faveurs que celle de pouvoir chaque jour couvrir sa main de baisers, en lui répétant le serment de n'aimer qu'elle.

« - Je veux me conserver pour mon mari, » dit un jour la belle veuve à Gustave, lorsque celui-ci cherchait à obtenir d'autres faveurs.

Le jeune amoureux, en entendant cela, s'écrie aussitôt :

« — Votre mari! croyez-vous donc que je ne serais
» pas fier et mille fois heureux de le devenir?... Si je
» ne vous supplie pas de m'accorder votre main, c'est
» que vous êtes si riche que je crains toujours qu'on ne
» soupçonne un but intéressé dans ma conduite... C'est
» vous que j'aime, et non pas vos millions... Gardez
» vos richesses et donnez-vous à votre amant...

» — Je vous l'ai dit, Gustave, je ne me donnerai
» qu'à mon mari; mais, soyez sans crainte, je ne veux
» épouser que vous...

» — S'il en est ainsi, puisque vous consentez...
» puisque vous voulez bien devenir ma femme... donnez-le moi bien vite, ce titre de votre époux qui comblera mes vœux, formons sur-le-champ ce lien si doux qui nous unira pour toujours.

» — Cela ne se peut pas, mon ami, je ne puis pas encore devenir votre femme et porter votre nom.

» — Quel obstacle s'y oppose?

» — Un bien grand... que je fais tous mes efforts pour briser.

» — Quoi... vous êtes entièrement votre maîtresse... vous m'avouez que vous m'aimez, que vous ne voulez que moi pour mari... et vous refusez de m'épouser!..

» — Je ne refuse pas, mais je vous répète que je ne puis encore être votre femme.

» — Quel est donc ce mystère ?

» — Quand vous le connaîtrez, vous approuverez ma conduite.

» — Et cet obstacle qui s'oppose à mon bonheur... quand sera-t-il renversé ?

» — Hélas ! je l'ignore... Croyez bien qu'il ne dépend pas de moi qu'il ne le soit bientôt. Attendons, espérons... Si vous m'aimez comme vous le dites, n'est-ce pas déjà un bonheur de se voir chaque jour et de savoir que nul autre ne touchera ce cœur qui vous est donné?... »

Un amoureux de l'âge de Gustave ne se trouve pas toujours satisfait avec de l'espérance ; celui-ci ne comprenait pas pourquoi Cécilia, tout en partageant son amour, ne pouvait encore être sa femme. Cela le rendait parfois triste et pensif. En le voyant ainsi près d'elle, Cécilia s'imaginait que son amant rêvait à une autre femme, qu'il regrettait d'autres amours, et la pensée qu'il aimait ou avait aimé Théodorine revenait avec plus de force la tourmenter.

Un jour, après avoir vu le matin Gustave plus rêveur encore que de coutume, Cécilia, ne pouvant résister à la jalousie qui torture son cœur, se décide enfin à se rendre chez Charlotte ; elle veut voir Théodorine, elle

vent savoir si cette jeune fille est en effet sa rivale ; elle ne sait pas encore quel moyen elle emploiera pour connaître la vérité. Mais une fois chez la tante de Gustave, elle se flatte que l'on ne pourra plus rien lui cacher.

La riche veuve fait une toilette bien simple, elle jette un voile par-dessus son chapeau, s'entortille dans un immense cachemire et, sortant à pied de chez elle, a bientôt gagné la demeure de mademoiselle Moulinard, qui était tout proche de son hôtel.

Cécilia entre dans la maison sans s'arrêter devant le portier, qui, probablement, ne la voit point passer ou s'inquiète peu où elle va, ainsi que c'est l'usage de la plupart des portiers. Il est quatre heures de l'après-midi, Cécilia sait que Gustave ne va dîner chez sa tante que de cinq heures et quart à cinq heures et demie ; elle aura donc une bonne heure à passer chez Charlotte, sans crainte d'y être surprise par le jeune avocat.

Connaissant parfaitement les localités de cette maison, dans laquelle elle a jadis trouvé l'hospitalité, la jeune femme monte lestement les trois premiers étages, puis s'arrête un moment sur le palier où l'escalier change de forme et devient moins spacieux.

Enfin elle arrive devant la porte de la vieille fille ; elle s'arrête encore, car son cœur bat avec violence, elle se sent comme honteuse de ce qu'elle veut faire, elle hésite

et se demande si elle ne ferait pas mieux de redescendre. Que va-t-elle dire à Charlotte? Quel motif donnera-t-elle à sa visite? Osera-t-elle lui avouer l'amour qu'elle ressent pour son neveu? Toutes ces réflexions se présentent en foule à son esprit et vont lui faire renoncer à son projet, lorsqu'en jetant les yeux sur la porte, elle s'aperçoit que la clef est dans la serrure. Alors, involontairement, elle met la main sur cette clef, elle la tourne un peu... et la porte s'ouvre.

Cécilia s'arrête, elle ne distingue aucun bruit, aucune voix ne se fait entendre pour demander qui a ouvert. Étonnée de ce silence, la jeune femme avance la tête jette un regard dans la chambre et n'y voit personne. Elle se décide alors à entrer; connaissant tout l'appartement, elle va visiter la chambre à coucher, qui est également déserte; elle revient alors dans la première pièce, et en examinant autour d'elle, voit qu'on est en train de faire les préparatifs du dîner. Nul doute que Charlotte ne soit descendue pour chercher dans le voisinage quelque chose qui manque pour la cuisine.

Cécilia se trouve heureuse d'être un moment seule dans ce logement qu'elle a habité quand elle sortait de prison et qu'elle manquait de tout.

« — Braves amis qui m'avez recueilli! » se dit-elle, « alors que tout le monde me repoussait!.. Ah! si je me » félicite aujourd'hui d'être riche, c'est que j'espère par-

chantée d'être prise pour la jeune voisine, balbutie à demi-voix :

« — Oui, madame.

» — C'est bien, ne bougez pas... restez à votre ouvrage... je ne veux pas que vous m'aidiez... oh ! j'ai du temps de reste... mon lièvre est déjà tout préparé. »

Cécilia ne répond rien. La vieille fille va et vient dans la chambre, passant quelquefois tout près de celle qu'elle croit être Théodorine et qui tient ses regards baissés sur l'ouvrage en broderie.

« — Vous êtes venue de bonne heure, aujourd'hui, Théodorine, » dit Charlotte au bout d'un moment, en se mettant à souffler son feu.

Cécilia ne dit rien, mais elle ne peut empêcher qu'un profond soupir ne s'échappe de sa poitrine.

« — Ah ! bon ! voilà que ça commence... » s'écrie Charlotte « la voilà qui est triste ! qui soupire... et qui pleurera tout à l'heure en me disant qu'elle est enrhumée du cerveau !... tenez, mon enfant, il faut en finir... il y a déjà trop longtemps que cela dure... et ça me fait de la peine à moi de vous voir du chagrin... puisque nous avons le temps aujourd'hui, je vais vous parler... il vaut mieux dire franchement ce qu'il en est, que de passer son temps dans les pleurnicheries qui n'avancent à rien... Justement hier...

» pendant que vous n'étiez pas là, j'ai eu une explication avec mon neveu.

Ici Cécilia fait un brusque mouvement sur sa chaise, mais Charlotte s'écrie :

« — Ne bougez pas, petite, et écoutez-moi sans m'interrompre, vous saurez à quoi vous en tenir. Hier donc, j'ai dit à Gustave qui depuis quelque temps soupire aussi beaucoup de son côté : Mon cher neveu, est-ce que tu ne vois pas que ma petite voisine s'est amourachée de toi... si tu ne le vois pas cela m'étonne. Je m'en suis bien aperçue, moi, qui suis myope. Voyons, Gustave, parle-moi comme à un ami ! Théodrine a-t-elle raison de t'aimer... lui as-tu fait la cour, lui as-tu quelquefois dit que tu l'aimais, toi ?... Oh ! c'est que vous autres jeunes gens, vous dites souvent cela en riant, aux jeunes filles, comme vous diriez : je ferais bien une partie de billard !.. mais ces pauvres jeunes filles prennent cela au sérieux ; et, pour peu qu'elles aient déjà du penchant pour vous, c'est fini, cela devient une passion et cela peut les rendre malheureuses toute leur vie. Là-dessus, Gustave m'a répondu : Ma chère tante, je n'ai point ce reproche à me faire. J'ai toujours considéré Théodrine comme une sœur, une amie, mais jamais je n'ai été amoureux d'elle, et jamais je ne lui ai dit un mot qui ait pu le lui faire croire... »

Ici Cécilia s'élance de dessus sa chaise comme si elle voulait sauter au cou de Charlotte, mais celle-ci la retient par le bras en lui disant :

» — Eh bien... la voilà qui a des attaques de nerfs, à
» présent!... voyons, mon enfant, soyons raisonnable...
» et laissez-moi finir... Ainsi, ma tante, a dit Gustave,
» si Théodorine m'aime, ce n'est vraiment pas de ma
» faute... je n'ai point cherché à lui inspirer de l'amour.
» Une fois, il est vrai, je l'ai menée dîner chez le traiteur,
» où nous nous sommes appelés mari et femme ; mais
» c'était une plaisanterie bien innocente, et vous-même
» vous avez été la première à en rire, tout en engageant
» Théodorine à ne pas recommencer, parce que cela
» pourrait compromettre sa réputation. Enfin, ma tante,
» je n'ai plus qu'un aveu à vous faire ; c'est que je suis
» amoureux aussi, moi, c'est que j'aime avec passion et
» pour la vie une femme près de laquelle je voudrais être
» toujours... cette femme... je vous le confie, à vous,
» ma tante, c'est celle qui se plaît à faire du bien à no-
» tre famille... c'est madame de Monflanquin... dites cela
» à Théodorine, dites-le lui afin qu'elle ne pense plus à
» moi, et qu'elle ne me regarde plus que comme son
» frère... et voilà pourquoi je vous le dis, pauvre fille. .
» eh bien, la voilà qui sanglote à présent...

» — Ah ! c'est de joie ! de bonheur ! » s'écrie Cécilia

qui, ne pouvant plus se contenir, se lève et presse Charlotte dans ses bras.

La vieille fille est toute étonnée, ce n'est pas la voix de Théodorine qu'elle vient d'entendre ; quelle peut donc être cette personne qui la presse dans ses bras et lui fait mille caresses ; elle fait son possible pour distinguer ses traits, mais Cécilia met bientôt fin à son incertitude, en lui disant :

» — Je suis cette femme qui est aimée de votre neveu, et qui ne saurait vous cacher la joie que lui cause la certitude de cet amour.

» — Ah ! mon Dieu... madame de... »

En ce moment on ouvre la porte : c'est Théodorine qui entre en disant :

» — Bonjour, mademoiselle Charlotte, » puis qui demeure toute interdite en voyant une belle dame chez sa voisine.

» — C'est Théodorine ! » murmure Charlotte.

» — Chut ! ne lui dites rien de notre conversation, » répond Cécilia à demi-voix, puis elle reprend tout haut : « mademoiselle, je suis charmée de vous avoir rencontrée, soyez assez bonne pour dire à monsieur votre frère, que madame de Monflanquin se plaint de la rareté de ses visites. »

Au nom de Monflanquin, Théodorine change de cou-

leur, et sa figure devient sombre. Mais Cécilia, s'approchant d'elle, lui dit du ton le plus aimable :

» — C'est vous, mademoiselle, qui tenez fidèle compagnie à mademoiselle Moulinard... j'avais souvent entendu parler de vous avec éloge... par le frère de votre bonne voisine, et depuis longtemps j'éprouvais le désir de faire votre connaissance... le voudrez-vous aussi, mademoiselle, et me permettrez-vous de vous offrir mon amitié ?... »

Théodorine balbutie quelques mots inintelligibles ; malgré sa prévention, elle se sent émue par la douce voix de Cécilia. Celle-ci reprend en lui prenant la main :

» — Oui, vous m'accepterez pour amie, j'en suis sûre... et, pour me le prouver, vous ne refuserez pas ce léger gage de mon amitié... »

En disant ces mots, la jeune femme ôtait de son doigt une bague ornée d'un magnifique diamant, et la passait au doigt de Théodorine qui s'écrie :

» — Mais, madame... en vérité... je ne sais si je dois...

» — Vous devez accepter, je vous le répète... sinon je croirai que vous avez de l'aversion pour moi, et vous ne voudriez pas me faire penser cela : adieu, mademoiselle, nous nous reverrons... adieu mademoiselle Charlotte... je sors bien heureuse de chez vous !.. »

Pressant vivement la main de Théodorine, puis celle de la vieille fille, Cécilia s'éloigne brusquement.

Théodorine n'est point encore revenue de son étonnement, et elle s'écrie :

» — Comment ! c'est là madame de Monflanquin...

» — Oui, c'est elle, » dit Charlotte, « eh bien ! ne conviendrez-vous pas aussi qu'elle est bien aimable ?.. »

» — Mon Dieu !.. je suis encore si surprise... mais voyez donc la bague qu'elle m'a donnée... oh ! le beau diamant, mademoiselle... oh ! le beau diamant. »

XX

Le brocanteur.

Cécilia rentrait chez elle, légère, ravie, respirant à pleine poitrine, heureuse enfin comme elle ne l'avait jamais été.

Dès que sa femme de chambre l'aperçoit, elle lui dit :

» — Madame, ce petit homme, tout court, M. Curiace, est venu pour avoir l'honneur de vous parler...
» il dit que c'est très-important... je l'ai fait attendre
» dans le petit salon.

» — Curiace m'attend, » se dit Cécilia, « mon Dieu!..
» aurait-il découvert... oh! oui... je suis si heureuse
» aujourd'hui... ce doit être encore un bonheur. »

Elle se hâte d'aller trouver Curiace, qui, à l'aspect de

la riche veuve, s'incline comme s'il faisait un tour de force ; mais, avant qu'il n'ait eu le temps de se redresser, Cécilia le questionne déjà :

» — Seriez-vous enfin sur les traces de l'homme que je veux trouver ?

» — Oui, madame, oui, du moins je crois bien y être...

» — Voyons, expliquez-vous, monsieur Curiace, je brûle du désir de vous entendre...

» — M'y voici, madame... mais, permettez-moi de procéder par ordre... j'avais parcouru minutieusement, et en visitant maison par maison, les faubourgs Montmartre, Poissonnière, Saint-Denis et Saint-Martin... je vous assure, madame, que c'était une rude besogne ; on ne se figure pas ce qu'il y a de maisons dans ces faubourgs-là...

» — Après, monsieur, après...

» — Après, j'avais entrepris le faubourg du Temple, celui-là est infiniment moins long que les autres, mais je n'avais pas été plus heureux !... et ce matin, je le redescendais assez tristement, lorsqu'au lieu de traverser le canal, il me prit fantaisie de tourner à gauche et d'entrer dans une rue dont les maisons sont doubles, je veux dire qu'elles ont vue d'un côté sur le canal et de l'autre sur la rue qui s'appelle Folies-Méricourt... Oh ! j'ai bien soin de prendre note des noms de chaque rue que je visite, afin de ne point explorer

» deux fois la même... explorer se dit... je suis sûr de
» ce mot-là... j'avais été questionner les portières ou
» concierges... des deux tiers de la rue, et j'allais sor-
» tir d'une maison où l'on ne connaissait pas l'homme
» que je demandais, lorsque je m'arrêtai dans la cour
» qui était assez belle, pour regarder plusieurs petits
» garçons de huit à dix ans qui s'exerçaient à faire de
» la gymnastique... autrement dit, qui tâchaient de se
» jeter par terre...

» — Ah ! monsieur Curiace ! quel rapport entre ces
» enfants et ce que je brûle de savoir !..

» — Beaucoup, madame, beaucoup... eh ! mon Dieu,
» si ces petits garçons n'avaient point boxé, il est pro-
» bable que je ne saurais encore rien. L'un d'eux, qui
» avait une figure fort jolie... le type israélite dans toute
» sa pureté... des cheveux noirs frisés... dans le genre
» des miens... ce petit bonhomme ne pouvait venir à bout
» de son adversaire, gros joufflu bien plus robuste, parce
» qu'il s'y prenait mal... au lieu de l'empoigner là, il le
» prenait ici...

» — Ah ! monsieur Curiace... de grâce...

» — J'abrége les détails... Donc, grâce à moi, le pe-
» tit juif, qu'on appelait Tobie, fit tomber son adver-
» saire ; à la vérité, il tomba aussi ; mais il était dessus,
» tandis que l'autre était dessous : donc le petit juif avait
» la victoire. En tombant, en se roulant, mon petit gar-

» çon laissa fuir de sa poche un petit paquet enveloppé
» de papier soigneusement plié ; il se hâta de le ramas-
» ser en s'écriant : — Ah ! si j'avais perdu cela , papa
» m'aurait joliment grondé : ce sont des bijoux que je
» dois porter chez l'ouvrier qui les raccommode.

» Ce mot de bijoux me donna l'éveil : — Votre père
» est marchand bijoutier ? dis-je au petit Tobie. — Oui,
» monsieur, me répondit l'enfant ; c'est-à-dire il n'est pas
» bijoutier, mais il achète ou revend des bijoux... Est-ce
» que vous en avez à vendre ? — Justement, lui dis-je ; et
» votre père s'appelle Meyermann ? Le petit garçon ou-
» vrit de grands yeux en s'écriant : — Tiens !... comment
» donc savez-vous le vrai nom de papa, vous ?.. A présent
» qu'il se fait appeler Salomon... il ne veut plus qu'on lui
» donne son ancien nom ! Jugez de ma joie, madame, j'a-
» vais deviné juste...

» — Ensuite... poursuivez...

» — Je dis au petit garçon : Je sais le nom de votre
» père, parce que j'ai été très-lié avec lui autrefois...
» mais il y a longtemps que je l'ai perdu de vue... Comme
» vous lui ressemblez beaucoup, c'est ce qui l'a rappelé
» à ma mémoire. Où demeure maintenant votre père ?
» j'ai une excellente affaire à lui proposer. — Dans cette
» maison, au cinquième, me dit l'enfant, mais il n'y est
» pas ; il est sorti, il ne rentrera que ce soir, à six
» heures. — Très-bien, dis-je, je reviendrai ; mais ne

» parlez pas de moi à votre père... je veux lui causer
» une surprise agréable. Tenez, voilà pour payer votre
» discrétion... Et j'ai donné une pièce de dix sous au
» petit garçon...

» — Ce n'était pas assez, monsieur Curiace, il fallait
» lui donner cinq francs...

» — Oh! madame... cela aurait paru trop extraordi-
» naire... vous ne savez pas ce que c'est qu'une pièce de dix
» sous pour un petit juif. Celui-ci a sauté de joie comme
» s'il voulait attraper un ballon! il a regardé ses cama-
» rades d'un air fier, et a enfoncé sa casquette sur ses
» yeux en leur disant : — J'ai de l'argent, moi!.. je me
» moque de vous! Alors, madame, j'ai quitté la maison
» et je suis revenu pour vous faire part de tout ceci.

» — C'est bien... oh! c'est très-bien... Vous recon-
» naîtrez la maison, n'est-ce pas?..

» — Parfaitement, madame...

» — Cet homme ne reviendra qu'à six heures .. mais
» il en est cinq passées... Croyez-vous pouvoir décider
» ce Meyermann à vous accompagner ici?... sans cela,
» j'irais chez lui... pourtant je préférerais qu'il vînt ici...
» la vue de cet hôtel lui donnera de la confiance... il
» comprendra qu'il peut se fier à moi.

» — J'amènerai le brocanteur ici, madame, je lui an-
» noncerai une excellente affaire, un superbe bénéfice en
» perspective... il ne résistera jamais à cela...

» — Pour que vous soyez plus certain de réussir,
» prenez ces deux billets de banque de mille francs...
» donnez-les lui comme des arrhes sur cette affaire...

» — Ce ne sera pas nécessaire, je pense...

» — Oh ! ne ménagez pas l'argent !.. il s'agit ici d'un
» intérêt près duquel l'or n'est qu'un moyen... qu'un
» auxiliaire...

» — Si le petit Tobie a été discret, je ne dirai pas à
» cet homme que je sais son vrai nom ; cela vaudra peut-
» être mieux...

» — Faites comme vous l'entendrez, mais amenez
» cet homme ici ce soir, dussiez-vous lui promettre cent
» mille francs et plus...

» — Oh ! madame ! pour cette somme, je vous amè-
» nerais tous les marchands de lorgnettes de Paris... ils
» sont presque tous juifs. »

Curiace est parti ; et Cécilia, en proie à la plus vive agitation, tour à tour combattue par la crainte ou l'espérance, compte les minutes, les instants, les secondes, et ne vit pas pendant le temps qui doit s'écouler jusqu'au retour de Curiace. Six heures sonnent, puis la demie. La riche veuve attend, écoute, frémit au moindre bruit. Chaque minute qui s'écoule lui ôte un peu d'espoir ; elle se dit que Curiace n'aura pas réussi à décider le brocanteur à l'accompagner, elle se repent de n'avoir pas été avec lui chez cet homme. Mais enfin des pas se font

entendre, et on vient lui annoncer que le petit monsieur est revenu accompagné d'une autre personne et demande s'il peut être reçu.

- » — Faites entrer sur-le-champ, et ne laissez plus pénétrer personne près de moi... à moins que ce ne soit
- » M. Moulinard. »

La femme de chambre s'éloigne après avoir reçu cet ordre, et Curiace entre dans la pièce où se tient Cécilia, suivi d'un homme d'une cinquantaine d'années, mais déjà presque chauve, et dont la figure, marquée du type de sa nation, porte en outre une expression de finesse et de méfiance qui se confondent parfaitement bien. Cet individu est enveloppé dans une espèce de lévite de drap vert, qui doit avoir fait un grand service, car dans plusieurs endroits le drap a changé de couleur.

Le juif salue humblement la dame qu'il aperçoit, tout en jetant autour de lui des regards furtifs et curieux ; il paraît très-impressionné par la magnificence de l'ameublement, et reste contre la porte comme s'il craignait d'avancer, tandis que Curiace s'approche de Cécilia et lui dit à l'oreille :

- « — Le petit garçon avait été discret... cet homme est
- » venu simplement sur l'espoir d'une bonne affaire...
- » Voici vos billets de banque, madame. Maintenant dois-
- » je rester ou sortir?..
- » — Votre présence gênerait cet homme, peut-être.

- » Laissez-nous, mais ne quittez pas l'hôtel... Je vous
» reparlerai quand il sera parti. »

Curiace salue, et sort en faisant signe au juif de rester; celui-ci, demeuré seul avec la maîtresse de ce magnifique séjour, semble glacé par le respect et recule au lieu d'avancer; mais Cécilia, après s'être assise, désigne à l'étranger un siège et lui dit d'un ton tout rempli de bienveillance :

- » — Asseyez-vous, monsieur, et veuillez me prêter
» toute votre attention. »

Le juif se décide à s'asseoir sur le bord d'un fauteuil, en saluant toujours et en répondant :

- » — Je vous écoute attentivement, madame.
» — Monsieur, c'est un service... un très-grand service que j'attends de vous... et c'est pour cela que je
» vous ai fait venir chez moi...

» — Je croyais que c'était pour une affaire.... de commerce? » répond le brocanteur, dont la physionomie commence déjà à se rembrunir depuis qu'il entend qu'il est question de rendre service.

- » — Non, ce n'est point une affaire, monsieur; mais
» le service que vous pourrez me rendre vous rapportera, je pense, autant qu'une bonne affaire... Pour
» commencer, permettez-moi, monsieur, de vous offrir
» ceci pour votre déplacement... »

En disant ces mots, Cécilia tirait d'un portefeuille trois

billets de mille francs, qu'elle présentait au brocanteur ; celui-ci roule des yeux émerveillés, il pousse un cri qu'il n'a pas la force d'achever, il contemple toujours les billets et balbutie enfin :

» — Comment, madame, c'est pour moi... ces trois mille francs... pour mon dérangement?..

» — Oui, monsieur... et je ne bornerai pas à cela la récompense du service que vous pouvez me rendre... Puis-je maintenant compter sur vous?

» — Oh! madame, à la vie... à la mort... Faut-il courir, voyager de jour ou de nuit... je suis prêt...

» — Non, il ne faut que me répondre avec franchise... Votre véritable nom est Meyermann? »

Le brocanteur se trouble et semble indécis, il ne sait ce qu'il doit répondre ; mais Cécilia reprend, en arrêtant sur lui un regard inquisiteur :

» — Monsieur, songez que vous vous êtes engagé à me répondre avec franchise. Si je tiens à ce que vous me déclariez votre véritable nom, croyez-vous que ce soit pour vous causer quelque souci, et ne voyez-vous pas que vous avez tout à gagner en me répondant sans détours?

» — Madame... eh bien... oui... je l'avoue, mon nom est Meyermann... si j'en ai changé, ce n'est pas que je sois coupable... mais quelquefois... vous savez... on est imprudent... et, pour obliger, on fait des choses

» qui ne sont pas tout à fait permises par la justice...

» — Je ne vous demande pas les motifs qui vous
» ont fait changer de noin, vous êtes le marchand de
» bijoux Meyermann ; voilà ce dont je voulais être posi-
» tivement sûre. Maintenant, attendez, monsieur. »

La jeune veuve va chercher un petit coffret, elle l'ouvre et en sort la broche en rubis, enrichie de diamants et représentant une rose épanouie. Elle la présente à Meyermann en lui disant :

« — Reconnaissez-vous ceci, monsieur ? »

Le juif fait un mouvement de surprise et répond :

« — Oui, sans doute... je reconnais cette broche...
» je l'ai eue entre les mains... elle est assez belle pour
» être reconnaissable... Je ne crois pas que la pareille
» existe...

» — Vous aviez vendu cette broche à un bijoutier de Vienne, nommé Fridzberg ?..

» — C'est vrai, madame, c'est vrai... Mais comment avez-vous pu savoir...

» — Je sais encore que vous avez acheté cette broche
» à Paris... qu'elle faisait partie d'un écrin contenant un
» collier, des boucles d'oreilles et des bagues ; le tout
» en diamants...

» — Mon Dieu ! madame, de grâce, ne me perdez
» pas... Je sais que j'ai eu tort d'avoir acheté cela sans
» savoir d'où cela provenait... C'était une... négligence

» de ma part; j'aurais pu être poursuivi; c'est un peu
» pour cette affaire que j'ai cru prudent de changer de
» nom en revenant à Paris.

» — Je vous ai déjà dit, monsieur, que vous n'avez
» rien à craindre de moi en m'avouant la vérité... Ce
» que je veux savoir à présent, c'est de qui vous aviez
» acheté cet écrin dans lequel était cette broche...

» — De qui?... oh! je me le rappelle comme si c'était
» hier... quoique cette affaire date déjà d'une dizaine
» d'années et plus... C'est un jeune homme... c'est-à-
» dire il pouvait bien avoir une trentaine d'années... un
» élégant, très-élégant, l'air distingué, qui vint chez
» moi un matin... de très-grand matin même, et me
» présenta l'écrin en me disant qu'on avait besoin d'ar-
» gent tout de suite et qu'on serait coulant sur le prix...

» — Mais le nom de cet homme?..

» — Son nom! oh! madame, aussi vrai que je suis le
» père de mon fils, je ne le sais pas, je ne l'ai jamais
» su... Si j'avais connu ce beau monsieur, il est bien
» probable qu'il ne serait pas venu me proposer d'ache-
» ter l'écrin...

» — Vous ne l'aviez jamais vu avant?..

» — Si, madame... Une fois, il avait su, je ne sais
» par qui, que je vendais des bijoux d'occasion, et il
» était venu m'acheter une petite montre, pas chère du
» tout...

» — Enfin... achevez... Vous fîtes le marché?

» — Oui, madame, nous convînmes de prix ; mais je
» n'avais pas chez moi la somme entière pour payer... il
» me manquait deux mille huit cents francs ; comme le
» monsieur voulait son argent tout de suite, il resta chez
» moi pendant que je courais chez un confrère emprun-
» ter la somme qui me manquait. Dès que je l'eus trou-
» vée, je revins chez moi... Le monsieur n'en avait pas
» bougé ; je lui remis son argent, et il partit ; mais au-
» paravant il m'engagea à ne pas vendre l'écrin à Paris.
» Je le lui promis, et je tins parole... Je vendis chaque
» pièce dans une ville différente. C'est la broche dont
» j'eus le plus de peine à me défaire... Je suis allé jus-
» qu'à Vienne pour la placer. Voilà, madame, l'exacte
» vérité.

» — C'est bien. Maintenant, monsieur Meyermann,
» reconnaissez-vous celui qui vous a vendu cet écrin,
» quoiqu'il se soit écoulé plus de dix ans depuis cet évé-
» nement?

» — Oui, madame, je le reconnaitrais, j'en suis cer-
» tain... parce que moi, d'un coup d'œil, je saisis une
» physionomie... elle se grave dans ma mémoire... je ne
» l'oublie pas plus qu'un diamant qui a passé par mes
» mains ; et, à moins que ce monsieur soit changé au
» point d'être défiguré...

» — Non, il est fort peu changé, au contraire...

» — Madame, sait donc qui c'est ?

» — Peut-être... Mais c'est pour avoir une entière
» certitude que j'ai besoin de vous. Ecoutez bien ; à un
» jour donné... que je vous ferai savoir, vous vous ren-
» drez ici... Vous prendrez la livrée d'un de mes gens
» pour n'être ni remarqué ni reconnu ; d'ailleurs, vous
» vous tiendrez à l'écart. Parmi les personnes qui vien-
» dront ici, sera celle de qui vous tenez l'écrin... Vous
» verrez entrer tout le monde, et, lorsque vous recon-
» naîtrez... ce monsieur, il suffira que vous le disiez tout
» bas à quelqu'un qui sera près de vous. »

Le juif réfléchit un moment et répond :

» — Cela ne me compromettra pas ?

» — Dans le cas même où vous auriez à encourir une
» amende... quelques jours de prison pour avoir acheté
» un écrin, sans savoir quel en était le légitime posses-
» seur... il y a encore dans ce portefeuille douze mille
» francs ; ils seront à vous, si vous faites tout ce que je
» vous demande. »

Le brocanteur s'incline jusqu'à terre en murmurant :

» — Madame, je suis votre serviteur... disposez de
» moi... où... quand et comment il vous fera plaisir...

» — C'est très-bien, monsieur Meyermann... Prenez
» encore cette bourse, où il y a quelques pièces d'or, et
» donnez-la à votre fils...

» — Ah ! madame, je suis confus. .

» — Retournez chez vous, maintenant, et attendez-y
» de mes nouvelles... mais surtout ne quittez pas Paris
» avant que nous ayons terminé cette affaire!

» — J'y serai à poste fixe... madame peut compter
» sur moi. »

Le juif sort à reculons. Lorsqu'il est parti, Cécilia fait
rappeler Curiace. Le petit homme accourt en disant :

» — Madame est-elle satisfaite? a-t-elle su de cet
» homme ce qu'elle voulait... est-ce bien celui que ma-
» dame cherchait?

» — Oui, monsieur Curiace, oui... Oh! je suis bien
» contente... Tenez, reprenez ces deux mille francs que
» vous m'avez rapportés... ils sont pour vous...

» — Pour moi... et pourquoi donc cela, madame?

» — Parce que vous m'avez fait retrouver ce Meyer-
» mann...

» — Mais c'était mon devoir... madame me payait
» pour cela... Je ne mérite pas ce supplément...

» — Prenez... Je le veux.

» — Alors, j'obéis... Mais est-ce que madame me
» renvoie... Je préfère mon emploi à cette gratification.

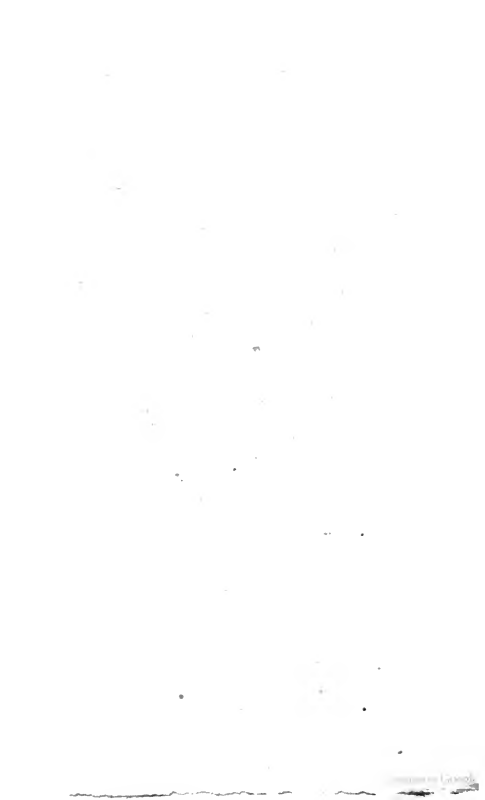
» — Non, monsieur Curiace, je vous garde... j'aurai
» encore besoin de vous...

» — Je ferai tout ce que madame voudra d'abord...
» et quand il y aura des bals à l'hôtel... s'il faut faire
» valser la société...

» — Ce qu'il faut, avant tout, c'est vous rendre chez
» M. Moulinard, le frère de mademoiselle Charlotte,
» pour le prier de venir me voir le plus tôt qu'il le
» pourra...

» — Il suffit, madame, j'y vole... Je ne fais qu'un
» saut — en trois lettres !

» — O mon Dieu ! » dit Cécilia en levant ses beaux
yeux vers le ciel... « tout semble réussir au gré de mes
» vœux... Faites que j'arrive enfin à mon but, et que le
» nom de la pauvre Jeannette Liévain cesse d'être désho-
» noré. »



XXI

Le dessert d'un grand dîner.

Douze jours se sont écoulés depuis que Curiace a découvert le juif Meyermann et l'a amené à l'hôtel de madame de Monflanquin.

Ce temps a été employé par Cécilia à mettre en jeu toute sa diplomatie pour arracher à madame de Saint-Raymond la promesse de venir, avec son mari, à un grand dîner qu'elle veut donner dans son hôtel.

D'abord la comtesse s'est défendue ; elle a cherché des prétextes, des obstacles, pour ne point accepter cette invitation ; mais la riche veuve a levé tous les obstacles ; et, avec l'aide de M. de Saint-Raymond, qui est enchanté de

dîner chez la belle millionnaire, elle a enfin obtenu de Nadellie la promesse qu'elle sollicitait.

Il lui a été beaucoup plus facile de s'assurer de la présence de Flémingue et de Monferville. Le premier montre toujours le plus vif empressement à se rendre chez madame de Monflanquin; et le second a vu, dans cette invitation, le désir de lui témoigner une affection toute particulière et de le dédommager du *fiasco* de son bal.

Maitre Moulinard, Gustave d'Eparville et lord Chesterfield font aussi partie des convives, ainsi que la bonne Charlotte, tante de Gustave. En recevant de madame de Monflanquin une invitation pour dîner, la vieille fille s'est écriée :

» — Cette dame est bien honnête, elle me fait beaucoup d'honneur, mais certainement je n'irai pas à son dîner. Qu'est-ce que je ferais là, au milieu de tout ce beau monde... Je me casserais le nez contre les meubles et j'aurais l'air trop embarrassé. »

Mais M. Moulinard a dit à sa sœur :

» — Il faut que tu viennes à ce dîner; j'ai promis à madame de Monflanquin que tu m'accompagnerais; et, d'ailleurs, je te réponds que tu ne seras pas fâchée d'y être venue.

» — Mais, mon frère, je n'ai pas de toilette pour aller dans le grand monde...

» — On te trouvera bien comme tu seras... on te prendra pour une étrangère.

» — Mais...

» — Il faut que tu viennes. »

Habitée à obéir à son frère, Charlotte avait cédé, mais elle s'était hâtée de se faire faire une robe.

Cécilia a invité encore une vingtaine de personnes, prises dans les sommités de la société qui vient habituellement aux fêtes que l'on donne à l'hôtel de Monflanquin. Cependant le nombre des dames est en grande minorité ; et, sur vingt personnes qui doivent être à ce repas, on ne compte en tout que cinq dames en comprenant la maîtresse de la maison.

Le jour fixé pour ce dîner est arrivé. Tout est disposé dans l'hôtel pour que les convives de madame de Monflanquin soient magnifiquement traités ; et le couvert dressé dans la salle à manger offre un coup d'œil ravissant, grâce à la richesse du service, où l'or, l'argent, artistement travaillés, le cristal et les porcelaines les plus précieuses se mêlent aux fleurs rares dont la table est ornée.

Une heure encore, et la société invitée par madame de Monflanquin va envahir ses salons.

Cécilia, dans une toilette élégante, mais un peu sévère, est seule dans sa chambre à coucher et semble en

proie à une vive agitation ; elle porte ses regards vers le ciel en se disant :

« — Il est donc arrivé ce jour qui va décider de mon
» avenir... Jeannette Liévain, avec un nom entaché
» d'une condamnation infamante, ne sera jamais la
» femme de Gustave d'Éparville, car je ne veux pas que
» mon époux puisse rougir de moi... et on ne rencontre
» qu'une fois un Monflanquin. Mais j'ai réuni toutes les
» preuves de mon innocence... je devrais être tran-
» quille... heureuse... Non... Je crains encore, parce
» que mon digne ami, mon défenseur, à qui j'ai tout
» confié, m'a laissé entrevoir que ce Flémingue pourrait
» nier le vol... que le témoignage du juif ne serait peut-
» être pas suffisant... qu'on pourrait dire que j'ai payé
» ce Meyermann pour qu'il l'accusât afin de me rendre
» innocente... Oh ! oui... M. Moulinard sait comment se
» rend la justice... Tous les incidents qui peuvent sur-
» venir... tout ce qu'un misérable peut dire pour nier
» son crime... Ainsi donc, tout ce que j'aurais fait de-
» puis dix ans n'aurait servi à rien qu'à faire reconnaître
» Jeannette... la voleuse... dans madame de Monflan-
» quin... Ah ! cette pensée est horrible !.. Au lieu du
» triomphe, je ne recueillerais que le mépris général !..
» Pour être sûre de ma réhabilitation, il faudrait prou-
» ver que ce Flémingue est un infâme... un voleur !..
» Mais comment ? comment ? »

Cécilia se laisse tomber sur un siège, elle tient quelque temps sa tête dans ses mains et semble absorbée dans ses pensées. Tout à coup, elle se relève ; ses yeux brillent, son front rayonne, l'espérance est revenue animer ses traits.

« — O mon Dieu, » se dit-elle, « c'est vous qui m'avez envoyé cette idée!.. »

Aussitôt, ouvrant son secrétaire, elle prend dans la caisse une quinzaine de billets de banque, qu'elle met ensuite dans un joli portefeuille, qui peut à peine les contenir ; elle se place à son bureau, écrit quelques mots sur une feuille de papier, glisse le papier sous les billets de banque et ferme le portefeuille.

Ensuite, sortant de la chambre à coucher, elle se rend dans le petit salon de repos, ouvre le joli petit meuble en marqueterie, place dedans et tout à l'entrée le portefeuille, et referme le meuble, en ayant soin de laisser la clef dans la serrure.

Tout ceci terminé, Cécilia sonne et dit à sa femme de chambre :

« — Monsieur Curiace est-il à l'hôtel ?

» — Oui, madame ; vous lui aviez dit de ne point le quitter, il est allé s'établir dans une petite pièce en haut, où on lui a porté à déjeuner ce matin.

» — Allez le trouver, et dites-lui de descendre avec vous sur-le-champ... vous entendez, sur-le-champ. »

Au bout de deux minutes, Curiace se présente avec empressement devant Cécilia, qui lui dit :

« — J'ai encore besoin de vous.

» — Tant mieux ! madame, tant mieux... je suis très-heureux de gagner mes appointements... Est-ce quelque chose ou quelqu'un à porter...

« — Non... mais suivez-moi, vous allez savoir ce dont il s'agit. »

Cécilia conduit Curiace dans la petite pièce où était située la niche de laquelle on pouvait entendre et voir ce qui se passait dans le petit salon de repos. Elle fait jouer le panneau qui masque cette cachette, et le petit homme s'écrie en voyant cette mystérieuse retraite :

« — Tiens ! tiens !.. voilà un placard doublé de velours dans lequel un homme pourrait facilement se cacher !

» — C'est aussi là, que vous allez vous placer, monsieur Curiace...

» — Ah ! bah !.. et pourquoi faire ?

» — Asseyez-vous sur le siège qui est fixé là...

» — M'y voici, madame...

» — Attendez que je pousse ce bouton... maintenant, regardez par ce petit jour, ménagé dans la tenture de la pièce voisine... Que voyez-vous ?

» — Eh ! mais je vois très-bien dans le joli petit salon où madame était tout à l'heure... Je suis juste en

» face de son joli petit secrétaire en marqueterie. .
» — C'est bien. A présent écoutez-moi avec atten-
» tion : il est bientôt six heures... ma société ne peut
» tarder à arriver ; vous allez rester là... l'œil toujours
» au guet pour voir ce qui se passera dans le petit sa-
» lon...

» — Si l'on me surprenait dans cette position !..

» — Impossible, je vais refermer la porte de cette
» chambre qui ne s'ouvre qu'en dedans et dont j'ôterai
» la clef... personne ne peut donc entrer dans cette
» pièce...

» — Fort bien, madame... Et combien de temps res-
» terai-je en observation ?..

» — Si... dans deux heures... rien d'extraordinaire
» ne s'y est passé... vous pourrez quitter cette cachette
» et cette chambre... mais d'ici là, ne perdez pas ce pe-
» tit meuble de vue... et si quelqu'un se permettait de
» l'ouvrir.

» — Je crierais au voleur !..

» — Gardez-vous-en bien !.. telle chose que vous
» voyiez, ne soufflez pas mot !.. mais alors quittez sur-
» le-champ cette pièce, allez trouver ma femme de
» chambre... en suivant le couloir à droite... dites-lui
» tout bas ce que vous avez vu... elle saura ce qu'elle
» devra faire...

» — Et moi, madame... faudra-t-il revenir me mettre en observation ?

» — Non. Mais vous rentrerez à l'hôtel... j'aurai sans doute à vous charger d'autres commissions... ma femme de chambre vous en fera part.

» — Et j'exécuterai vos ordres ponctuellement, madame.

» — Vous m'avez bien compris, monsieur Curiace... observez toujours...

» — Mon œil sera fixe au poste, madame.

Cécilia quitte Curiace en ayant soin de tirer après elle la porte de la chambre où elle le laisse, puis elle retourne dans le magnifique salon où elle va recevoir ses invités. Un quart d'heure est à peine écoulé et la société commence à arriver.

Gustave est le premier qui se présente, toujours aussi amoureux ; quoique ses vœux ne soient point accomplis, son cœur se livre à plus d'espérances ; car, depuis quelques jours Cécilia, en proie à une anxiété qu'elle n'a pu lui cacher, a plusieurs fois répété à celui qu'elle aime :

« — Encore un peu de patience, mon ami, et vous me connaîtrez mieux, et vous saurez pourquoi j'ai, jusqu'à présent, différé de vous nommer mon époux. »

En abordant Cécilia, Gustave lui dit en la regardant tendrement :

« — C'est aujourd'hui... vous me l'avez fait espé-

» rer, que disparaîtront ces obstacles qui s'opposent à
» notre bonheur.. Mais qu'avez-vous?... je lis dans vos
» yeux comme une inquiétude vague... votre main trem-
» ble dans la mienne...

» — Ne m'interrogez pas, mon ami, ce jour est so-
» lennel ; et l'approche du moment qui doit décider de
» mon sort peut bien me faire trembler... Attendez...
» attendez. »

Maître Moulinard ne tarde pas à arriver avec sa sœur. Charlotte est parée modestement et n'est point ridicule, parce qu'elle n'a aucune prétention. Elle fait de profondes révérences à madame de Monflanquin en la remerciant de l'honneur qu'elle lui a fait en l'invitant ; celle-ci y met fin en l'embrassant avec affection et la conduit à un fauteuil que la vieille fille se promet de ne plus quitter de peur d'aller se jeter dans un autre meuble.

Quant à M. Moulinard, après avoir serré la main de son neveu, il s'approche de Cécilia qui lui parle bas. A l'expression des traits de l'avocat, il est facile de voir que la communication qu'il reçoit est d'une grande importance, et qu'il y prend un vif intérêt. Mais il reprend bientôt tout son calme, et par un signe de tête se contente d'approuver.

Lord Chesterfield suit de près la famille Moulinard. Le flegmatique Anglais, toujours admirateur passionné de la riche veuve, n'a pas tardé à s'apercevoir de la préférence

que celle-ci accorde à Gustave d'Éparville ; mais, en homme bien élevé, et voulant toujours conserver l'amitié de celle dont il n'a pu obtenir l'amour, lord Chesterfield ne témoigne aucune humeur à son heureux rival, et de cette façon, il reste leur ami à tous deux.

Bientôt paraît le beau Monferville, toujours bercé par l'idée qu'il doit infailliblement faire la conquête de la belle millionnaire ; mais un peu surpris cependant de ne recevoir qu'un accueil extrêmement poli, dans lequel il n'a pas surpris un seul de ces regards qui disent tant de choses à un amoureux.

M. Hautpré, le financier et sa jolie femme, M. de Courtrey, un grave magistrat et son épouse, quelques jurisconsultes, puis, plusieurs personnages distingués du barreau, ne tardent point à se rendre à l'invitation qu'ils ont reçue. A chaque personne nouvelle qui entre dans le salon, Charlotte se lève et salue en ayant soin de se tenir toujours à son fauteuil, de crainte de s'asseoir ensuite à côté.

M. Flémingue n'est pas un des derniers à venir ; à son aspect Cécilia n'est point maîtresse d'un mouvement nerveux, mais elle le dissimule sous un salut gracieux. Quant à maître Moulinard, la vue de Flémingue semble lui causer une sorte de dégoût, et il s'éloigne de cet homme chaque fois que le hasard l'a rapproché de lui.

Tous les invités sont arrivés, excepté le comte et la

comtesse de Saint-Raymond, Cécilia compte les minutes, à chaque instant ses regards se portent vers une pendule, elle a peine à dissimuler l'inquiétude qu'elle éprouve. Le vieil avocat s'approche d'elle, en lui disant tout bas :

» — Cachez votre impatience... car vos invités devraient être que vous êtes occupée de tout autre chose que du plaisir de les recevoir.

» — Mais le comte et sa femme n'arrivent pas... ah ! s'ils n'allaient pas venir, mon ami, il faudrait donc encore voir mon espoir anéanti !..

» — Rassurez-vous, ils viendront. »

Gustave ne perdait pas de vue Cécilia, il devinait bien qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, mais ce n'était point le moment de la questionner et d'ailleurs elle lui répondait toujours : « Attendez ! »

Enfin un valet annonce :

» — M. le comte et madame la comtesse de Saint-Raymond. »

Le front de Cécilia s'éclaircit, et elle s'empresse d'aller au devant d'eux.

M. de Saint-Raymond est resplendissant : son pantalon et son gilet ne font pas un pli ; son habit tombe parfaitement sur ses hanches, le nœud de sa cravate est léger et coquet ; enfin, pour la coiffure, Sauvageot s'est surpassé, il n'y a pas un cheveu à critiquer.

La comtesse est mise avec autant de goût que d'élé-

gance ; mais elle est fort pâle et ses traits sont abattus ; le sourire qu'elle adresse à Cécilia a quelque chose de forcé.

Avant que l'on n'annonce le dîner, la société se disperse. Quelques hommes causent par groupes ; d'autres admirent les tableaux de maîtres qui ornent le salon, et les dames s'examinent mutuellement du haut en bas ; cherchant quelle partie de la toilette elles trouveront à critiquer.

Tout à coup, Cécilia dit à quelques personnes qui l'entourent et parmi lesquelles est M. Flémingue :

« — Venez donc me dire votre avis sur deux petites toiles de *Biard* dont je viens de faire l'acquisition. »

On s'empresse de suivre la maîtresse du logis qui conduit ces personnes dans un petit salon de repos, séparé par deux pièces de celui où se tient toute la société. Deux petits tableaux délicieux sont regardés, admirés et loués par tous ceux qui sont venus là. Puis Cécilia s'écrie :

« — Puisque je suis en train de vous faire voir mes nouveautés, venez à présent regarder des arbustes nouveaux et fort rares, m'a-t-on dit, qui depuis hier sont dans ma serre... dépêchons-nous, et nous aurons encore le temps de voir cela avant qu'on n'annonce le dîner. »

Et la riche veuve, emmenant vivement madame Hautpré, est suivie par tous ceux qui sont venus voir les tableaux.

excepté par M. Flémingue qui reste encore à les examiner.

Cécilia a conduit dans sa serre les personnes qui l'ont accompagnée. Tout en leur faisant admirer des arbustes, dont les fleurs sont fort curieuses, elle a porté ses regards autour d'elle, et voit que Flémingue ne les a point suivis.

On passe plus de cinq minutes dans la serre qui est magnifiquement ornée, puis on retourne au salon, où toute la compagnie se trouve rassemblée. M. Flémingue y est en grande conversation avec Charlotte qui, pendant que ce monsieur lui parle, fait tout son possible pour le voir.

On vient annoncer que madame est servie. Au milieu du mouvement qui se fait alors dans le salon, la femme de chambre est entrée et a parlé bas à sa maîtresse; en écoutant sa camériste, le front de Cécilia s'éclaircit, une expression de triomphe se peint sur ses traits, et c'est d'un air radieux qu'elle accepte la main que lui présente Gustave, à la grande mortification de Monferville qui lui i offrait la sienne.

On se met à table. M. de Saint-Raymond se trouve en face de Cécilia. La comtesse est plus loin; ayant près d'elle Monferville, qui se flattait que la belle millionnaire l'aurait placé près d'elle, et y voit avec dépit Gustave et lord Chesterfield.

La bonne Charlotte est entre deux messieurs qu'elle

prend longtemps pour des dames. Quant à Flémingue, il a près de lui maître Moulinard ; il est probable que celui-ci a des motifs particuliers pour avoir accepté une place près de ce monsieur.

Le repas est magnifique et servi avec un luxe princier ; mais il y règne un calme qui pourrait ressembler à de l'ennui, si on n'était pas très-occupé à faire honneur à tout ce qui est sur la table.

« — Il n'y a pas assez de dames à ce dîner, » dit tout bas M. de Saint-Raymond à M. de Courtrey qui est près de lui.

« — Cela n'empêche pas le dîner d'être délicieux, » répond le petit vieillard.

« — Oui, mais s'il y avait plus de dames, on causerait davantage, ce serait plus animé... moi, je ne le cache pas... j'aime les dames...

« — C'est désolant ! désolant ! désolant !

« — Comment... pourquoi?...

« — Sans doute ! qu'il n'y en ait pas davantage. »

Le second service n'a pas amené beaucoup plus de gaieté parmi les convives. Il est vrai que la maîtresse de la maison, qui semble elle-même fort préoccupée, ne cherche guère à mettre plus d'animation dans sa société. Enfin, pendant qu'on place le dessert, elle quitte la table ; mais, son absence n'est que de quelques minutes, et lorsqu'elle revient prendre sa place, une broche en rubis en-

richie de diamants est attachée à son corsage et attire les regards de tous ses invités.

» — Ah ! quel charmant bijou ! » s'écrie madame Hautpré. « Vous ne l'aviez pas tout à l'heure, madame ? »

» — C'est vrai, » répond Cécilia, » et j'avoue que » c'est pour me parer de cette broche que je vous ai » quittés un moment...

« — Ah ! vous avez bien fait... elle est admirable. »

Cependant, madame de Saint-Raymond a poussé un cri de surprise en apercevant le bijou. M. Flémingue est devenu très-pâle, et le comte s'écrie :

« — Oh ! c'est singulier... cette broche ressemble par- » faitement à celle que ma femme avait autrefois... et » qui lui a été volée avec son écrin. . n'est-ce pas, com- » tesse ? »

» — Oui... oui... on jurerait que c'est la même ! » répond Nadellie avec émotion.

» — Eh mais... qui sait ! c'est peut-être la même ! » dit Cécilia en affectant de sourire. « Au reste, je puis » vous dire d'abord que j'ai acheté cette broche à Venise ; » mais, avant d'arriver là, elle avait été à Milan... à » Vienne... Oh ! elle a beaucoup voyagé... son histoire » est fort ancienne... je pourrais bien vous la dire ; mais » je ne sais si vous auriez du plaisir à me l'entendre ra- » conter ? »

» — Nous serons charmés de vous écouter, madame,

» c'est un bonheur que vous nous promettez là, » dit Monferville en faisant le beau.

Tout le monde appuie ce que vient de dire ce monsieur, excepté Flémingue, qui semble mal à son aise et peu soucieux d'entendre l'histoire de la broche...

« — Eh bien, » dit Cécilia, « je vais donc vous conter » mon histoire... et je vous préviens d'avance que tout » ce que je vais vous dire est arrivé... Veuillez donc me » prêter toute votre attention.

» Il y a onze ans, environ, une jeune fille, qui alors » en avait à peine dix-sept, se trouvait à Paris sans pa- » rents, sans appui. Orpheline de bonne heure, elle » était à quinze ans chez une lingère, et y travaillait de » manière à se faire bien venir de sa patronne. Par » malheur pour cette jeune fille, un monsieur, aux ma- » nières élégantes, qui achetait parfois chez la lingère, » eut la fantaisie de séduire cette jeune fille... non pas » qu'il l'aimât ! mais cette conquête frappait son amour- » propre... La pauvre petite, qui n'avait aucune ex- » périence du monde, crut aux discours passionnés, aux » serments du séducteur qui lui promettait de l'épouser. » Vous devinez déjà qu'elle quitta sa lingère, et que peu » de temps après son séducteur l'abandonna. C'est alors » que privée de ressources et de travail, elle se résigna » à entrer comme femme de chambre dans une grande

» maison... Cette jeune fille se nommait Jeannette Liévain... vain...

» — Jeannette Liévain ! » murmure M. de Saint-Raymond en regardant sa femme ; celle-ci, aussi vivement impressionnée, fait cependant signe à son mari de garder le silence. Flémingue a frissonné en entendant prononcer le nom de l'héroïne de l'histoire, mais il s'efforce de paraître impassible. Quant à Monferville, il pousse un cri d'étonnement en disant :

» — Jeannette !... ah ! mais... j'ai connu... c'est-à-dire j'ai connu quelqu'un qui...

» — De grâce, monsieur, veuillez ne point m'interrompre, » dit Cécilia en lançant à Monferville un regard dont l'expression singulière impose sur-le-champ silence à ce monsieur.

» — Je disais donc que Jeannette était entrée femme de chambre chez une marquise ou une comtesse... n'importe ! elle y était depuis quelques mois, lorsqu'un vol y fut commis. Un matin, la maîtresse de Jeannette ne trouva plus son écrin, dont cette broche faisait partie... et ce fut la jeune femme de chambre que l'on accusa de l'avoir dérobé... elle fut arrêtée... emprisonnée... Dans son malheur, elle réclama l'appui, la protection de celui qui lui avait fait quitter le magasin de sa lingère... croiriez-vous que cet homme, aussi lâche que pervers ! refusa de faire la moindre tentative en fa-

» veur de Jeannette... qu'il alla même jusqu'à dire qu'il
» ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais connu cette
» jeune fille!... mais ce monsieur était aussi sot que fat
» et suffisant!.. et il n'y a jamais rien à espérer de ces
» gens-là!.. »

Cécilia s'arrête un moment pour jeter un regard sur Monferville; celui-ci a les yeux attachés sur son assiette, pour tout au monde, il ne les relèverait pas. Toute la compagnie semble attendre avec impatience la fin de l'histoire de Jeannette. Après un instant de silence, Cécilia reprend :

« — Enfin, la pauvre Jeannette fut jugée... et con-
» damnée comme voleuse à six mois de prison... malgré
» tous les efforts de son avocat... qui était bien certain
» de son innocence, lui!..

» — Son avocat se trompait, madame, » dit M. de Saint-Raymond de l'air de quelqu'un qui est sûr de son fait. « Je connais toute cette histoire... parfaitement...
» cette jeune fille était coupable.

» — Elle ne l'était pas, monsieur... et j'ai les preuves
» de son innocence, moi!

» — Qui donc avait commis le vol, alors?..

» — Qui?.. un amant de la comtesse... un homme
» que, cette nuit-là, elle avait reçu dans sa chambre...
» parce que son mari était absent.

» — Madame!.. madame!.. voilà des choses qu'il

» faudrait prouver ! » s'écrie le comte qui est devenu violet, tandis que sa femme balbutie :

» — Oh ! mais ce sont d'odieuses calomnies que l'on ne devrait jamais répéter...

» — Je n'ai dit que la vérité... et je saurai prouver ce que j'avance... Je conçois que madame m'accuse de calomnie!.. car c'est chez M. de Saint-Raymond que la pauvre Jeannette était entrée... c'est de madame la comtesse qu'elle était femme de chambre... c'est M. Flémingue qui était son amant et qui a commis le vol... et, enfin, Jeannette... c'est moi ! »

Un mouvement de surprise, de stupéfaction se fait parmi tous les personnages, qui restent ensuite comme frappés de la foudre, et Monferville n'est pas un des moins stupéfaits. Tandis que Charlotte murmure : « Jean- nette!.. c'était elle... mon Dieu... que je suis contente ! » Quant à Gustave, il ne peut se lasser de considérer Cécilia. Mais bientôt la comtesse s'écrie :

» — Ah ! vous êtes Jeannette, madame... je ne m'étonne pas alors de vos odieux mensonges.

» — Ceci est une mauvaise plaisanterie que madame veut faire, » balbutie Flémingue en regardant du côté de la porte.

» — Démentirez-vous aussi vos lettres à votre amant, madame ?.. Tenez, monsieur le comte, les voici... vous pouvez les parcourir... je ne garde que celle-ci, où

» madame donnait à M. Flémingue un rendez-vous
» chez elle... la nuit du vol... elle pourra me servir en
» justice. »

En disant ces mots Cécilia tend au comte un paquet de lettres, et celui-ci, en reconnaissant l'écriture de sa femme change encore de couleur et parcourt les lettres en frémissant.

Quant à la comtesse, en voyant les preuves de sa faute entre les mains de son mari, elle baisse la tête et cache sa figure dans ses mains.

» — Et vous, monsieur, » reprend Cécilia en s'adressant à Flémingue, « croirez-vous encore que je plaisante, lorsque je vous mettrai en présence de celui à qui vous avez vendu l'écrin de madame?... Venez, monsieur Meyermann... vous pouvez paraître... »

Une porte s'ouvre et le juif entre dans la salle à manger. A son aspect, Flémingue devient livide et tremblant.

» — Parlez, monsieur, » dit Cécilia en s'adressant au brocanteur, « vous avez tout à l'heure reconnu monsieur lorsqu'il est entré chez moi... dites-nous à quelle occasion vous l'avez connu.

» — Madame... il y a déjà dix années et plus de cela...
» au reste, je puis dire la date au juste... j'en avais pris
» note... c'est dans la matinée du sept février de l'année
» mil huit cent quarante-quatre que monsieur vint chez
» moi...

» — Le sept février... et c'est dans la nuit du six
» au sept février que le vol fut commis chez M. le
» comte... Continuez...

» — Monsieur vint me trouver de fort grand matin...
» je demeurais dans la rue des Martyrs... monsieur me
» proposa de me vendre à bon marché un écrin, en me
» disant que la personne avait besoin d'argent. L'écrin
» contenait un collier, des boucles d'oreilles, deux ba-
» gues... tout cela en diamant... et cette broche que
» vous portez en ce moment, madame... J'achetai le tout
» à monsieur...

» — Ce juif ment... je ne le connais pas!.. il est d'ac-
» cord avec madame, qui l'aura payé pour qu'il dise tout
» cela! » s'écrie Flémingue en s'efforçant d'affecter de
l'assurance, « que l'innocente Jeannette s'adresse à la
» justice, et nous verrons! Quant à moi, je ne prendrai
» pas la peine de répondre à ces calomnies... et je ne
» resterai pas plus longtemps dans une maison où l'on
» ose m'accuser avec tant d'audace!.. »

En disant ces mots, Flémingue se lève et veut s'éloi-
gner, mais M. Moulinard pose son bras sur le sien et le
force à se rasseoir en lui disant :

» — Un moment, monsieur, vous ne pouvez pas vous
» en aller ainsi... vous auriez l'air de vous sauver... at-
» tendez... on ne vous a pas encore dit tout ce qui vous
» concerne... »

Flémingue s'arrête, ses genoux fléchissent, il retombe sur sa chaise.

» — Ah! je m'entends avec cet homme pour vous
» accuser d'un vol que vous n'avez pas commis! » répond Cécilia en se levant et lançant sur Flémingue un regard qui l'attère. « Eh bien! monsieur, nierez-vous
» aussi celui que vous venez de commettre... ici même...
» avant de vous mettre à table... dans le petit salon où
» vous êtes resté un moment... vous y avez ouvert le secrétaire qui s'y trouve... vous avez pris dedans un portefeuille bleu à fermoir d'or, dans lequel sont quinze
» billets de banque de mille francs... Démentez-moi donc
» encore, si vous l'osez... »

Flémingue, dont la figure est décomposée, balbutie :

» — C'est faux!... tout cela est faux!.. »

Alors, à un signe de Cécilia, la porte de l'antichambre s'ouvre, et Curiace paraît à la tête de plusieurs agents de police auxquels il dit, en leur montrant Flémingue :

» — Voilà le voleur, messieurs, voilà le voleur!..
» fouillez-le... je l'ai vu, moi, mettre le portefeuille dans
» sa poche!..

Un agent fouille Flémingue qui voit que la résistance serait inutile, mais qui s'écrie encore lorsqu'on retire de sa poche le portefeuille désigné :

» — Ce portefeuille est à moi... il m'appartient... qui
» prouvera qu'il est à madame?..

» — Vous n'êtes pas heureux dans vos dénégations, » dit Cécilia, « d'abord, mon chiffre est gravé en or dans » l'intérieur... ensuite, veuillez, monsieur l'agent, cher- » cher dans les billets de banque, vous y trouverez un » papier sur lequel j'ai écrit quelques mots, que je vous » prierai de vouloir bien lire à monsieur. »

L'agent, qui tient le portefeuille, trouve bientôt le papier en question et lit à haute voix :

» — J'appartiens à madame de Monflanquin, et je » viens d'être volé par M. Flémingue. »

Les personnes de la société ne peuvent réprimer un mouvement d'indignation. Flémingue est anéanti. A un signe de M. Moulinard, deux agents le prennent sous le bras et l'emmènent. Alors le vieil avocat court embrasser Cécilia, en s'écriant :

» — Et maintenant, Jeannette Liévain, je réponds » que le jugement qui vous a condamnée sera cassé et que » votre innocence sera reconnue !

» — Eh bien... et moi... est-ce qu'on ne m'embrasse » pas, » dit Charlotte en ouvrant ses bras à Cécilia, qui s'y précipite et l'embrasse à plusieurs reprises, puis, tend sa main à Gustave, en lui disant :

» Vous savez à présent ce que j'attendais pour de- » venir votre femme... Vous aimiez Cécilia... voudrez- » vous encore de Jeannette ?

» — Ah ! quel que soit le nom que vous [portiez, »

répond Gustave, « je ne cesserai jamais de vous aimer... »

Pendant que ceci se passe, le comte et la comtesse de Saint-Raymond ont disparu. Monferville juge aussi convenable de partir, mais, tout en s'éloignant, il murmure :

« — Sapristi ! si j'avais su... mais qui aurait pu prévoir qu'elle aurait un jour des millions... »

Lorsque le calme est un peu rétabli parmi la société, Cécilia dit à ses convives :

« — Veuillez me pardonner si je vous ai rendu spectateurs d'une scène pénible ; mais il s'agissait de mon honneur, et j'ai pensé que ma justification ne saurait avoir trop de témoins. Maintenant que vous me connaissez, que vous savez que la veuve du riche Monflanquin fut autrefois la pauvre Jeannette, si vous ne me jugez plus digne de faire partie de votre société, quittez-moi... vous en avez le droit, mais au moins vous ne me mépriserez pas.

« — Madame, dit lord Chesterfield, bien loin de renoncer à votre connaissance, ce que vous venez de faire a encore augmenté la haute estime que j'avais pour vous... Vous avez un cœur noble, ce qui vaut bien une illustre origine !.. Pour vous, l'honneur est au-dessus des richesses... Je serai fier que vous consentiez à me donner toujours le titre de votre ami. »

Tous les convives se joignent à lord Chesterfield, en s'écriant que celui-ci n'a fait qu'exprimer leur pensée.

« — D'autant plus, » dit tout bas M. Hautpré à son voisin, « que tout ceci n'empêche pas que cette dame ne » soit toujours millionnaire.

» — C'est vrai ! ce diable d'argent !... c'est désolant !
« désolant ! désolant ! »

Quelques mois plus tard, Jeannette, dont le procès avait été revu, corrigé et *émendé* comme on dit en justice, devenait la femme de Gustave d'Éparville, à la grande satisfaction de Charlotte et de son frère ; mais, en se mariant, la veuve de Monflanquin voulut aussi assurer le bonheur de Théodorine, et la força d'accepter cinquante mille francs pour lui servir de dot, si elle voulait un jour prendre un époux.

Curiace, toujours respectueux et dévoué, craignait d'être obligé de quitter l'hôtel de Monflanquin, où il se trouvait fort bien ; mais la nouvelle mariée lui dit, avec cette douce voix qui lui était redevenue habituelle :

« — Monsieur Curiace, vous m'avez rendu un grand » service, je ne l'oublierai pas... vous ne nous quitterez » jamais.

» — Alors, » répond Curiace enchanté, « je réclame » la faveur de porter les enfants que madame ne peut » manquer d'avoir. »



7719

75665

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAP. I. Les petites affiches.	4
II. Un gâteau de riz.	17
III. <u>Tours de force.</u>	29
IV. <u>Nouvelles de la Bourse.</u>	45
V. <u>Nouvelle manière d'aller en cabriolet.</u>	59
VI. <u>Une entrevue.</u>	79
VII. <u>Nouvelle espèce de champignon.</u>	89
VIII. Une fête chez madame de Monflanquin.	107
IX. Une brûlure.	123
X. Le marchand de bœufs.	149
XI. La broche.	165
XII. Curiace change de position.	179
XIII. <u>L'amour doit toujours arriver.</u>	193
XIV. <u>Le danger des cabinets particuliers.</u>	207
XV. <u>Soupçons mal dissipés.</u>	221
XVI. <u>Préparatifs de fête.</u>	239
XVII. <u>Un bal chez Monferville.</u>	251
XVIII. <u>Le salon de repos.</u>	277
XIX. <u>La vue basse.</u>	295
XX. <u>Le brocanteur</u>	307
XXI. <u>Le dessert d'un grand dîner.</u>	323

Impr. de Muzé, à Sceaux.









